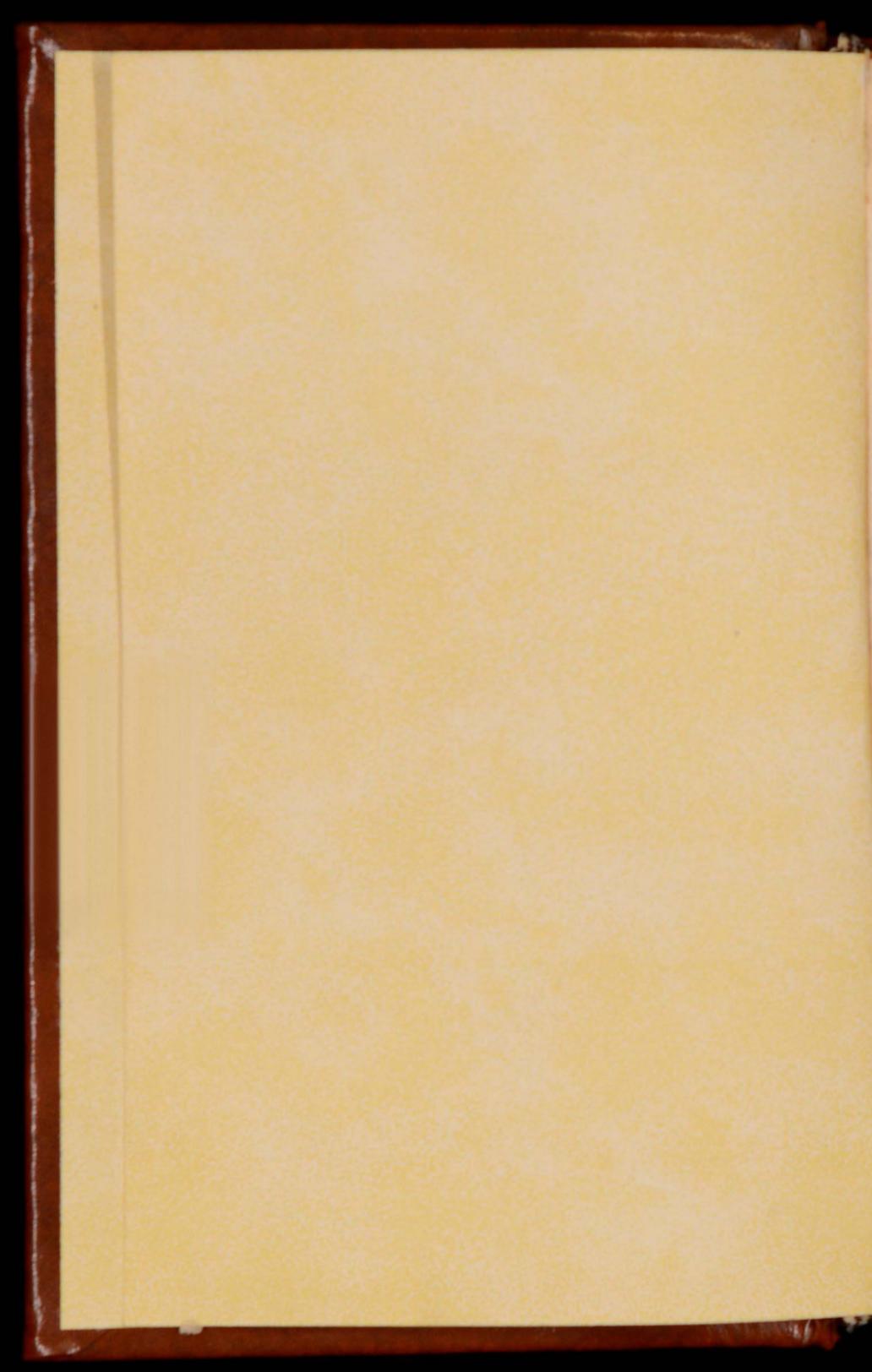


V e 44/1

REC 36833



SUPPLÉMENT

A LA

COLLECTION

DES ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

TOME VINGT-CINQUIÈME.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
24124

SUPPLÉMENT

ALA

COLLECTION

DES QUARRES

DE

J. J. ROUSSEAU

PAR M. DE LA HARPE

SUPPLÉMENT
A LA
COLLECTION
DES ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME PREMIER.



A GENEVE.

M. DCC. LXXVII.

SUPPLÉMENT

A LA

COLLECTION

DES ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Genève.

TOME PREMIER

A GENÈVE.

M. D. C. C. LXXXII.

OBSERVATIONS

Sur le Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en l'année 1750, sur cette Question proposée par la même Académie : Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs (a).



L'AUTEUR du Discours Académique qui a remporté le Prix à l'Académie de Dijon, est invité par des personnes qui prennent intérêt au bon & au vrai qui y régnet, à publier ce Traité plus ample, qu'il avoit projeté & depuis supprimé.

On espere que le Lecteur y trouveroit des éclaircissements & des modifications à plusieurs propositions générales, susceptibles d'exceptions & de restrictions. Tout cela ne pouvoit entrer dans un Discours Académique, limité à un court espace.

(a) Ces observations parurent dans un des volumes du Mercure de France de l'année 1751, & M. Rousseau y répondit par une lettre à M. l'Abbé Raynal, qui étoit alors l'Auteur du Mercure & qui parut dans le deuxième Volume de Juin de cette année. Cette lettre de M. Rousseau se trouve à la page 90 du troisième Volume des Mélanges.

Cette sorte de style non plus n'admet peut-être pas de pareils détails, & ce seroit d'ailleurs paroître se défier trop des lumières & de l'équité de ses juges.

C'est ce que des personnes bien intentionnées ont voulu faire entendre à certains Lecteurs hérissés de difficultés & peut-être de mauvaise humeur de voir le luxe trop vivement attaqué. Ils se sont récriés sur ce que l'Auteur semble, disent-ils, préférer la situation où étoit l'Europe avant le renouvellement des sciences, état pire que l'ignorance par le faux savoir ou le jargon scholastique qui étoit en regne.

Ils ajoutent que l'Auteur préfère la rusticité à la politesse, & qu'il fait main basse sur tous les Savans & les Artistes. Il auroit dû, disent-ils, encore marquer le point d'où il part pour désigner l'époque de la décadence, & en remontant à cette première époque, faire comparaison des mœurs de ce tems-là avec les nôtres. Sans cela nous ne voyons point jusqu'où il faudroit remonter, à moins que ce ne soit au tems des Apôtres.

Ils disent de plus, par rapport au luxe, qu'en bonne politique on fait qu'il doit

être interdit dans les petits Etats, mais que le cas d'un Royaume tel que la France, par exemple, est tout différent. Les raisons en sont connues.

Enfin voici ce qu'on objecte. Quelle conclusion pratique peut-on tirer de la Thèse que l'Auteur soutient? Quand on lui accorderoit tout ce qu'il avance sur le préjudice du trop grand nombre de Savans, & principalement de Poètes, Peintres & Musiciens, comme au contraire sur le trop petit nombre de Laboureurs. C'est, dis-je, ce qu'on lui accordera sans peine. Mais quel usage en tirera-t-on? Comment remédier à ce désordre, tant du côté des Princes que de celui des particuliers? Ceux-là peuvent-ils gêner la liberté de leurs sujets par rapport aux professions auxquelles ils se destinent? Et quant au luxe, les loix somptuaires qu'ils peuvent faire n'y remédient jamais à fond; l'Auteur n'ignore pas tout ce qu'il y auroit à dire là-dessus.

Mais ce qui touche de plus près la généralité des Lecteurs, c'est de savoir quel parti ils en peuvent tirer eux-mêmes en qualité de simples particuliers, & c'est en effet le point important, puisque si l'on

pouvoit venir à bout de faire concourir volontairement chaque individu particulier à ce qu'exige le bien public, ce concours unanime feroit un total plus complet, & fans comparaison plus solide, que tous les réglemens imaginables que pourroient faire les Puiffances.

Voilà une vaste carrière ouverte au talent de l'Auteur, & puisque la presse roule & roulera vraisemblablement (quoi qu'il en puisse dire) & toujours plus au service du frivole & de pis encore qu'à celui de la vérité, n'est-il pas juste que chacun qui a de meilleures vues & le talent requis, concoure de sa part à y mettre tout le contrepoids dont il est capable ?

Il est d'ailleurs des cas où l'on est plus comptable au Public d'un second écrit qu'on ne l'étoit du premier. Il n'y a pas beaucoup de Lecteurs à qui l'on puisse appliquer ce proverbe. *A bon entendeur demi mot.* On ne sauroit mettre dans un trop grand jour des vérités qui heurtent autant de front le goût général, & il importe d'ôter toute prise à la chicane.

Il est aussi bien des Lecteurs qui les goûteront mieux dans un style tout uni,

OBSERVATIONS. 5

que sous cet habit de cérémonie qu'exigent des Discours Académiques, & l'Auteur, qui paroît dédaigner toute vaine parure, le préférera sans doute, libéré qu'il sera par-là d'une forme toujours gênante.

P. S. On apprend qu'un Académicien d'une des bonnes villes de France, prépare un Discours en réfutation de celui de l'Auteur. Il y fera sans doute entrer un article contre la suppression totale de l'Imprimerie que bien des gens ont trouvé extrêmement outré.



OBSERVATIONS

DU MÊME M. GAUTIER

*Sur la lettre de M. Rousseau à M.
Grimm, &c.*

M. Rousseau trouve que j'ai tort & qu'il a raison. Sa décision est tout-à-fait naturelle. Me serois-je trompé en croyant que c'est aux vrais philosophes, & non à mon adversaire, que je dois m'en rapporter ?

Il dit qu'il pense en tout si différemment de moi, que s'il lui falloit relever tous les endroits où nous ne sommes pas de même avis, il seroit obligé de me combattre, même dans les choses que j'aurois dites comme lui. J'avoue que j'ai le malheur de penser comme toutes les Académies de l'Europe. M. Rousseau devoit bien avoir un peu d'indulgence pour moi; il ne m'est pas aisé de me défaire tout d'un coup de l'estime que j'ai pour les Auteurs qui font honneur à la République des Lettres, & de me persuader qu'ils raisonnent tous de travers. Il est diffi-

cile d'oublier les logiques qu'on a lues , de se faire une nouvelle maniere de juger , & de croire que M. Rousseau est plus éclairé , pense mieux que les Universités & les Académies.

Si je disois , par exemple , d'après cet orateur , que *s'il faut permettre à quelques hommes de se livrer à l'étude des sciences & des arts, ce n'est qu'à ceux qui se sentiront la force de marcher seuls sur les traces des Verulams, des Descartes & des Newtons, & de les devancer* ; on me feroit bien des questions auxquelles je ne pourrois répondre sensément , si je n'avois pas encore acquis cette justesse d'esprit qu'on admire dans ses répliques. Il n'y aura donc plus , me diroit-on , de Théologiens , d'Avocats , d'Architectes , de Médecins , &c ? Non , répondrois-je , *les Sauvages sont des hommes & ils s'en passent bien*. Eh quoi ! Voulez-vous donc nous réduire à la condition des Sauvages , à vivre comme les Hottentots , les Iroquois , les Patagons , les Marocotas ? *Pourquoi non ? Y a-t-il quelqu'un de ces noms là qui donne l'exclusion à la vertu ?* Je pourrois faire plusieurs réponses semblables que me fourniroit M.

Rouffseau ; mais fi l'on me faisoit des objections qu'il n'auroit pas prévues , je ferois fort embarrassé. Je tâcherois , il est vrai , de me tirer d'affaire comme lui. Je me contredirois souvent , afin de me ménager des moyens de défense. Ceux qui aimeroient assez le bien public pour ofer m'attaquer , je leur répondrois avec une politesse semblable à celle des Hurons ou des Illinois. Je changerois tellement le sens de leurs réponses , qu'il deviendroit ridicule , ou je leur ferois dire tout le contraire de ce qu'ils auroient dit. J'en imposerois par ce moyen à tous ceux qui feroient assez sots pour être les dupes de mon éloquence , assez paresseux pour ne rien examiner par eux - mêmes. Mais il m'en coûteroit trop pour suivre les traces de M. Rouffseau ; nos sentimens sont trop opposés. Je ne pourrois jamais me résoudre à dire aux Princes : aimez les talens , protégez ceux qui les cultivent , à cause que les Sciences, les Lettres & les Arts étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont les peuples sont chargés , étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils sem-

bloient être nés , & leur font aimer leur esclavage. Je croirois déshonorer les Princes , les peuples & mon jugement. Je dois donc me consoler du malheur que j'ai de ne pas penser comme M. Rousseau.

Je remarque cependant qu'il se rapproche peu-à-peu du sentiment des gens de Lettres. Il y a lieu d'espérer que s'il compose encore cinq ou six brochures pour prouver qu'on ne l'attaque point , & qu'il continue de répondre en disant qu'il ne répond pas , il sera parfaitement d'accord avec eux. Cela est d'autant plus vraisemblable , qu'il emploie tout l'art possible pour contenter la plupart de ses lecteurs. Quel que soit votre sentiment , vous trouverez qu'il l'adopte. Si vous dites que c'est participer en quelque sorte à la suprême intelligence que d'acquérir des connoissances & d'étendre ses lumieres , vous pensez comme Monsieur Rousseau. Préendez-vous qu'acquérir des connoissances , c'est perdre son tems ? Monsieur Rousseau pense tout comme vous. Selon lui , la science est un remede excellent pour les maladies de l'ame ; & selon lui , c'est un poison qui corrompt les mœurs. Il con-

vient des divers genres d'utilité que l'homme peut retirer des Arts & des Sciences, & il assure aussi qu'ils sont vains dans l'objet qu'ils se proposent. Si un homme modéré dit qu'il eût été à désirer qu'on se fût livré aux sciences avec moins d'ardeur, & qu'il ne faut pas les apprendre indistinctement à tout le monde, M. Rousseau est de son sentiment. Si vous croyez qu'il ne faut permettre en Europe qu'à trois ou quatre génies du premier ordre, de se livrer à l'étude, vous êtes de l'avis de M. Rousseau. Assurez-vous qu'il faut retrancher les sciences, parce qu'elles font plus de mal aux mœurs que de bien à la société; c'est-là du Rousseau tout pur. Moi, je dis qu'il ne faut pas brûler les bibliothèques & détruire les Universités & les Académies, & ce sont-là les propres termes de M. Rousseau. On ne finiroit point si l'on rapportoit tous les endroits qui marquent les précautions qu'il prend pour plaire à tout le monde.

Il dit que je ne l'entends pas; on voit cependant que j'ai pris son Discours dans le même sens que l'Académie de Dijon, les Journalistes & les Auteurs qui l'ont

attaqué. Il feroit fort plaifant qu'il n'eût envoyé à cette Académie qu'un recueil d'énigmes dont perfonne n'a la clef, & qu'il eût oublié dans fon porte-feuille les véritables preuves de la propofition qu'il vouloit établir. Il ajoute que je n'ai point faifi l'état de la queftion : voilà un bon moyen pour donner le change aux lecteurs. Montrer que fes raifonnemens font des fophifmes, c'eft la feule queftion dont il s'agit dans la réfutation. J'ai dit dans l'exorde, que je me bornois à montrer combien la plupart des raifonnemens de M. Rouffeau font défectueux.

Si j'avois voulu prouver que le rétabliffement des fciences a contribué à épurer les mœurs ; j'aurois établi la propofition par des faits, & développé la maniere dont elles influent fur leur pureté. J'ai pensé que cette belle matiere ne pouvoit être traitée avec toute la dignité & l'éloquence dont elle eft fufceptible, que par les meilleures plumes de l'Europe.

On diroit qu'Omar eft le génie qui dirige celle de M. Rouffeau. On ne peut voir, fans peine, le vrai qu'on trouve dans quelques endroits de fon Discours, défi-

guré par les excès où l'emporte son zèle ; pour ne pas dire sa fureur de se distinguer. C'est George Fox qui prêche , que c'est un très-grand péché de porter des boutons & des manchettes.

Voyons comment l'Auteur prouve que je n'ai point faisi son sentiment. *Par exemple , M. Gauvier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne sont pas savans.* Je crois que cette observation porte contre le sentiment de M. Rousseau ; car en supposant même que les peuples ignorans ne sont pas plus corrompus que s'ils étoient éclairés , il est évident que les vices qui régnernt parmi nous , pouvant avoir les mêmes causes que ceux des nations ignorantes , il n'y a aucune nécessité de les rejeter sur la culture des Sciences & des Lettres. Lorsqu'un effet peut avoir plusieurs causes , on ne peut , avec raison , l'attribuer à l'une déterminément , qu'on n'ait prouvé qu'il ne provient pas des autres. C'est ce que M. Rousseau n'a point fait , & n'auroit pu faire dans la supposition que les Sciences pourroient être une des causes de la dépravation des mœurs. Ce raisonnement est fondé sur les regles de la

logique ; mais cette science est trop fertile en mauvaises choses, selon lui, pour qu'il daigne faire attention à ses préceptes.

J'avois dit, en rapportant son sentiment « Eh ! pourquoi n'a-t-on plus de » vertu ? C'est qu'on cultive les Belles- » Lettres, les Sciences & les Arts. » Il répond, *pour cela précisément*. Il donne donc l'exclusion aux causes connues. Donc si l'on n'avoit point cultivé les Lettres en France, on n'auroit point eu de vices ; quoiqu'il soit certain par l'Histoire, qu'on en avoit pour le moins autant dans les siècles d'ignorance, que dans celui où nous sommes.

M. Rousseau auroit bien dû nous dire, pourquoi il admet diverses causes de corruption dans les autres parties du Monde, & qu'il nous accorde le privilege de n'être corrompus que par les Lettres, les Sciences & les Arts. Voilà un phénomène que personne n'avoit remarqué avant lui.

Il est peut-être aussi le seul qui ait la gloire d'avoir dit : *La Science, toute belle, toute sublime qu'elle est, n'est point faite pour l'homme, il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès, & trop de passions dans*

le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage... on en abuse beaucoup, on en abuse toujours.

Voilà des Oracles plus clairs & aussi respectables que ceux de Delphes, de Dodone & de Trophonius. En vérité, je suis tenté de croire que M. Rousseau a raison. Les Mémoires de Messieurs de l'Académie des Sciences, ceux de la Société Royale de Londres, une infinité d'Ouvrages particuliers sur les Sciences, font voir bien clairement qu'elles ne font point faites pour l'homme, qu'il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès, & qu'il en abuse toujours. Les meilleurs livres de Morale, d'Histoire, de Philosophie, &c. ne font bons qu'à nous rendre malhonnêtes gens.

L'Orateur prononce quelquefois des Oracles qui ne font pas si clairs; & j'avoue que si entendre un Auteur, signifie appercevoir le rapport de toutes les choses qu'il dit, je n'entends pas toujours les écrits de M. Rousseau. Si les Sciences font vaines dans leur objet, si ce font des occupations oiseuses, comme il l'assure, pourquoi, dit-il, qu'elles conviennent à quelques grands génies. *Pour bien user de la Science,*

il faut avoir de grands talens, de grandes vertus ; or c'est ce qu'on peut à peine espérer de quelques ames privilégiées. Une ame privilégiée se livrera-t-elle à des occupations frivoles ? Il faut plusieurs siècles pour trouver des Auteurs qui puissent devancer les Descartes & les Newtons ; je consens même que chaque siècle en produise une douzaine, à quoi serviront les efforts de ces grands génies, puisque les Nations, à qui l'on n'aura pas permis de cultiver les Sciences, n'entendront point leurs Ouvrages ? D'ailleurs, comment saura-t-on si un homme a la force de marcher seul sur les traces des Descartes & des Newtons, & comment le saura-t-il lui-même, si l'on n'a point cultivé son esprit ? Je pourrois rapporter beaucoup d'autres endroits que je n'entends pas mieux ; ainsi ce n'est pas tout-à-fait sans fondement que M. Rousseau m'accuse de ne le pas entendre.

Il dit que je lui prescriis les Auteurs qu'il peut citer, & que je récusé ceux qui déposent pour lui. Il vouloit prouver que des Peuples ignorans ont par leurs vertus fait l'exemple des autres Nations. Il donne ce fait comme certain, sur le témoi-

gnage de quelques Auteurs : j'en cite d'autres aussi croyables, qui peignent ces mêmes Peuples avec des couleurs fort différentes. Je donne leur autorité comme certaine pour imiter M. Rousseau, & lui faire sentir que des faits tout au moins problématiques, ne sauroient lui servir de preuves. Il y a plus; la certitude même de ces faits ne l'autoriferoit pas à conclure que la culture des Sciences déprave les mœurs? j'en ai dit la raison dans la Critique. Si l'Orateur n'est pas heureux dans les conséquences qu'il tire des faits posés pour principes, c'est, sans doute, la faute des faits & non pas la sienne; pourquoi ne renferment-ils pas les conclusions qu'il en veut déduire?

Il me reproche de m'être contenté dans la seconde partie de mon Discours, de dire non, par-tout où il a dit oui. J'avoue que j'ai eu tort de n'avoir pas mérité le reproche qu'il me fait. Jettons un coup-d'œil sur ce qu'il appelle ses preuves. Après avoir assigné une fausse origine aux Sciences & aux Arts, il conclut qu'ils la doivent à nos vices. C'est avec la même force de raisonnement qu'il prouve que les Sciences font

font vaines dans l'objet qu'elles se proposent. Pour montrer qu'elles sont dangereuses par les effets qu'elles produisent, il dit que *la perte irréparable du tems est le premier préjudice qu'elles causent nécessairement à la Société.* C'est supposer que les Sciences lui sont inutiles. Selon lui, tandis qu'elles se perfectionnent le courage s'énerve; & il loue la bravoure des François. Il souhaiteroit que nos Troupes eussent plus de force & de vigueur, je le souhaite comme lui. On peut les accoutumer aux travaux pénibles, à supporter la rigueur des saisons, sans que les Belles-Lettres, les Sciences & les Arts en souffrent aucunement. *Si la culture des Sciences est nuisible aux qualités guerrières, elle l'est encore plus aux qualités morales: en voici la preuve; c'est dès nos premières années qu'une éducation insensée orne notre esprit & corrompt notre jugement.* Voilà le précis des preuves de M. Rousseau. On voit donc que j'aurois été fondé à dire simplement non, par-tout où il a dit oui; en sorte que lorsqu'il me reproche d'avoir répondu non, c'est comme s'il disoit: je trouve fort mauvais, Monsieur, que vous ayez fait à mon Discours,

les réponses les plus simples & les seules qu'il mérite.

Pourquoi la nature nous a-t-elle imposé des travaux nécessaires, si ce n'est pour nous détourner des occupations oiseuses ? Fausse supposition. On fait que les Sciences & les Arts ne sont pas inutiles. Il n'y a pas jusqu'au Discours de M. Rousseau qui n'ait son degré d'utilité, puisqu'il fait sentir combien il est important d'enseigner l'art de penser. Peut-être même croira-t-on que ç'a été le dessein de l'Auteur, & qu'il a voulu nous donner des instructions dans le goût de celles que les Lacédémoniens donnoient à leurs enfans sur la tempérance.

M. Gautier doit bien nous dire quel étoit le Pays & le métier de Carnéade. Quelle nécessité y avoit-il de dire de quel Pays étoit ce Philosophe ? Ne devois-je pas aussi rapporter ce qu'en disent Cicéron, Pline, Diogene de Laërce, Aulu-Gelle, Valere-Maxime, Elien, Plutarque ? &c.

J'ai appelé Carnéade, un des Chefs de la troisième Académie, & on me demande de quel métier il étoit.

M. Gautier, qui me traite par-tout avec

la plus grande politesse , n'épargne aucune occasion de me susciter des ennemis. Quel jugement doit-on porter du Discours de M. Rousseau , si montrer qu'il se trompe , c'est lui susciter des ennemis ? Tout le mal que je lui souhaite , c'est qu'il pense comme nos Académies.

J'avois dit « les victoires que les Athéniens remportèrent sur les Perses & sur les Lacédémoniens mêmes , font voir que les Arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. » *Je demande , dit M. Rousseau , si ce n'est pas là une adresse pour rappeler ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès , & pour me faire songer au dénouement de la guerre du Péloponnèse. Je demande à mon tour , si l'on peut , sans s'inscrire en faux contre l'Histoire , penser que les Athéniens ayent eu moins de valeur & remporté moins de victoires éclatantes que les Lacédémoniens. Pourroit-on savoir comment cet Auteur a acquis le droit de rejeter les faits historiques les mieux constatés , lorsqu'ils sont contraires à son opinion ? Seroit-ce en prenant la résolution de n'avoir pas tort ? Pour moi , j'ai pris celle de ne dire au-*

cune chose où il trouve que j'aye raison.

J'ai dit , en parlant des Athéniens ,
« leur gouvernement devenu vénal sous
» Periclès , prend une nouvelle face ; l'a-
» mour du plaisir étouffe leur bravoure ,
» les fonctions les plus honorables sont
» avilies , l'impunité multiplie les mau-
» vais Citoyens , les fonds destinés à la
» guerre sont employés à nourrir la mol-
» lesse & l'oisiveté , toutes ces causes de
» corruption , quel rapport ont-elles aux
» Sciences ? » M. Rousseau veut que ces
causes ne soient que des effets de la cor-
ruption. J'avoue que différentes causes
particulieres peuvent avoir une cause
premiere & générale , & que sous cet
aspect on peut les appeller effets ; mais il
n'y a nulle raison de croire que la culture
des Sciences est cette premiere cause ;
puisque toutes celles que je viens de rap-
porter subsistent dans plusieurs pays où
les Sciences ne furent jamais cultivées.
D'ailleurs cette premiere cause est connue.
Periclès fit des changemens qui intro-
duisirent le relâchement & le désordre.
M. Rousseau connoît sans doute ce fait ,
& il ne laisse pas de dire : *M. Gautier* ,

feint d'ignorer ce qu'on ne peut pas supposer qu'il ignore en effet, & ce que tous les Historiens disent unanimement, que la dépravation des mœurs & du gouvernement des Athéniens fut l'ouvrage des Orateurs. M. Rouffeau me permettra de ne pas convenir de l'unanimité des Historiens sur le sujet dont il est question. J'avouerai qu'il y avoit des Orateurs qui flattoient le peuple ; mais, comme Plutarque l'a remarqué, les Athéniens qui pendant la paix trouvoient du plaisir à écouter leurs flatteries, ne suivoient dans les affaires sérieuses que les avis de ceux qui faisoient profession de dire la vérité sans aucun respect humain.

Platon, qui connoissoit parfaitement le gouvernement & les mœurs des Athéniens, reconnoît que l'excès de leur liberté anéantit leur vertu, & que cette liberté excessive avoit sa source dans la sûreté où ils croyoient être depuis la victoire de Salamine. Il dit que la crainte étoit un frein nécessaire à leurs esprits.

Justin confirme la vérité de cette réflexion, en disant que leur courage ne survécut pas à Epaminondas. « Délivrés » d'un rival qui tenoit leur émulation

» éveillée, ils tomberent dans une indo-
 » lence léthargique. Le fonds des arme-
 » mens de terre se consume aussi-tôt en
 » jeux & fêtes. La paye du foldat & du
 » matelot se distribue au Citoyen oisif.
 » La vie douce & délicieuse amollit les
 » cœurs, &c.»

En tout cela il n'est pas question d'Orateurs. On fait bien que plusieurs causes concoururent aux mêmes effets. Le sentiment de la société des gens de Lettres qui travaillent à l'Histoire universelle, est, que la corruption fut amenée chez les Athéniens par l'opulence que leur procurerent leurs victoires. Voyez si Messieurs de Tourreil, Bossuet, Rollin, Lenglet, Mably & autres qui ont parlé des causes de la dépravation des mœurs & du gouvernement des Athéniens, disent que ce fut l'ouvrage des Orateurs (*).

Les défauts, les vices que les gens de Lettres peuvent avoir de commun avec

(*) M. Rousseau doit trouver bien pitoyable cette réflexion de l'illustre Bossuet : " Ce que fit la Philosophie pour
 » conserver l'état de la Grece n'est pas croyable. Plus ces
 » Peuples étoient libres, plus il étoit nécessaire d'y établir
 » par de bonnes raisons les regles des mœurs & celles de
 » la Société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Ar-

les ignorans , M. Rousseau les impute aux Sciences. Oh qu'il pense différemment du maître à danser de M. Jourdain ! Selon l'un tous les maux viennent de ce qu'on ne cultive pas l'art de la danse ; & selon l'autre , de ce qu'on cultive tous les Arts.

Il m'apprend qu'il y a dans la gazette d'Utrecht , une pompeuse exposition de la réfutation de son Discours , &c. Je n'ai aucune part à ce qu'on en a dit dans la gazette , ou dans d'autres ouvrages. M. Rousseau doit-il trouver mauvais qu'on rende compte au public d'une dispute littéraire , qui est intéressante ? Doit-il s'en prendre à moi de ce qu'on trouve mon discours plus solide que le sien ? Si je voyois dans la gazette un éloge de son ouvrage , je ne l'accuserois pas de l'y avoir fait insérer ; je me contenterois de penser que ceux qui loueroient la justesse de ses raisonnemens ont l'esprit faux.

„ chytas , Platon , Xénophon , Aristote & une infinité d'au-
 „ tres , remplirent la Grèce de ces beaux préceptes. Les
 „ Poètes mêmes , qui étoient dans les mains de tout le
 „ peuple , les instruisoient plus encore qu'ils ne les diver-
 „ tissoient „. (*Note de l'Autour des Observations*).

Il n'est pas vrai, selon M. Gautier, que ce soit des vices des hommes que l'Histoire tire son principal intérêt. Je n'ai pas parlé du principal intérêt de l'Histoire. C'est avec l'Auteur de la gazette que M. Rousseau doit entrer en lice. J'admire l'adresse qu'il a de déterrer dans une gazette une réponse qui n'est pas de moi, au lieu de répliquer aux miennes. Il demandoit ce que deviendrait l'Histoire, s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conspirateurs. Ma réponse, qu'il a eu la prudence de ne pas relever, a été mise dans un beau jour par deux Auteurs (*) qui ont pris parti contre lui.

Il avoit dit : *A quoi serviroit la Jurisprudence sans les injustices des hommes ?* J'avois répondu, qu'aucun Corps politique ne pourroit subsister sans loix, ne fût-il composé que d'hommes justes. M. Rousseau reconnoît cette vérité ; or dès que les loix sont nécessaires, il faut qu'on en ait la connoissance ; la Jurisprudence est donc nécessaire. On demande

(*) L'un a composé un très-beau Discours, qu'on trouve dans le Mercure de Décembre ; l'autre est M. Freron, qui se fait tant d'honneur par ses Ouvrages.

pourtant si je la confonds avec les loix. Supposons qu'il n'y ait que des hommes justes en France, ne faudra-t-il pas des loix de toutes especes, relatives à la variété des affaires, au commerce, à la navigation, aux manufactures, aux impôts, aux différens droits des particuliers, aux divers ordres de la nation ? &c. Ces loix nécessairement nombreuses pour un grand peuple, seront, outre cela, susceptibles de plusieurs interprétations, suivant la diversité des circonstances : l'étude de ces loix suffira donc pour occuper quelques citoyens, dont les lumieres aideront leurs compatriotes.

Les Lacédémoniens n'avoient ni jurisconsultes, ni avocats. Ils avoient des magistrats & des procédures juridiques. On range sous l'onzieme table des loix de Lycurgue celles qui concernent les Cours de Justice ; & puisqu'il étoit défendu aux jeunes gens d'assister aux plaidoyers, apparemment qu'on plaidoit. Mais supposons les choses telles que les rapporte M. Rousseau : des institutions qui conviennent à une petite société de soldats, peuvent-elles avoir lieu dans un grand Etat ? Je

m'en rapporte là-dessus à sa politique. Mais j'ai de très-bonnes raisons pour ne m'en rapporter qu'aux lecteurs sur ce que je dis dans la Réfutation. On n'y trouvera aucun des raisonnemens faux ou ridicules que M. Rousseau a la bonté de me prêter, pour rappeler sans doute la simplicité de ces premiers tems qui doivent faire honte à notre siècle, à ce siècle malheureux qui est assez corrompu par les Sciences pour exiger de la bonne foi jusques dans la dispute.

Cependant je reconnoîtrai volontiers qu'il rapporte fidèlement quelques réflexions générales, ou qui préparent mes transitions, ou qui font des suites de quelques raisonnemens. Par exemple, j'avois dit : sous prétexte d'épurer les mœurs, est-il permis d'en renverser les appuis ? Il répond : *sous prétexte d'éclairer les esprits, faudra-t-il pervertir les ames ?* Ces réflexions & d'autres semblables, sont peut-être également fondées ; & il est surprenant que M. Rousseau qui est résolu, comme il l'assure plusieurs fois, à ne point répliquer, réponde à des bagatelles, préférablement à ce qui ren-

verse ses preuves prétendues. Il est plus surprenant encore que dans la crainte où il est de voir les brochures se transformer en volumes, il en fasse une de trente-une pages, pour dire qu'il ne dira rien.

S'il se défend mal lorsqu'on l'attaque, en revanche il se défend très-bien quand on ne l'attaque pas. Je me borne à un seul exemple : il dit que je lui reproche d'avoir employé la pompe oratoire dans un discours académique, & j'ai loué son éloquence en trois ou quatre endroits. Il est vrai que j'ai demandé à quoi tendoient ses éloquents déclamations ; mais il me semble qu'il n'est pas nécessaire d'être perverti par les Belles-Lettres, pour voir que ce mot, *déclamations*, tombe sur le défaut de justesse dans ses raisonnemens, & non sur la forme de son style. Aussi M. Freron, qui applaudit à l'éloquence de son discours, dit avec raison, qu'il est obligé de ne le regarder que comme une déclamation vague, appuyée sur une métaphysique fautive, & sur des applications de faits historiques, qui se détruisent par mille faits contraires.

DISCOURS

*De M. Le Roi , Professeur de Rhétorique au
College du Cardinal Le Moine , prononcé
le 12 Août 1751 dans les Ecoles de Sor-
bonne , en présence de MM. du Parlement ,
à l'occasion de la distribution des prix
fondés dans l'Université.*

Traduit en François par M. B. Chanoine
Régulier , Procureur - Général de l'Or-
dre de Saint-Antoine.

*Des avantages que les Lettres procu-
rent à la Vertu.*

MESSIEURS ,

LES Lettres ont leurs phénomènes ain-
si que la Physique. Comme , à la faveur d'un
tems serein on découvre quelquefois dans
le Ciel de nouveaux astres , dont l'éclat sur-
prenant arrête nos regards , & dont la mar-
che peu connue fixe l'attention des Astro-
nomes : de même lorsque les Lettres sont
le mieux cultivées , on voit de tems en
tems s'élever parmi les savans des opi-
nions aussi frappantes par leur nouveauté

que par leur singularité ; & dont les progrès affligeans pour ceux qui les confiderent , laissent entrevoir avec peine le fruit que l'on en doit attendre. C'est le cas où nous nous trouvons aujourd'hui , dans un siecle où les Sciences & les Arts ont été portés à un si haut degré de perfection : en effet quoi de plus inoui , que ce qu'on a depuis peu avancé publiquement ; que les Lettres sont la principale cause de la corruption des mœurs ?

Ce n'est point ici , Messieurs , un jeu d'esprit , ni l'effet de quelque jalousie secreete. Nos adversaires combattent à visage découvert : ce sont des personnages graves ; & ce qu'il y a de plus extraordinaire ce sont des hommes très-éloquens. Ils citent le genre-humain à leur tribunal ; & parcourant son histoire comme s'il ne s'agissoit que de l'histoire de la vie d'un seul homme , ils remarquent d'abord , que créé depuis plusieurs siecles , après une longue enfance , loin de devenir plus mûr avec l'âge , il renchérit tous les jours sur ses anciens vices , qu'il se plonge de plus en plus dans le crime , & ne cesse jamais d'être le jouet de quelque passion

particuliere ou de toutes ensemble. Indignés à la vue d'une si étrange dépravation, & persuadés d'une part que nos desirs sont l'unique source de nos dérèglements; & de l'autre, qu'on ne desire que ce que l'on connoît; ils osent conclure que la vertu n'a contre le vice d'asyle assuré que dans le sein de l'ignorance, & que les Sciences & les Arts sont pour l'esprit qui en est orné autant de différens poisons, dont il faut proscrire l'usage.

Nous conviendrait-il d'autoriser ce sentiment par notre silence? & ne devons-nous pas plutôt le soumettre à la censure de cette auguste Assemblée? C'est ici, Messieurs, que les Lettres comparoissent devant vous, non en qualité de suppliantes, comme elles plaident moins pour leur propre intérêt que pour celui de l'humanité, cette posture les déshonorerait; ni même en qualité de complaignantes, car elles n'ont garde de s'irriter contre ceux que le seul amour de la vertu porte à les insulter: mais remplies d'égards pour tout le monde, elles vous invitent simplement à examiner, si sous prétexte de venger la vertu, on ne lui causeroit

pas un extrême préjudice , en lui interdisant tout commerce avec elles.

Quel plus juste motif de confiance pour les Lettres , que de voir l'élite du Royaume s'assembler en foule dans ce lieu , qui a toujours été regardé comme le sanctuaire des Sciences ? Ici , Messieurs , même en gardant le silence , vous plaidez éloquemment leur cause ; votre présence seule , qui est une preuve de l'attachement que vous avez pour elles , leur répond de la victoire.

Chargé d'acquitter le tribut annuel que nous vous devons , je vais donc parcourir les avantages que les Lettres procurent à la vertu , & vous montrer dans la première partie de ce Discours , combien ceux qui les condamnent les connoissent peu : vous verrez dans la seconde que l'expérience & les faits détruisent également les reproches , dont on veut les accabler. Daignez , Messieurs , prêter à ce que je vais dire une oreille favorable.



PREMIERE PARTIE.

On peut pardonner aux ignorans l'erreur qui leur fait attribuer aux Lettres l'abus qu'en font quelquefois ceux qui les cultivent ; mais que des savans exercés dans tous les genres d'érudition méconnoissent leur essence & leur destination , & les rendent responsables de tous les maux qu'éprouve le genre-humain , c'est un prodige qui a droit de nous surprendre. Il ne manquoit plus que ce dernier trait au tableau des miseres & des égaremens de l'homme que l'on exagere avec tant d'emphase. Qu'est-ce que les Lettres ? Sont-elles autre chose qu'un précieux dépôt conservé dans les Livres , un recueil des préceptes des Sages , qui s'est formé peu-à-peu , & qui répandu dans tout l'Univers sert à éclairer l'esprit , à réformer le cœur , en un mot à perfectionner tout l'homme ? Quelle est leur origine ? Ne sont-elles pas le fruit de la vertu , qui inspiroit à ces sages autant de tendresse pour le genre-humain que de zele & d'intelligence ?

Mais

Mais cette excellence propre aux Lettres, cette origine divine, est précisément ce qu'il s'agit de prouver. Toutes les Sciences, dit-on, sont vaines ou pernicieuses : elles naissent de la superfluité ou de l'amour du plaisir... Ce n'est pas ainsi qu'ont pensé tant d'illustres auteurs chez les profanes; les Platons, les Xénophons, les Cicérons; & parmi les Ecrivains sacrés, les Lactances, les Cléments d'Alexandrie, les Basiles. Ne perdons pas cependant un tems précieux : laissons les autorités pour nous appliquer à connoître ce que les Lettres font en elles-mêmes; & décidons la question par ce que les Législateurs ont ordonné, plutôt que par ce que les Philosophes ont écrit.

On voudroit que l'homme n'agît jamais que par l'inspiration de la vertu; & que tous les habitans de la terre ne formassent qu'une Cité toute composée d'honnêtes gens. Le plan est magnifique; mais comment l'exécuter sans le secours des Lettres. On répond que l'exemple suffit, que l'ignorance supplée aux préceptes. Fort bien : mais quels exemples doit-on

attendre d'une multitude grossiere & sauvage ! Tels étoient sans contredit les hommes avant l'établissement des Lettres : occupés à faire la guerre aux animaux qui leur servoient de nourriture , & presque semblables à eux , ils n'avoient ni loix , ni mœurs. Si quelques-uns doués d'une raison supérieure se portoient à la recherche du bien , privés du secours de l'Histoire & des agrémens de la Poésie & de l'Eloquence , combien leur voyoit-on faire de vains efforts & de fausses démarches ? Pouvoient-ils se donner pour modeles à des Barbares ? Peu efficace pour le bien & très-puissant pour le mal , l'exemple est par lui-même une foible ressource. La vertu modeste excite l'envie : son silence même est un reproche sanglant qui confond ouvertement & le crime & l'injustice : pour se faire aimer il faut qu'elle disparoisse : quel charme plus puissant que celui des Lettres pour la rappeler & pour la faire goûter ?

L'ignorance , répond-on , tient les passions dans un engourdissement que les Lettres dissipent. Quelle pitoyable défaite ! C'est ici que nos adversaires ne peuvent

déguiser la foiblesse de leur cause : en voulant pourvoir à la sûreté de la vertu , ils la laissent sans défense , ils la livrent à ses plus cruels ennemis. L'homme naturellement révolté contre la domination aura-t-il donc besoin des Lettres pour apprendre à secouer le joug de l'obéissance ? L'orgueil dont il est radicalement infecté , & qui le rend sourd aux conseils de la raison ne suffit-il pas pour le porter à la révolte ? Est-il de maître plus absolu , plus adroit & plus séduisant que lui ? L'homme aura-t-il besoin des Lettres pour se livrer à de honteux excès , lui qui se prête si volontiers à la séduction des sens ? Et quels Docteurs que les sens ! Combien leurs pièges font-ils fréquens , leurs sollicitations éloquentes , leurs flatteries insinuantes ! L'homme aura-t-il besoin des Lettres pour employer la force ou la ruse à s'emparer du bien d'autrui ? Parlerons-nous de l'amour ? Quel Protée ! Tantôt fier & brutal , tantôt doux & rampant , toujours fourbe & malin , il prend toutes les formes qui conviennent à ses vues. A quoi sert ici l'ignorance ? Serait-ce pour cacher à l'homme le levain de cu-

pidité qui fermente dans son cœur ? Mais n'est-ce pas une chimere de supposer qu'on puisse l'ignorer ? Ne vaut-il pas mieux apprendre à réformer les passions ? mais sans l'étude des Lettres , comment s'affranchira-t-on de leur tyrannie ? comment s'appliquera-t-on à devenir docile , chaste , libéral ; à sacrifier s'il le faut ses biens & sa vie pour le service de la Religion & de l'Etat ? Les Lettres nous donnent sur cette matiere de continuelles leçons , qui ne sont jamais inutiles ; car ceux-là mêmes qui refusent de s'y conformer , sont souvent retenus dans le devoir par la crainte ou la honte qu'elles leur inspirent. On ne fait point assez d'attention aux bons effets que ces sentimens produisent , & l'on ne réfléchit pas combien ils contribuent au bonheur de la société.

Si dans toutes ses actions l'homme n'a voit que l'honnêteté pour but , s'il la regardoit comme l'unique & le souverain bien , s'il étoit sincèrement pénétré de l'idée de l'ordre , & s'il ne s'en écartoit jamais ; j'avoue que les Lettres ne feroient pas alors nécessaires à la vertu ; mais on ne peut nier qu'elles ne lui servissent

du moins d'un grand ornement. Quoi de plus beau & de plus agréable que l'Histoire, la Poésie & l'Eloquence ? Mais enfin l'homme étant plongé dans d'épaisses ténèbres, & violemment enclin au mal, pourquoi le priver d'un rayon de lumière dont il a besoin pour découvrir la vérité, d'une étincelle de feu qui peut l'embraser de l'amour de la vertu ? La témérité ne sera donc plus réfrénée par les exemples que fournit l'Histoire, les délices pures de la chaste & divine poésie ne dissiperont plus les charmes trompeurs d'une poésie licencieuse, les sophismes ne seront plus foudroyés par les traits d'une éloquence mâle & solide ? Ainsi l'honnête homme, sans savoir & sans avoir de quoi se défendre, restera exposé aux attentats des voleurs ? Quelle horrible inhumanité !

Qu'on cesse de vanter l'ignorance, comme si elle avoit la force d'étouffer dans l'ame le germe des passions, de même que le froid brûle l'herbe des champs. N'est-il pas plus raisonnable de penser, que comme es reptiles les plus vénimeux naissent dans les solitudes arides & incultes, de même l'ignorance est la source féconde des plus affreux désordres ?

Parcourons le monde entier. Est-il un pays, un coin de la terre, qui n'ait été le théâtre des ravages de l'ignorance ? Comment vivent aujourd'hui les nations barbares ? Peindrai-je la fureur à laquelle elles s'abandonnent pour le plus vil intérêt, qui les porte à se percer mutuellement avec des flèches empoisonnées ? Vous dirai-je... Mais il seroit impossible de détailler tant d'horreurs. Rappelez ce que vous en avez lu, rassemblez ce que l'histoire raconte de ces malheureux siècles, si célèbres par le regne de l'ignorance ; vous ne compterez jamais, vous n'imaginerez pas même toutes les guerres, tous les fléaux, tous les forfaits que ce monstre a enfantés. Le nombre & l'atrocité de ses attentats échapperent à toute votre sagacité. Jettons un voile épais sur tant d'infamies dont l'ignorance ne fait pas rougir : mais vous, ses tristes victimes, dont les membres déchirés par les Cannibales couvrent le genre humain d'un éternel opprobre, sortez de vos tombeaux, conduisez les panégyristes de l'ignorance dans ces plages qui ne vous sont que trop connues, où l'on voit un pere de famille assis à table distri-

buer de sang - froid de la chair humaine à la femme & à ses enfans ! A l'aspect de ces cruels repas , de ces festins horribles qui réalisent la fable de Thyeste , ils apprécieront eux-mêmes les obligations que nous avons à l'ignorance.

La pratique détestable des Antropophages n'est pas nouvelle , puisqu'il en est fait mention dans Homere , le plus ancien des Auteurs profanes. Quels exemples d'honnêteté & d'humanité attendra-t-on de ces hommes abominables , sur qui la beauté & la perfection du corps humain ne font d'autre impression , que d'exciter en eux le sentiment d'une infâme luxure ou d'une barbare gourmandise.

Que seroit-ce du genre-humain , s'il ne s'étoit pas trouvé des hommes assez éclairés pour connoître la noblesse de leur condition si honteusement avilie ; assez hardis pour oser entreprendre de la rétablir dans ses droits ; assez aimables pour adoucir l'humeur farouche de leurs compatriotes , & les faire consentir à l'établissement des Loix ? Mais lorsqu'il a été question d'aller à la source du mal , comment a-t-il pu se faire , que les différens Législateurs quoi-

que séparés les uns des autres par l'intervalle des tems & des lieux, se soient tous accordés à regarder l'ignorance comme la cause de la barbarie, & se soient servis des mêmes moyens pour la détruire ? Ce sont là des faits qui démontrent évidemment l'utilité & la nécessité des Lettres.

Quel tribut d'amour, de respect & de reconnoissance ne devons-nous pas à ceux qui les ont fait naître ! Leurs dépouilles mortelles sont depuis long-tems enfermées dans le tombeau, mais leur esprit vit encore pour nous. Quel est ce vénérable vieillard que j'apperçois à travers les ombres de l'antiquité la plus reculée ? son visage est plus brillant que le Soleil. O prodige ! Plus il s'éloigne de notre âge, plus il paroît grand & lumineux. Placé sur une montagne élevée il reçoit les hommages de tout l'Univers ; d'une main il commande aux flots de la mer ; de l'autre il porte ces tables fameuses, où la Loi de Dieu est gravée. Que les partisans de l'ignorance jettent les yeux sur ce redoutable vainqueur, qui apprend aux hommes les merveilles de la Création ; l'unité de l'Etre suprême, les triomphes de ce Dieu

vengeur sur l'impiété, & qu'ils reconnoissent dans sa personne le Prince des Orateurs, des Philosophes & des Poètes. Un peu au-dessous de Moysé j'apperçois d'un côté le Roi Prophete dansant devant l'arche du Seigneur, & suivi d'un peuple innombrable qu'attire la douceur & la sublimité de ces cantiques. De l'autre côté je vois dans des jardins fleuris ce Monarque à qui l'Esprit Saint donna le nom de sage : plongé dans une méditation profonde, il assigne à chaque âge, à chaque condition les devoirs qui les concernent, & ne montre pas moins d'habileté à peindre les hommes, qu'à percer les secrets de la nature. Quelle est cette auguste Assemblée qui occupe le vallon ? C'est le chœur des saints Prophetes, qui feront à jamais l'honneur & le soutien de l'Eloquence & de la Poésie.

Quelles vives lumieres sortent de ce mont sacré à travers les ténèbres de l'idolâtrie qui l'environnent ! L'ancien Parnasse s'abaisse devant lui, mais malgré les fables qui le dégradent & dans la sombre nuit du Paganisme, celui-ci laisse échapper des traits d'un feu pur & brillant. Combien de Solons, de Pompilius ont su guider

leurs pas à la lueur d'une raison épurée ? & n'ont pas craint de déclarer la guerre à l'ignorance.

Mais sans nous arrêter à des exemples étrangers, ouvrons notre histoire; comparons les siècles ténébreux avec ceux où les sciences ont fleuri; & voyons en abrégé ce que les grands Princes & les habiles Politiques ont pensé sur cette matière.

Cette discussion nous fournira de tems en tems des traits agréables; mais quelle sera notre admiration lorsque nous repasserons le regne de notre auguste Monarque? Quel puissant protecteur des Lettres! & de combien de faveurs les a-t-il honorées! Dès l'âge le plus tendre, il ne s'est pas contenté de répandre en particulier ses bienfaits sur les Muses qui président à l'éducation de la jeunesse, il a voulu ensuite les doter avec une magnificence vraiment royale. Durant les horreurs de la guerre, il leur a procuré les douceurs d'un tranquille loisir; & dès qu'il a donné la paix à l'Europe, il s'occupe tout entier du soin d'augmenter la gloire du nom François. Tandis qu'il parcourt ces monumens superbes, dressés par ses ancêtres, qu'il a lui-

même réparés ou embellis ; & qu'il cherche les moyens de laisser à la postérité des preuves de son goût & de sa munificence ; un heureux génie lui suggère le plus beau plan qui fut jamais , dont l'exécution glorieuse lui étoit réservée ? il s'agit d'affranchir de l'opprobre , de l'ignorance & de la pauvreté cette jeune noblesse dont les généreux Peres ont prodigué leur sang & leur bien pour le service de la Patrie. Tel est l'objet de la fondation de l'Ecole militaire ; les Eleves y seront instruits en même tems des principes de la Religion & des connoissances utiles à la défense de l'Etat. Cet établissement en procurant un double avantage à la Nation assure au Roi à deux différens titres le nom de Pere de la Patrie : il l'acquitte d'une dette justement contractée envers les ayeux de ces jeunes Héros , & lui fournit de nouveaux défenseurs , qui lui seront d'autant plus attachés , que leur éducation sera tout à la fois la preuve authentique de la libéralité du Prince , de leur propre Noblesse, & des services que leurs parens ont rendus à l'Etat ; dessein , dont Charlemagne lui-même, le restaurateur des Lettres dans toute l'Europe , pourroit être jaloux.

A cet illustre nom , l'ignorance pâlit ; frappée d'un nouveau coup de foudre. Jamais Prince n'auroit su mieux que lui la faire valoir s'il étoit vrai qu'on peut en tirer parti. Quelle fut la conduite de ce sage Monarque ? Pour avoir un corps de réserve , toujours prêt à combattre cette odieuse ennemie , il établit un Conseil des Comtes de sa Maison à qui il donna le pouvoir de dresser & d'interpréter les loix , de terminer les procès & de veiller à l'avancement des Sciences & des Arts. Telle est l'origine de ce célèbre Parlement , supérieur à tous nos éloges. Que ne pourrois-je point en dire ? Combien y compte-t-on de lumieres du Barreau , de Héros de Thémis , de modeles d'une constance invincible ? Il faudroit n'en omettre aucun pour rendre justice à tous. Combien de Magistrats soutiennent dans les Tribunaux des Provinces l'honneur de ce premier Corps , dont ils ont été tirés , & y perpétuent le zele pour la justice & l'amour des Lettres qui lui furent jadis inspirés par Charlemagne.

J'en trouve la preuve dans vous-même , Monsieur , ce grand Empereur conversoit

familièrement avec les gens de Lettres, & leur témoignoit autant de bonté que vous en faites paroître en prenant place dans cette Assemblée. Il excitoit les savans à se distinguer dans la carrière de la Littérature par les mêmes caresses dont vous honorez nos jeunes athletes victorieux. Par-tout vous êtes chéri & considéré comme il l'étoit : car il n'est aucun des parens de cette florissante jeunesse, en quelque lieu qu'il habite, qui ne tourne dans ce moment les yeux sur vous, & qui pénétré d'admiration, de zele & de respect ne s'enorgueillisse en quelque sorte & ne s'attendrisse jusqu'aux larmes, lorsqu'il vous voit remplir si dignement les fonctions de Pere à l'égard de ses enfans.

Vous avez droit, illustres Sénateurs, à de pareils sentimens de reconnoissance. Ce n'est pas sans peine que vous quittez ces glorieuses occupations, que votre religion, votre prudence, votre zele infatigable pour la Patrie vous rendent si cheres. Ne regrettez pas néanmoins les courts instans que vous accordez à nos vœux. Ce sont les vertus mêmes que j'ai nommées qui vous conduisent ici : elles ne

peuvent que vous bien inspirer. Elles feront vous rendre avec usure ce peu de tems que vous nous sacrifiez. Votre présence à nos exercices va prévenir des maux auxquels votre sagesse auroit été obligée de remédier ; & vous prépare déjà des coopérateurs empressés de suivre vos traces. Lorsque Charlemagne eut formé votre auguste Compagnie, cet habile Monarque vit bientôt qu'il n'étoit pas moins nécessaire d'établir une société de Savans, qui fut comme une pépinière de l'Etat, où la jeunesse la plus distinguée, honorée de votre protection apprit à devenir un jour digne de vous succéder. Associée à votre gloire dès sa naissance, jugez, Messieurs, de la joie de l'Université, lorsqu'elle peut jouir de la présence de tant de grands hommes, qui furent autrefois élevés dans son sein, & qui sont maintenant son plus ferme rempart & ses plus zélés Panégyristes. Sa reconnoissance redouble aujourd'hui qu'il s'agit de l'honneur des Lettres : votre absence les auroit privées de l'un des plus surs & des plus glorieux moyens qu'elles puissent employer pour la défense de leur cause.

Mais si les Rois & les Législateurs ont cru s'illustrer en favorisant les Lettres , & s'ils en ont tiré de puissans secours ; pour-quoi sont-elles maintenant traitées d'infâmes séductrices , & exposées à la critique la plus amère ? N'est-ce pas attenter au bien de la société , que de vouloir par d'odieuses imputations détourner les honnêtes gens de l'étude , tandis que les hommes les plus sages , ont regardé les Lettres comme la plus courte & presque la seule voie qui conduise à la vertu ? Nos adversaires rougissent peut-être de se voir en opposition avec de si respectables autorités : ils avouent qu'ils ont excédé en traitant les Lettres avec si peu de ménagement , mais ils n'en veulent , disent-ils , qu'à l'abus énorme qu'on en fait. C'est un trésor précieux que les hommes sont indignes de posséder , parce qu'ils le tournent en poison : si le fait est vrai , Messieurs , rendons les armes , avouons notre défaite. Que ces filles du Ciel , présent trop funeste à la terre , retournent au lieu de leur origine. Que le Prince si pieux qui vient de fonder une Chaire dans cette Université pour l'interprétation des sain-

tes Lettres condamne son zele mal entendu , & qu'il réserve ses libéralités pour de plus dignes objets. Il faut renfermer sous le sceau les divines Ecritures , parce qu'un Bayle pourroit les profaner : que les Philosophes n'entreprennent plus de nous développer les ressorts de la Providence , également admirable dans le plus grand comme dans le plus petit de ses ouvrages , ni l'efficacité de la Toute - puissance de Dieu , qui se fait une espece de jeu de la création de ce vaste univers , parce qu'un Spinosa pourroit confondre la substance divine avec les esprits créés & la matiere , & en faire un composé monstrueux : que la Jurisprudence cesse de nous donner des leçons , pour la conduite de notre vie & la police des Etats , parce qu'un Hobbes pourroit abuser des plus saines maximes : que l'orateur & le poëte , que le peintre & le statuaire ne transmettent plus à la postérité la mémoire des belles actions ; qu'on étouffe dans son berceau l'art prodigieux , si propre à illustrer notre patrie & notre siecle , de ramener sur la toile une peinture prête à céder sur la fresque ou sur le bois à l'injure

jure des tems. Qu'on interdise aux Artistes distingués l'usage de ces admirables talens, fondement solide de leur fortune & de leur réputation : qu'on supprime enfin tous les livres, que les savans se taisent & que les Lettres soient condamnées à l'oubli. L'ignorance triomphera : mais quel bien en résultera-t-il ? Si l'on proscriit les Sciences & les Arts, le monde entier retombe dans le cahos.

Dans cette supposition l'homme seroit réduit à une condition bien plus triste que celle à laquelle les exposerent jamais les inconvéniens qu'entraîne l'abus des Lettres. Nous sommes donc redevables aux Lettres de plusieurs avantages ineffimables malgré les abus dont on les accuse. Mais ces abus en quoi consistent-ils, & les Lettres en sont-elles véritablement responsables ! c'est ce qui nous reste à examiner.

SECONDE PARTIE.

On peut abuser de la Science comme de la Religion ; mais ces abus mêmes en caractérisant notre foiblesse démontrent sensiblement la nécessité de l'une & de

l'autre. Il ne s'agit donc pas de favoir s'il est des gens qui fassent servir les Lettres à de mauvais usages, mais uniquement si elles s'y prêtent d'elles-mêmes, si elles sont pernicieuses de leur nature. Nos adversaires soutiennent l'affirmative, & nous croyons les avoir suffisamment réfutés par l'exposition de ce principe certain : que la Science est la source de toutes sortes de biens, comme l'ignorance est la source de tout mal.

On nous conteste cette vérité, qu'on veut faire passer pour une subtilité Métaphysique, dont on appelle à l'histoire & à l'expérience; on croit pouvoir prouver par les faits que le luxe & l'irréligion doivent leur établissement & leurs progrès aux Lettres, & ne subsistent que par elles : que de-là est sortie cette foule de passions effrénées, qui ont si souvent renversé les Empires, & presque anéanti le culte de la Divinité.

A cette accusation qui comprend tous les crimes possibles, les Lettres répondent : comment serions-nous coupables des maux dont vous vous plaignez, nous qui n'étions pas encore au monde lorsqu'ils

y ont paru ? En effet, quand est-ce que l'impiété & la dissolution (je dis la dissolution & non pas le luxe , car celui-ci n'est qu'un léger dédommagement , que celle-là s'est adroitement ménagé lorsqu'elle a vu ses excès censurés & réprimés par les Lettres ,) quand est-ce , dis-je , que ces malheureuses filles de la volupté & de l'ignorance se sont emparées de l'empire de l'Univers ? N'ont-elles pas dès le premier âge marché tête levée , & secoué le joug de la pudeur ? Ne vit-on pas dès lors éclore toutes les passions , dont l'affreux débordement couvrit toute la terre de tant de crimes & d'abominations , qu'un déluge universel n'a pas suffi pour la laver.

Où en étoient alors les Lettres ? elles étoient à peine conçues dans le sein d'un petit nombre de bons esprits ; ou si elles avoient déjà vu le jour , foibles & rempantes dans cette première enfance , elles n'osoient encore sortir de l'étroit espace qui servoit de retraite à ces sages. Cependant à la suite des infâmes plaisirs , l'irréligion aigrie plutôt que domptée par les exemples récents de la vengeance cé-

leste, & devenue d'autant plus audacieuse que Dieu la traitoit avec plus d'indulgence, étoit montée à cet excès de folie de vouloir détrôner l'Être suprême. Vains efforts, dont l'impiété essaya de se consoler en ravissant à Dieu son culte & ses adorateurs, par les attraites séduisans de la volupté. Tous les vices eurent alors des autels, & l'encens que l'on refusoit au souverain Maître fut prodigué à ces monstres impurs. Qu'y a-t-il en cela qu'on puisse imputer aux Lettres? Loin de les accuser d'avoir donné naissance au crime, on peut dire que ce tyran leur déclare dès leur berceau la plus cruelle guerre. A peine sorties de l'enfance elles ne savent où fuir. Ici on leur tend des pièges, là on tâche de les exterminer à force ouverte.

L'Égypte leur offre un asyle. Mais qu'arrive-t-il? On leur fait la réception la plus honorable dans la vue de les séduire. On les érige en Déeses malgré elles. Pour les empêcher de publier les louanges du vrai Dieu & de venger l'injure faite à son saint Nom, on les retient captives au fond des temples, où on les lie avec des chaînes d'or, ornées de fleurs & de

pierreries. Elles ne rendent des oracles que par la bouche des Mages : leurs préceptes qui ne devroient servir qu'à l'instruction deviennent un langage énigmatique. Cette dure servitude ne les empêche pas néanmoins de faire quelquefois briller la vérité à travers une infinité de fables & de menfonges , dont de perfides interpretes ont soin de la voiler. L'Univers étonné reconnoît qu'il doit à l'Égypte , cette mere féconde du Paganisme & de la superstition , les Loix les plus utiles & les plus sages.

Parmi les Hébreux , les Lettres n'ont point été déshonorées par de semblables artifices , mais elles ont essuyé de leur part bien d'autres indignités. A l'ombre de la protection divine elles ont longtems joui de la liberté : mais combien de fois ont-elles été saisies d'une frayeur mortelle en voyant couler le sang de leurs plus chers défenseurs ? Semblables à l'infortunée Cassandre des Poètes , jusqu'à quand ce Peuple ingrat & incrédule les rejettera-t-il honteusement ? Le Juif aveugle a laissé passer en des mains étrangères le précieux dépôt de la Religion &

des Lettres. Il se repaît des chimères de la cabale & des rêveries du Talmud : son ignorance fait sans doute son bonheur, il en est devenu moins avare, moins brigand, moins perfide.

Est-il nécessaire, Messieurs, de chercher d'autres preuves ; ferai-je le récit ennuyeux de ce qui s'est passé chez toutes les nations ? Parcourerai-je l'histoire des héros de la Scélératesse, pour vous convaincre de ce que vous ne sauriez ignorer : que l'homme a un fond de méchanceté qui se suffit à lui-même sans le secours des Sciences ? Que pourroient-elles ajouter à l'ambition de Sémiramis, à la cruauté de Cléopâtre, à la perfidie de Mithridate, ou à l'extrême dépravation de tant d'autres ?

Si nos adversaires veulent s'en rapporter aux faits & à l'expérience, qu'ils se transportent en Asie. Les Lettres y ont régné sur le rivage opposé à l'Europe ; mais leur lumière n'a pas brillé au-delà, ou elle n'y a lancé que de foibles rayons. Cependant depuis ce tems-là toute cette région n'a-t-elle pas été agitée par de violentes secousses ? Combien de fois a-t-elle

changé de maître, & que de révolutions a-t-elle éprouvées? Qu'on demande aux Chaldéens, aux Assyriens, aux Perses, aux Macédoniens, aux Romains si les Lettres contribuerent jamais à ces défaites. Mais pourquoi recourir à des tems si éloignés? Les expéditions modernes des Sarrasins & des Arabes fussent pour décider la question. Les Sciences & les Arts furent-ils jamais plus méprisés & plus maltraités, que sous ces barbares vainqueurs qui se glorifioient de leur ignorance? Combien ont-ils saccagé de villes où les études étoient florissantes. Que dirai-je de ces Isles autrefois si renommées, d'Alexandrie & de sa fameuse Bibliothèque qu'ils ont réduite en cendres, enfin de toute cette côte d'Afrique où les Tertulliens, les Cypriens, les Augustins ont donné tant de preuves de leur génie & de leur érudition? Faut-il dater le regne de la pudeur, de la bonne foi, de l'humanité, depuis que la Patrie de ces saints personnages est devenue le domaine des corsaires & des brigands?

On ne peut voir sans douleur que des débris de tant d'Empires se soit formé ce-

lui du libertinage & de l'irréligion. Ce couple impur s'applaudit au milieu de Babylone, où il a établi son trône depuis tant d'années. Le libertinage considère avec complaisance cette foule innombrable de peuples dévoués à la mollesse : l'impiété se glorifie d'avoir assujetti à ses ridicules superstitions tant de grands génies. L'un & l'autre se réjouissent d'avoir rendue stérile la plus fertile partie du monde, & de l'avoir changée en déserts affreux. C'est en défigurant les productions de la nature, en proscrivant les ouvrages de l'art qu'ils sont venus à bout de dégrader l'homme & de ternir la gloire du Créateur : ils ne pouvoient choisir de plus sûrs moyens ; mais donner son approbation à de pareils attentats n'est-ce pas se déclarer l'ennemi de Dieu & des hommes ? Au contraire quoi de plus propre à allumer dans les cœurs le feu de l'amour divin que de parer le monde de tous les ornemens dont il est susceptible ? C'est pour cela que Dieu plaça l'homme dans un jardin délicieux. C'est dans la même vue & par l'effet d'une inspiration céleste que les Lettres travaillent de con-

cert à embellir l'Europe , où elles ont fixé leur séjour. En effet , Messieurs , c'est dans cette partie du monde que , après vous avoir décrit les ravages que l'ignorance a causés dans l'Asie & dans l'Afrique , je vais vous démontrer les avantages inestimables qu'elles nous procurent.

Il est évident qu'il n'y a point de pays où l'éclat de la Divinité & la dignité de l'homme paroissent plus sensiblement qu'en Europe. Combien y compte-t-on de personages aussi recommandables par la pureté des mœurs que par les connoissances acquises ? Ne sont-ce pas autant de soleils qui portent la chaleur & la lumière dans le sein de nos villes , dont les rayons se répandent sur nos campagnes & percent l'obscurité des plus sombres réduits ?

Les besoins de la vie nous imposent un travail nécessaire qui par sa continuité & par l'application qu'il exige , pourroit affoiblir les connoissances que nous avons de la Divinité. Mais remarquez à quel point les Lettres sont attentives à adoucir ce travail. De célèbres Académiciens s'appliquent à perfectionner l'agriculture ; ils fouillent eux-mêmes les entrailles de la

terre , & la forcent par de savans effais à déclarer jusqu'où s'étend le terme de sa fécondité ; leurs soins sont abondamment récompensés : que de fleurs charmantes , que de fruits délicieux couvrent nos champs ! que de plantes & d'arbres de diverses especes nous fournissent à l'envi le nécessaire , l'utile & l'agréable ! Graces à l'industrie de ses habitans , l'Europe est la région de l'Univers la plus fertilisée & la plus riante.

Mais il étoit à craindre que le lâche & paresseux frêlon n'enlevât à la diligente abeille le fruit de ses travaux ; c'est à quoi les Lettres ont pourvu par l'établissement des loix entre les citoyens ; & pour repousser l'avidé étranger , opposant la force à la force , elles ont formé les regles de l'Art militaire. Laquelle des deux de la Jurisprudence ou de la science des armes doit tenir le premier rang dans notre estime ? c'est ce qu'il n'est point facile de décider , tant l'une & l'autre ont été fécondes en hommes illustres.

Mais comme leurs emplois & leurs fonctions n'occupent que peu de personnes en comparaison du grand nombre de ceux

qui vivent sous leur double protection , par quel moyen les Lettres ont-elles prévenu dans la multitude , l'oisiveté & les vices qui marchent à sa suite ? Vous venez , Messieurs , d'admirer leur sagesse , louez à présent leur industrie. Elles ont inventé toutes sortes d'Arts , qui concourent en différentes manières au bien public. Ils servent à étendre ou à exercer le génie , à conserver ou à rétablir la santé , à exciter dans tous une noble émulation. Ce sont eux qui érigent aux actions vertueuses des monumens éternels , qui augmentent l'éclat du Trône , enrichissent le Citoyen , & fournissent à chacun selon son état & ses talens une occupation convenable.

On a raison d'admirer ce qui se passe dans une ruche d'abeilles : mais à la vue de l'ardeur inexprimable dont nos ouvriers sont animés , qui leur fait employer toutes les ressources de l'esprit , toute la dextérité de la main pour produire tant de chefs-d'œuvre , quel est l'homme assez aveugle , assez stupide pour ne pas reconnoître le premier auteur de ces belles inventions , & pour lui refuser

le tribut de louanges qui lui est dû ? Aux yeux de tout homme qui fait penser l'Europe est tout ensemble un jardin de délices , & l'objet d'une continuelle admiration ; car ce n'est point une nouveauté de la voir enfanter chaque jour de nouveaux miracles.

Au milieu de ce jardin , dira-t-on , comme dans l'ancien Paradis terrestre est placé l'Arbre de vie , auquel il est défendu de toucher : c'est la Religion. Cependant combien d'animaux féroces s'efforcent de lui nuire ? Et d'où lui vient cette prodigieuse quantité d'adversaires , si ce n'est de la part des Lettres , que l'on regarde mal-à-propos comme le rempart de la foi ?

Il est aisé de prouver que les Lettres ont effectivement l'honneur de servir à étendre & à maintenir la Religion. Elle ne fut jamais en plus grand danger que lorsque les études furent languissantes. Au contraire elle n'eut point de jours plus beaux & ne remporta point de victoires plus signalées , que lorsque les Lettres renaissantes l'accompagnèrent au combat. Faut-il en donner des preuves ? La Chaire même où je suis m'en fourniroit en foule ;

mais je n'en veux point d'autre que ce trait de l'Empereur Julien, le plus dangereux comme le plus politique d'entre les hérétiques & les apostats. Il comprit que la Religion pareroit aisément tous les coups qu'il vouloit lui porter, tant que les Lettres veilleroient à sa défense. Inspiré par la malignité de son génie, il tenta d'abord de les anéantir. Mais Dieu fut les venger en les faisant servir à la vengeance de son culte. Il permit que les Lettres détruisissent l'idolâtrie par l'idolâtrie même, dont elles dévoilerent l'absurdité, & firent ainsi triompher la Religion de la manière la plus glorieuse & la plus éclatante.

Fidelles à l'obligation où elles sont de suivre constamment la voix de la vérité & les étendards de la vertu, les Lettres n'avouent pour disciples que les gens de bien qui combattent à leur côté contre la licence & l'irréligion. Ceux qui, séduits par les faux attraites de la volupté & du mensonge, abusent de leur génie & de leurs talens, pour faire tomber les autres dans les mêmes pièges, sont autant de déserteurs qu'elles méconnoissent, & dont elles abhorrent la perfidie.

Il est vrai que malgré tous leurs efforts, elles ne sauroient étouffer le dragon furieux, cet éternel ennemi de la Religion, qui précipite du ciel les étoiles, & dont la bouche impure vomit sur la terre un torrent de livres impies : mais faut-il pour cela, dans l'accès d'une douleur aveugle, imputer aux Lettres les crimes de ce monstre ? L'ignorance est-elle donc la seule compagne de l'innocence & de la probité ? Pourquoi charger les Lettres de nos propres vices, nous qui savons qu'il n'est pas même permis de les flétrir en les appliquant à d'indignes usages ? Les traiter de séductrices, vouloir les condamner à périr, n'est-ce pas imiter l'égarément d'un furieux, qui prenant son médecin pour un empoisonneur, se jette sur lui, & veut lui enfoncer le poignard dans le sein ? Quel pronostic moins équivoque de cette barbarie, dans laquelle on craint que nous ne soyons bientôt replongés !

On nous oppose l'exemple des Lacédémoniens. Excellens modèles, Messieurs ! Acheterons-nous comme eux, par le renoncement aux douceurs & aux commo-

dités de la vie , le droit d'être ambitieux , injustes , adulteres , ennemis de la liberté d'autrui , & nous ferons - nous gloire de ressembler à de vils gladiateurs ? Si les loix de Lycurgue contiennent quelque chose de bon , à qui en fut-on redevable si ce n'est aux Lettres ? Ces anciens Romains , dont on évoque les ombres , comme pour nous faire rougir en nous confrontant avec eux , n'avoient-ils rien emprunté de Pythagore & des autres Législateurs de la Grece ? Les Fabricius eux-mêmes , les Curius , les Fabius , puisoient dans les Lettres les notions de la vraie vertu. Cet amour de la Patrie dont on leur fait tant d'honneur , qu'étoit-il chez eux , si vous en exceptez un très-petit nombre , sinon l'injuste conspiration d'un peuple de soldats qui aspiroit à la conquête de l'Univers ; le sentiment d'une ambition effrénée , qui enivrée par ses succès donnoit aux nations vaincues autant de tyrans , que Rome avoit de citoyens ? Auroient-ils été capables de ce désintéressement dont notre auguste Souverain a donné de si belles leçons à ses alliés & à ses ennemis mêmes ? Si les Spartiates , ainsi que les Romains avoient

eu autant d'amour que lui pour l'équité ; s'ils avoient cherché à commander aux hommes plutôt par la sagesse des loix que par la force des armes ; si leur Sénat s'étoit constamment appliqué à devenir pour les autres nations un modele de modestie & de bonne foi , nous leur accorderions volontiers les éloges que nous refusons au masque de la vertu : mais en supposant qu'ils auroient pris la vraie vertu pour guide , il ne faut pas croire qu'ils l'eussent fait sans le secours des Lettres.

Ce sont les Lettres qui donnent un lustre incomparable à la vertu : celle-ci a des charmes , il est vrai , qui lui sont propres , & qu'elle n'emprunte que d'elle - même ; mais semblable à l'aimant qui a besoin d'être armé pour développer toute sa force , la vertu ne peut gueres se passer de la science. Seule & isolée , elle paroît l'effet d'un caractère dur , ou d'un génie stupide. Pour emporter tous les suffrages , il faut allier la piété à l'érudition. Cet heureux accord dissipe le venin de l'envie , réprime l'audace de l'impiété , chasse les vaines terreurs qu'inspire la timidité. Il n'est personne qui n'embrasse volontiers le parti de
la

la vertu guidée & éclairée par la science.

On nous cite je ne fais quel peuple , qui n'existe peut-être nulle part, si ce n'est dans les descriptions des poètes , dont les mœurs, dit - on , sont si pures , qu'il ne connoît pas même les passions. Il doit son innocence à une ignorance profonde qui lui interdit les connoissances les plus communes. C'est un peuple d'enfans , tant il a de douceur , de candeur & de simplicité. En supposant la vérité de ce qu'on avance ainsi, je vous demande, Messieurs, si l'intelligence du Créateur brille avec plus d'avantage dans les jeux puérides, ou les occupations frivoles de ce peuple ignorant, que dans les sublimes pensées & les actions héroïques du sage dont l'esprit est paré des richesses de la science; non sans doute, on ne connoît point la vertu, lorsqu'on n'a pas de notion du vice. Il y a plus de grandeur à être vertueux par goût & par choix, à réprimer par la force de l'ame la vivacité des passions, à étendre l'empire de la raison par ses mœurs & par ses écrits, qu'il n'y en auroit à triompher du vice par l'ignorance & par l'inaction. Le peuple dont on nous parle tient précie-

fément le milieu entre l'homme & la brute ; mais l'homme qui se distingue par la vertu jointe à la science , s'éleve au-dessus de lui-même , & se rapproche de la Divinité.

Puisque telle est l'excellence d'un pareil homme , que lui seul l'emporte sur tout un peuple , quel bonheur pour tous les ordres de l'Etat , quelle gloire pour le Créateur & pour nous-mêmes qui sommes son ouvrage , si l'esprit & les talens étoient toujours réunis aux qualités du cœur & à l'amour de la religion ! Quel magnifique spectacle ! quel agréable concert ! Un parterre émaillé de fleurs , le ciel étincelant de mille feux nous ravissent & nous enchantent ; mais la terre parée de tant d'astres animés qui se prêteroiient mutuellement de l'éclat n'auroit-elle pas droit de le disputer aux Cieux ? Au lieu d'être le marchepied du Très-haut, elle pourroit devenir son trône , & augmenter la Cour des sublimes intelligences qui l'environnent.

Cette vue du bien public a excité en faveur des Lettres le zèle d'un homme (*)

(*) L'Abbé LE GENDRE.

également recommandable par sa conduite & par ses ouvrages. Il a assigné les premiers fonds pour la distribution de nos prix. Simple particulier, le plan qu'il forma n'avoit pour but que le progrès de quelques Arts ; quelle seroit aujourd'hui sa joie, & combien se sentiroit-il honoré de voir le Sénat de la nation, le premier Parlement du Royaume consacrer à l'utilité publique la source d'une si louable émulation, & répandre dans tout le monde par le moyen de l'Université & le fruit du bienfait & la gloire du bienfaiteur ?

Cette fondation s'est accrue par la libéralité d'un homme célèbre (a), occupé pendant un grand nombre d'années à l'éducation de la jeunesse, qui non content d'avoir formé ses élèves à la vraie éloquence & à la belle poésie dans lesquelles il excelloit, entretient même après sa mort le goût des bonnes études.

On n'est pas moins redevable à ce zélé Citoyen (b), le digne émule des Elzevirs & des Etiennes. Epris des charmes de la Langue & de l'éloquence latine, après

(a) M. COFFIN.

(b) M. COIGNARD.

nous avoir donné de magnifiques éditions de Cicéron & d'autres excellens Auteurs, il retient par un prix considérable les muses Romaines prêtes à nous quitter. L'étude du latin ne fera plus négligée, consacrée d'une part à l'immortalité dans des livres parfaitement imprimés, & cultivée de l'autre par les bouches éloquentes qu'excite la générosité du fondateur.

Tels sont les sentimens de ceux à qui vous devez les couronnes qui parent vos têtes, jeunesse chérie, votre sort fait des jaloux dans les Provinces & au-delà des limites de la France. Je n'ai pas besoin de vous exhorter à ne jamais oublier ce jour l'un des plus beaux de votre vie. L'ardeur & l'empressement que vous faites paroître, me font de sûrs garants que vous en conserverez précieusement le souvenir. Mais ce que je ne puis assez vous recommander, c'est d'avoir sans cesse devant les yeux, quelle est la fin qu'on se propose en vous couronnant de tant de gloire; pourquoi cette auguste Cour suspend ses importantes fonctions; ce qu'elle attend de vous pour son service & pour celui de la Patrie; ce qu'elle exige encore au nom de la Religion

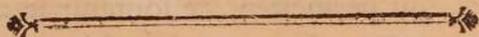
dont elle est la protectrice ; pourquoi tant d'illustres Citoyens honorent votre triomphe de leur présence : enfin , quel est le juste retour que vous devez à l'Université pour les soins multipliés que votre éducation lui a coûté. Que la Science dont cette tendre mere a déposé le germe dans votre esprit , n'y dégénere jamais en ostentation ridicule. Soyez savans sans orgueil , fuyez une curiosité téméraire , ayez de la douceur , de l'affabilité , & montrez par le bon emploi de vos veilles , que vous aspirez à la gloire & au titre de bons Citoyens. Tels sont les devoirs que prescrit cette Assemblée par ma bouche ; voilà ce qu'attendent de vous nos Provinces qui ont les yeux fixés sur vous. Prouvez aux adversaires que nous avons combattus dans ce discours , non par l'autorité de nos maximes qu'ils ne veulent point reconnoître , mais bien par la sagesse de votre conduite , que l'Université dans ses leçons ne se borne point à un vain arrangement de mots ; mais qu'elle vous a appris à ne chercher dans les écrits des anciens que ce qui peut contribuer à perfectionner les mœurs & éclairer la raison ; qu'ils appren-

nent enfin de vous , & que votre exemple
soit contr'eux un argument sans réplique ,
qu'au lieu d'être des hommes frivoles ou
dangereux , les gens de Lettres sont les
plus zélés défenseurs de la vertu , & que
leurs connoissances contribuent infiniment
à l'affermissement de son empire.



RÉFUTATION

Du Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en l'année 1750, lue dans une Séance de la Société Royale de Nancy, par M. Gautier, Chanoine Régulier & Professeur de Mathématique & d'Histoire. (a)



L'ÉTABLISSEMENT que Sa Majesté a procuré pour faciliter le développement des talens & du génie, a été indirectement attaqué par un ouvrage, où l'on tâche de prouver que nos ames se sont corrompues à mesure que nos sciences & nos arts se sont perfectionnés, & que le même phénomène s'est observé dans tous les tems & dans tous les lieux. Ce Discours de M. Rousseau renferme plusieurs autres propositions, dont il est très-important de montrer la fausseté, puisque, selon de savans Journalistes, il paroît capable de faire

(a) M. Rousseau répondit à cette réfutation par sa lettre à M. Grimm qui se trouve à la page 97 du troisieme volume des Mélanges.

une révolution dans les idées de notre siècle. Je conviens qu'il est écrit avec une chaleur peu commune, qu'il offre des tableaux d'une touche mâle & correcte : plus la manière de cet ouvrage est grande & hardie, plus il est propre à en imposer, à accréditer des maximes pernicieuses. Il ne s'agit pas ici de ces paradoxes littéraires, qui permettent de soutenir le pour ou le contre; de ces vains sujets d'éloquence, où l'on fait parade de pensées futiles, ingénieusement contrastées. Je vais, Messieurs, plaider une cause qui intéresse votre bonheur. J'ai prévu qu'en me bornant à montrer combien la plupart des raisonnemens (b) de M. Rousseau sont défectueux, je tomberoie dans la sécheresse du genre polémique. Cet inconvénient ne m'a point arrêté, persuadé que la solidité d'une réfutation de cette nature fait son principal mérite.

Si, comme l'Auteur le prétend, les

(b) Il y auroit de l'injustice à dire que tous les raisonnemens de M. Rousseau sont défectueux. Cette proposition doit être modifiée. Il mérite beaucoup d'éloges pour s'être élevé avec force contre les abus qui se glissent dans les Arts & dans la République des Lettres. (Note de l'Auteur de la Réfutation).

Sciences dépravent les mœurs, Stanislas le bienfaifant fera donc blâmé par la poftérité d'avoir fait un établiffement pour les rendre plus floriffantes ; & fon Miniftre , d'avoir encouragé les talens & fait éclater les fiens : fi les Sciences dépravent les mœurs, vous devez donc détefter l'éducation qu'on vous a donnée , regretter amèrement le tems que vous avez employé à acquérir des connoiffances , & vous repentir des efforts que vous avez faits pour vous rendre utiles à la patrie. L'Auteur que je combats eft l'apologifte de l'ignorance : il paroît fouhaiter qu'on brûle les bibliothèques ; il avoue qu'il heurte de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes , & qu'il ne peut s'attendre qu'à un blâme univerfel ; mais il compte fur les fuffrages des fiecles à venir. Il pourra les remporter , n'en doutons point, quand l'Europe retombera dans la barbarie ; quand fur les ruines des Beaux-Arts éplorés , triompheront insolemment l'ignorance & la rufficité.

Nous avons deux queftions à difcuster , l'une de fait , l'autre de droit. Nous examinerons dans la premiere partie de ce

Discours , si les Sciences & les Arts ont contribué à corrompre les mœurs ; & dans la seconde , ce qui peut résulter du progrès des Sciences & des Arts considérés en eux-mêmes ; tel est le plan de l'ouvrage que je critique.

P R E M I E R E P A R T I E .

AVANT, dit M. Rousseau, que l'art eût façonné nos manières, & appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient rustiques, mais naturelles, & la différence des procédés marquoit au premier coup-d'œil celle des caractères. La nature humaine au fond n'étoit pas meilleure ; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement ; & cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices. Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison, se cachent sans cesse sous ce voile uniforme & perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumières de

notre siècle. Nous avons les apparences de toutes les vertus, sans en avoir aucune.

Je réponds qu'en examinant la source de cette politesse qui fait tant d'honneur à notre siècle, & tant de peine à M. Rousseau, on découvre aisément combien elle est estimable. C'est le desir de plaire dans la société, qui en a fait prendre l'esprit. On a étudié les hommes, leurs humeurs, leurs caractères, leurs desirs, leurs besoins, leur amour-propre. L'expérience a marqué ce qui déplaît. On a analysé les agrémens, dévoilé leurs causes, apprécié le mérite, distingué ses divers degrés. D'une infinité de réflexions sur le beau, l'honnête & le décent, s'est formé un art précieux, l'art de vivre avec les hommes, de tourner nos besoins en plaisirs, de répandre des charmes dans la conversation, de gagner l'esprit par ses discours & les cœurs par ses procédés. Egards, attentions, complaisances, prévenances, respect, autant de liens qui nous attachent mutuellement. Plus la politesse s'est perfectionnée, plus la société a été utile aux hommes; on s'est plié aux bienfaisances, souvent plus puissantes que les devoirs; les inclinations sont

devenues plus douces , les caracteres plus lians , les vertus sociales plus communes. Combien ne changent de dispositions que parce qu'ils sont contraints de paroître en changer ! Celui qui a des vices est obligé de les déguiser : c'est pour lui un avertissement continuel qu'il n'est pas ce qu'il doit être ; ses mœurs prennent insensiblement la teinte des mœurs reçues. La nécessité de copier sans cesse la vertu , le rend enfin vertueux ; ou du moins ses vices ne sont pas contagieux , comme ils le seroient , s'ils se présentoient de front avec cette rusticité que regrette mon adversaire.

Il dit que les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement , & que cet avantage leur épargnoit bien des vices. Il n'a pas considéré que la Nature humaine n'étant pas meilleure alors , comme il l'avoue , la rusticité n'empêchoit pas le déguisement. On en a sous les yeux une preuve sans réplique : on voit des nations dont les manieres ne sont pas façonnées , ni le langage apprêté , user de détours , de dissimulations & d'artifices , tromper adroitement , sans qu'on puisse en rendre comp-

tables les Belles-Lettres, les Sciences & les Arts. D'ailleurs, si l'art de se voiler s'est perfectionné, celui de pénétrer les voiles a fait les mêmes progrès. On ne juge pas des hommes sur de simples apparences; on n'attend pas à les éprouver, qu'on soit dans l'obligation indispensable de recourir à leurs bienfaits. On est convaincu qu'en général il ne faut pas compter sur eux, à moins qu'on ne leur plaise, ou qu'on ne leur soit utile, qu'ils n'aient quelque intérêt à nous rendre service. On fait évaluer les offres précieuses de la politesse, & ramener ses expressions à leur signification reçue. Ce n'est pas qu'il n'y ait une infinité d'ames nobles, qui en obligeant ne cherchent que le plaisir même d'obliger. Leur politesse a un ton bien supérieur à tout ce qui n'est que cérémonial; leur candeur, un langage qui lui est propre: leur mérite est leur art de plaire.

Ajoutez que le seul commerce du monde suffit pour acquérir cette politesse dont se pique un galant homme; on n'est donc pas fondé à en faire honneur aux Sciences.

A quoi tendent donc les éloquentes dé-

clamations de M. Rousseau ? Qui ne seroit pas indigné de l'entendre assurer que nous avons les apparences de toutes les vertus , sans en avoir aucune ? Et pourquoi n'a-t-on plus de vertu ? C'est qu'on cultive les Belles-Lettres , les Sciences & les Arts. Si l'on étoit impoli , rustique , ignorant , Goth , Hun ou Vandale , on seroit digne des éloges de M. Rousseau. Ne se laissera-t-on jamais d'invectiver les hommes ? Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux , en leur disant qu'ils n'ont point de vertu ? Sous prétexte d'épurer les mœurs , est-il permis d'en renverser les appuis ? O doux nœuds de la société , charmes des vrais Philosophes , aimables vertus , c'est par vos propres attraits que vous régnez dans les cœurs : vous ne devez votre empire ni à l'âpreté stoïque , ni à des mœurs barbares , ni aux conseils d'une orgueilleuse rusticité.

M. Rousseau attribue à notre siècle des défauts & des vices qu'il n'a point , ou qu'il a de commun avec les Nations qui ne sont pas policées ; & il en conclut que le sort des mœurs & de la probité a été régulièrement assujetti aux pro-

grès des Sciences & des Arts. Laissons ces vagues imputations, & passons au fait.

Pour montrer que les Sciences ont corrompu les mœurs dans tous les tems, il dit que plusieurs Peuples tomberent sous le joug, lorsqu'ils étoient les plus renommés par la culture des Sciences. On fait bien qu'elles ne rendent point invincibles; s'ensuit-il qu'elles corrompent les mœurs? Par cette façon singulière de raisonner, on pourroit conclure aussi que l'ignorance entraîne leur dépravation, puisqu'un grand nombre de Nations Barbares ont été subjuguées par des Peuples amateurs des Beaux-Arts. Quand même on pourroit prouver par des faits, que la dissolution des mœurs a toujours régné avec les Sciences, il ne s'ensuivroit pas que le sort de la probité dépendît de leurs progrès. Lorsqu'une Nation jouit d'une tranquille abondance, elle se porte ordinairement aux plaisirs & aux Beaux-Arts. Les richesses procurent les moyens de satisfaire ses passions: ainsi ce seroient les richesses, & non pas les Belles-Lettres, qui pourroient faire naître la corruption dans les cœurs; sans parler de

plusieurs autres causes qui n'influent pas moins que l'abondance sur cette dépravation ; l'extrême pauvreté est la mere de bien des crimes, & elle peut être jointe avec une profonde ignorance. Tous les faits donc qu'allégué notre adversaire, ne prouvent point que les Sciences corrompent les mœurs.

Il prétend montrer par ce qui est arrivé en Egypte, en Grece, à Rome, à Constantinople, à la Chine, que les Arts énervent les Peuples qui les cultivent. Quoique cette assertion sur laquelle il insiste principalement paroisse étrangere à la question dont il s'agit, il est à propos d'en montrer la fausseté. L'Egypte, dit-il, devint la mere de la Philosophie & des Beaux-Arts, & bientôt après la conquête de Cambyse ; mais bien des siècles avant cette époque, elle avoit été soumise par des bergers Arabes, sous le regne de Timais. Leur domination dura plus de cinq cents ans. Pourquoi les Egyptiens n'eurent-ils pas même alors le courage de se défendre ? Etoient-ils énervés par les Beaux-Arts qu'ils ignoroient ? Sont-ce les Sciences qui ont efféminé les Asiatiques,

& rendu lâches à l'excès tant de Nations barbares de l'Afrique & de l'Amérique ?

Les victoires que les Athéniens remportèrent sur les Perses & sur les Lacédémoniens même, font voir que les Arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. Leur Gouvernement, devenu vénal sous Periclès, prend une nouvelle face : l'amour du plaisir étouffe leur bravoure, les fonctions les plus honorables sont avilies, l'impunité multiplie les mauvais citoyens, les fonds destinés à la guerre sont employés à nourrir la mollesse & l'oïiveté ; toutes ces causes de corruption, quel rapport ont-elles aux Sciences ?

De quelle gloire militaire les Romains ne se font-ils pas couverts dans le tems que la littérature étoit en honneur à Rome ? Etoient-ils énervés par les Arts, lorsque Cicéron disoit à César : vous avez dompté des Nations sauvages & féroces, innombrables par leur multitude, répandues au loin en divers lieux ? Comme un seul de ces faits suffit pour détruire les raisonnemens de mon adversaire, il seroit inutile d'insister davantage sur cet article. On connoît les causes des révolu-

tions qui arrivent dans les Etats. Les Sciences ne pourroient contribuer à leur décadence, qu'au cas que ceux qui sont destinés à les défendre, s'occuperoient des Sciences au point de négliger leurs fonctions militaires; dans cette supposition, toute occupation étrangere à la guerre auroit les mêmes suites.

M. Rousseau, pour montrer que l'ignorance préserve les mœurs de la corruption, passe en revue les Scythes, les premiers Perfes, les Germains & les Romains dans les premiers tems de leur République; & il dit que ces Peuples ont, par leur vertu, fait leur propre bonheur & l'exemple des autres Nations. On avoue que Justin a fait un éloge magnifique des Scythes; mais Hérodote, & des Auteurs cités par Strabon, les représentent comme une Nation des plus féroces. Ils immoloient au Dieu Mars la cinquieme partie de leurs prisonniers, & crevoient les yeux aux autres. A l'anniverfaire d'un Roi, ils étrangloient cinquante de ses officiers. Ceux qui habitoient vers le Pont-Euxin se nourrissoient de la chair des étrangers qui arrivoient chez eux. L'histoire des

diverses nations Scythes offre par-tout des traits , ou qui les déshonorent , ou qui font horreur à la nature. Les femmes étoient communes entre les Massagetes ; les personnes âgées étoient immolées par leurs parens , qui se régaloient de leurs chairs. Les Agatyrsiens ne vivoient que de pillage , & avoient leurs femmes en commun. Les Antropophages , au rapport d'Hérodote , étoient injustes & inhumains. Tels furent les Peuples qu'on propose pour exemple aux autres nations.

A l'égard des anciens Perses , tout le monde convient sans doute avec M. Rollin qu'on ne sauroit lire sans horreur jusqu'où ils avoient porté l'oubli & le mépris des loix les plus communes de la Nature. Chez eux toutes sortes d'incestes étoient autorisés. Dans la Tribu Sacerdotale , on conféroit presque toujours les premières dignités à ceux qui étoient nés du mariage d'un fils avec sa mere. Il falloit qu'ils fussent bien cruels , pour faire mourir des enfans dans le feu qu'ils adoroient.

Les couleurs dont Pomponius Mela peint les Germains , ne feront pas naître

non plus l'envie de leur ressembler : peuple naturellement féroce , sauvage jusqu'à manger de la chair crue , chez qui le vol n'est point une chose honteuse , & qui ne reconnoît d'autre droit que sa force.

Que de reproches auroit eu raison de faire aux Romains , dans le tems qu'ils n'étoient point encore familiarisés avec les Lettres , un Philosophe éclairé de toutes les lumieres de la raison ? Illustres Barbares , auroit-il pu leur dire , toute votre grandeur n'est qu'un grand crime. Quelle fureur vous anime & vous porte à ravager l'Univers ? Tigres altérés du sang des hommes , comment osez-vous mettre votre gloire à être injustes , à vivre de pillage , à exercer la plus odieuse tyrannie ? Qui vous a donné le droit de disposer de nos biens & de nos vies , de nous rendre esclaves & malheureux , de répandre par-tout la terreur , la désolation & la mort ? Est-ce la grandeur d'ame dont vous vous piquez ? O détestable grandeur , qui se repaît de miseres & de calamités ! N'acquérez-vous de prétendues vertus , que pour punir la terre de ce qu'elles vous ont coûté ? Est-ce la force à

Les loix de l'humanité n'en ont donc plus ? Sa voix ne se fait donc point entendre à vos cœurs ? Vous méprisez la volonté des Dieux qui vous ont destinés, ainsi que nous, à passer tranquillement quelques instans sur la terre ; mais la peine est toujours à côté du crime. Vous avez eu la honte de passer sous le joug, la douleur de voir vos armées taillées en pièces, & vous aurez bientôt celle de voir la République se déchirer par ses propres forces. Qui vous empêche de passer une vie agréable dans le sein de la paix, des arts, des sciences & de la vertu ? Romains, cessez d'être injustes ; cessez de porter en tous lieux les horreurs de la guerre & les crimes qu'elle entraîne.

Mais je veux qu'il y ait eu des nations vertueuses dans le sein de l'ignorance ; je demande si ce n'est pas à des loix sages, maintenues avec vigueur, avec prudence, & non pas à la privation des Arts, qu'elles ont été redevables de leur bonheur ? En vain prétend-on que Socrate même & Caton ont décrié les Lettres ; ils ne furent jamais les apologistes de

l'ignorance. Le plus favant des Athéniens avoit raison de dire que la présomption des hommes d'État, des Poëtes & des Artistes d'Athenes, ternissoit leur savoir à ses yeux, & qu'ils avoient tort de se croire les plus sages des hommes; mais en blâmant leur orgueil & en décréditant les Sophistes, il ne faisoit point l'éloge de l'ignorance, qu'il regardoit comme le plus grand mal. Il aimoit à tirer des sons harmonieux de la lyre, avec la main dont il avoit fait les statues des Graces. La Rhétorique, la Physique, l'Astronomie furent l'objet de ses études; & selon Diogene Laërce, il travailla aux tragédies d'Euripide. Il est vrai qu'il s'appliqua principalement à faire une science de la morale, & qu'il ne s'imaginoit pas savoir ce qu'il ne favoit pas: est-ce là favoriser l'ignorance? Doit-elle se prévaloir du déchaînement de l'ancien Caton contre ces discoureurs artificieux, contre ces Grecs qui apprenoient aux Romains l'art funeste de rendre toutes les vérités douteuses. Un des chefs de la troisieme Académie, Carnéade, montrant en présence de Caton la nécessité d'une Loi na-

turelle, & renversant le lendemain ce qu'il avoit établi le jour précédent, devoit naturellement prévenir l'esprit de ce censeur contre la littérature des Grecs. Cette prévention, à la vérité, s'étendit trop loin; il en sentit l'injustice, & la répara en apprenant la langue Grecque, quoiqu'avancé en âge; il forma son style sur celui de Thucydide & de Démosthène, & enrichit ses ouvrages des maximes & des faits qu'il en tira. L'Agriculture, la Médecine, l'Histoire & beaucoup d'autres matieres exercèrent sa plume. Ces traits font voir que, si Socrate & Caton eussent fait l'éloge de l'ignorance, ils se feroient censurés eux-mêmes; & M. Rousseau, qui a si heureusement cultivé les Belles-Lettres, montre combien elles sont estimables, par la maniere dont il exprime le mépris qu'il paroît en faire: je dis, qu'il paroît; parce qu'il n'est pas vraisemblable qu'il fasse peu de cas de ses connoissances. Dans tous les tems on a vu des Auteurs décrier leurs siecles & louer à l'excès des nations anciennes. On met une sorte de gloire à se roidir contre les idées communes; de supériorité

rité, à blâmer ce qui est loué ; de grandeur, à dégrader ce que les hommes estiment le plus.

La meilleure maniere de décider la question de fait dont il s'agit, est d'examiner l'état actuel des mœurs de toutes les nations. Or il résulte de cet examen fait impartialement, que les Peuples policés & distingués par la culture des Lettres & des Sciences, ont en général moins de vices que ceux qui ne le font pas. Dans la Barbarie & dans la plupart des pays Orientaux régnerent des vices qu'il ne conviendrait pas même de nommer. Si vous parcourez les divers Etats d'Afrique, vous êtes étonné de voir tant de Peuples fainéans, lâches, fourbes, traîtres, avarés, cruels, voleurs & débauchés. Là, sont établis des usages inhumains ; ici, l'impudicité est autorisée par les Loix. Là, le brigandage & le meurtre sont érigés en professions ; ici, on est tellement barbare, qu'on se nourrit de chair humaine. Dans plusieurs royaumes les maris vendent leurs femmes & leurs enfans ; en d'autres on sacrifie des hommes au Démon : on tue quelques per-

sonnes pour faire honneur au Roi, lorsqu'il paroît en public, ou qu'il vient à mourir. L'Asie & l'Amérique offrent des tableaux semblables (*).

L'ignorance & les mœurs corrompues des Nations qui habitent ces vastes contrées, font voir combien porte à faux cette réflexion de mon adverfaire : peuples, sachez une fois que la Nature a voulu vous préserver de la Science, comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant ; que tous les secrets qu'elle vous cache font autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous instruire, n'est pas le moindre de ses bienfaits. J'aïmerois autant qu'il eût dit : peuples, sachez une fois que la Nature ne veut pas que vous vous nourrissiez des productions de la terre ; la peine qu'elle a attachée à sa culture, est un avertissement pour vous de la laisser en friche. Il finit la premiere partie de son Discours par cette réflexion : que la probité est fille de l'ignorance ; &

(*) Les bornes étroites que je me suis prescrites, m'obligent à renvoyer à l'Histoire des voyages, & à l'Histoire Générale par M. l'Abbé Lambert. (*idem.*)

que la science & la vertu sont incompatibles. Voilà un sentiment bien contraire à celui de l'Eglise ; elle regarda comme la plus dangereuse des persécutions la défense que l'Empereur Julien fit aux Chrétiens d'enseigner à leurs enfans la Rhétorique , la Poétique & la Philosophie.

SECONDE PARTIE.

M. Rousseau entreprend de prouver dans la seconde partie de son Discours , que l'origine des Sciences est vicieuse , leurs objets vains , & leurs effets pernicieux. C'étoit , dit-il , une ancienne tradition passée de l'Egypte en Grece , qu'un Dieu ennemi du repos des hommes étoit l'inventeur des Sciences : d'où il infere que les Egyptiens , chez qui elles étoient nées , n'en avoient pas une opinion favorable. Comment accorder sa conclusion avec ces paroles : *Remedes pour les maladies de l'ame* : Inscription qu'au rapport de Diodore de Sicile , on lisoit sur le frontispice de la plus ancienne des bibliothèques , de celle d'Osymandias roi d'Egypte.

Il assure que l'Astronomie est née de la superstition ; l'Eloquence de l'ambition , de la haine , de la flatterie , du mensonge ; la Géométrie , de l'avarice ; la Physique , d'une vaine curiosité ; toutes , & la Morale même , de l'orgueil humain. Il suffit de rapporter ces belles découvertes pour en faire connoître toute l'importance. Jus- qu'ici on avoit cru que les Sciences & les Arts devoient leur naissance à nos besoins ; on l'avoit même fait voir dans plusieurs ouvrages.

Vous dites que le défaut de l'origine des Sciences & des Arts ne nous est que trop retracé dans leurs objets. Vous demandez ce que nous ferions des Arts sans le luxe qui les nourrit : tout le monde vous répondra que les Arts instructifs & ministériels , indépendamment du luxe , servent aux agrémens , ou aux commodités , ou aux besoins de la vie.

Vous demandez à quoi serviroit la Juris- prudence sans les injustices des hommes : on peut vous répondre qu'aucun Corps politique ne pourroit subsister sans loix , ne fût-il composé que d'hommes justes. Vous voulez savoir ce que deviendrait

l'Histoire s'il n'y avoit ni tyrans , ni guerres , ni conspirateurs : vous n'ignorez cependant pas que l'Histoire universelle contient la description des pays , la religion , le gouvernement , les mœurs , le commerce & les coutumes des peuples , les dignités , les magistratures , les vies des Princes pacifiques , des Philosophes & des Artistes célèbres. Tous ces sujets , qu'ont-ils de commun avec les tyrans , les guerres , & les conspirateurs ?

Sommes-nous donc faits , dites-vous , pour mourir attachés sur les bords du puits où la vérité s'est retirée ? Cette seule vérité devrait rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit sérieusement à s'instruire par l'étude de la philosophie. Vous savez que les Sciences dont on occupe les jeunes Philosophes dans les Universités , sont la Logique , la Métaphysique , la Morale , la Physique , les Mathématiques élémentaires. Ce sont donc là selon vous de stériles spéculations. Les Universités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces Sciences s'est retirée au fond d'un puits ! Les grands Philosophes qui les possèdent

dans un degré éminent, sont sans doute bien surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien. Ils ignoreroient aussi, sans vous, les grands dangers que l'on rencontre dans l'investigation des Sciences. Vous dites que le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons, & que la vérité n'a qu'une manière d'être : mais n'y a-t-il pas différentes routes, différentes méthodes pour arriver à la vérité ? Qui est-ce d'ailleurs, ajoutez-vous, qui la cherche bien sincèrement ? A quelle marque est-on sûr de la reconnoître ? Les Philosophes vous répondront qu'ils n'ont appris les Sciences, que pour les savoir & en faire usage ; & que l'évidence, c'est-à-dire, la perception du rapport des idées est le caractère distinctif de la vérité, & qu'on s'en tient à ce qui paroît le plus probable dans des matières qui ne sont pas susceptibles de démonstration. Voudriez-vous voir renaître les Sectes de Pyrrhon, d'Arcéfilas ou de Lacyde ?

Convendez que vous auriez pu vous dispenser de parler de l'origine des Sciences, & que vous n'avez point prouvé que leurs objets sont vains. Comment l'auriez-vous pu faire, puisque tout ce qui nous envi-

ronne nous parle en faveur des Sciences & des Arts ? Habillemens , meubles , bâtimens , bibliothèques , productions des pays étrangers dues à la navigation dirigée par l'Astronomie. Là , les Arts mécaniques mettent nos biens en valeur ; les progrès de l'Anatomie assurent ceux de la Chirurgie ; la Chymie , la Botanique nous préparent des remèdes : les Arts libéraux , des plaisirs instructifs : ils s'occupent à transmettre à la postérité le souvenir des belles actions , & immortalisent les grands hommes & notre reconnoissance pour les services qu'ils nous ont rendus. Ici , la Géométrie , appuyée de l'Algebre , préside à la plupart des Sciences ; elle donne des leçons à l'Astronomie , à la Navigation , à l'Artillerie , à la Physique. Quoi ! tous ces objets sont vains ? Oui , & selon M. Rousseau , tous ceux qui s'en occupent sont des citoyens inutiles ; & il conclut que tout citoyen inutile peut être regardé comme pernicieux. Que dis-je ? Selon lui , nous ne sommes pas même des citoyens. Voici ses propres paroles : Nous avons des Physiciens , des Géometres , des Chymistes , des Astronomes , des Poètes , des

Musiciens, des Peintres, nous n'avons plus de citoyens; ou s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes abandonnées, ils y périssent indigens & méprisés. Ainsi, Messieurs, cessez donc de vous regarder comme des citoyens. Quoique vous consacriez vos jours au service de la société, quoique vous remplissiez dignement les emplois où vos talens vous ont appellés, vous n'êtes pas dignes d'être nommés citoyens. Cette qualité est le partage des payfâns, & il faudra que vous cultiviez tous la terre pour la mériter. Comment ose-t-on insulter ainsi une nation qui produit tant d'excellens citoyens dans tous les états ?

O Louis le Grand ! quel seroit votre étonnement, si rendu aux vœux de la France & à ceux du Monarque qui la gouverne en marchant sur vos traces glorieuses, vous appreniez qu'une de nos Académies a couronné un ouvrage, où l'on soutient que les Sciences sont vaines dans leur objet, pernicieuses dans leurs effets; que ceux qui les cultivent ne sont pas citoyens ! Quoi ! pourriez-vous dire, j'aurois imprimé une tache à ma gloire

pour avoir donné un asyle aux Muses ; établi des Académies , rendu la vie aux Beaux-Arts ; pour avoir envoyé des Astronomes dans les pays les plus éloignés , récompensé les talens & les découvertes , attiré les Savans près du Trône ! Quoi ! j'aurois terni ma gloire pour avoir fait naître des Praxiteles & des Syssippes , des Appelles & des Aristides , des Amphions & des Orphées ! Que tardez-vous de briser ces instrumens des Arts & des Sciences , de brûler ces précieuses dépouilles des Grecs & des Romains , toutes les Archives de l'esprit & du génie ? Replongez-vous dans les ténèbres épaisses de la barbarie , dans les préjugés qu'elle consacre sous les funestes auspices de l'ignorance & de la superstition. Renoncez aux lumieres de votre siecle ; que des abus anciens usurpent les droits de l'équité ; rétablissez des loix civiles contraires à la loi naturelle ; que l'innocent qu'accuse l'injustice , soit obligé , pour se justifier , à s'exposer à périr par l'eau ou par le feu ; que des peuples aillent encore massacrer d'autres peuples sous le manteau de la religion ; qu'on fasse les plus grands maux avec la même tranquillité

quillité de conscience, qu'on éprouve à faire les plus grands biens : telles & plus déplorables encore seront les suites de cette ignorance où vous voulez rentrer.

Non, grand Roi, l'Académie de Dijon n'est point censée adopter tous les sentimens de l'Auteur qu'elle a couronné. Elle ne pense point, comme lui, que les travaux des plus éclairés de nos Savans & de nos meilleurs Citoyens ne sont presque d'aucune utilité. Elle ne confond point comme lui les découvertes véritablement utiles au genre-humain, avec celles dont on n'a pu encore tirer des services, faute de connoître tous leurs rapports & l'ensemble des parties de la Nature ; mais elle pense, ainsi que toutes les Académies de l'Europe, qu'il est important d'étendre de toutes parts les branches de notre savoir, d'en creuser les analogies, d'en suivre toutes les ramifications. Elle fait que telle connoissance qui paroît stérile pendant un tems, peut cesser de l'être par des applications dues au génie, à des recherches laborieuses, peut-être même au hasard. Elle fait que pour élever un édifice, on rassemble des matériaux de toute es-

pece : ces pieces brutes , amas informe ; ont leur destination ; l'art les dégrossit & les arrange : il en forme des chefs-d'œuvre d'architecture & de bon goût.

On peut dire qu'il en est , en quelque forte , de certaines vérités détachées du corps de celles dont l'utilité est reconnue , comme de ces glaçons errans au gré du hasard sur la surface des fleuves ; ils se réunissent , ils se fortifient mutuellement & servent à les traverser.

Si l'Auteur a avancé sans fondement que cultiver les Sciences est abuser du tems , il n'a pas eu moins de tort d'attribuer le luxe aux Lettres & aux Arts. Le luxe est une somptuosité que font naître les biens partagés inégalement. La vanité , à l'aide de l'abondance , cherche à se distinguer & procure à quelques Arts les moyens de lui fournir le superflu ; mais ce qui est superflu par rapport à certains états , est nécessaire à d'autres , pour entretenir les distinctions qui caractérisent les rangs divers de la société. La Religion même ne condamne point les dépenses qu'exige la décence de chaque condition. Ce qui est luxe pour l'artisan ,

peut ne pas l'être pour l'homme de robe ou l'homme d'épée. Dira-t-on que des meubles ou des habillemens d'un grand prix dégradent l'honnête homme & lui transmettent les sentimens de l'homme vicieux ? Caton le grand, sollicitateur des loix somptuaires, suivant la remarque d'un politique, nous est dépeint avare & intempérant, même usurier & ivrogne ; au lieu que le somptueux Lucullus, encore plus grand Capitaine & aussi juste que lui, fut toujours libéral & bienfaisant. Condamnons la somptuosité de Lucullus & de ses imitateurs ; mais ne concluons pas qu'il faille chasser de nos murs les Savans & les Artistes. Les passions peuvent abuser des Arts ; ce sont elles qu'il faut réprimer. Les Arts sont le soutien des Etats ; ils réparent continuellement l'inégalité des fortunes, & procurent le nécessaire physique à la plupart des citoyens. Les terres, la guerre ne peuvent occuper qu'une partie de la Nation : comment pourront subsister les autres sujets, si les riches craignent de dépenser, si la circulation des especes est suspendue par une économie fatale à ceux

qui ne peuvent vivre que du travail de leurs mains ?

Tandis , ajoute l'Auteur , que les commodités de la vie se multiplient , que les Arts se perfectionnent & que le luxe s'étend , le vrai courage s'énerve , les vertus militaires s'évanouissent , & c'est encore l'ouvrage des Sciences & de tous ces Arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Ne diroit-on pas , Messieurs , que tous nos soldats sont occupés à cultiver les Sciences & que tous leurs officiers sont des Maupertuis & des Réaumur ? S'est-on apperçu sous les regnes de Louis XIV & de Louis XV que les vertus militaires se soient évanouies ? Si on veut parler des Sciences qui n'ont aucun rapport à la guerre , on ne voit pas ce que les Académies ont de commun avec les troupes ; & s'il s'agit des sciences militaires , peut-on les porter à une trop grande perfection ? A l'égard de l'abondance , on ne l'a jamais vu régner davantage dans les armées Françoises , que durant le cours de leurs victoires. Comment peut-on s'imaginer que des soldats deviendront plus vaillans , parce qu'ils seront mal vêtus & mal nourris ?

M. Rousseau est-il mieux fondé à soutenir que la culture des Sciences est nuisible aux qualités morales? C'est, dit-il, dès nos premières années, qu'une éducation insensée orne notre esprit & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses, où l'on élève à grands frais la Jeunesse pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs.

Peut-on attaquer de la sorte tant de Corps respectables, uniquement dévoués à l'instruction des jeunes gens, à qui ils inculquent sans cesse les principes de l'honneur, de la probité & du Christianisme? La science, les mœurs, la religion, voilà les objets que s'est toujours proposé l'Université de Paris, conformément aux réglemens qui lui ont été donnés par les rois de France. Dans tous les établissemens faits pour l'éducation des jeunes gens, on emploie tous les moyens possibles pour leur inspirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice, pour en former d'excellens citoyens; on met continuellement sous leurs yeux les maximes & les exemples des grands hommes

de l'antiquité. L'histoire sacrée & profane leur donne des leçons soutenues par les faits & l'expérience, & forme dans leur esprit une impression qu'on attendroit en vain de l'aridité des préceptes. Comment les Sciences pourroient-elles nuire aux qualités morales ? Un de leurs premiers effets est de retirer de l'oïveté, & par conséquent du jeu & de la débauche qui en font les suites. Sénèque, que M. Rouffeau cite pour appuyer son sentiment, convient que les Belles-Lettres préparent à la vertu. (*Senec. Epist. 88.*)

Que veulent dire ces traits satyriques lancés contre notre siècle ? Que l'effet le plus évident de toutes nos études est l'avilissement des vertus ; qu'on ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens ; que la vertu reste sans honneur ; qu'il y a mille prix pour les beaux discours, aucuns pour les belles actions. Comment peut-on ignorer qu'un homme qui passe pour manquer de probité est méprisé universellement ? La punition du vice n'est-elle pas déjà la première récompense de la vertu ? L'estime, l'amitié de ses concitoyens, des distinc-

tions honorables , voilà des prix bien supérieurs à des lauriers Académiques. D'ailleurs celui qui sert ses amis , qui soulage de pauvres familles , ira-t-il publier ses bienfaits ? ce seroit en anéantir le mérite. Rien de plus beau que les actions vertueuses , si ce n'est le soin même de les cacher.

M. Rousseau parle de nos Philosophes avec mépris ; il cite les dangereuses rêveries des Hobbes & des Spinoza , & les met sur une même ligne avec toutes les productions de la Philosophie. Pourquoi confondre ainsi avec les ouvrages de nos vrais Philosophes , des systèmes que nous abhorrons ? Doit-on rejeter sur l'étude des Belles-Lettres les opinions insensées de quelques Ecrivains , tandis qu'un grand nombre de Peuples sont infatués de systèmes absurdes , fruit de leur ignorance & de leur crédulité ? L'esprit humain n'a pas besoin d'être cultivé pour enfanter des opinions monstrueuses. C'est en s'élevant avec tout l'effort dont elle est capable , que la raison se met au-dessus des chimères. La vraie Philosophie nous apprend à déchirer le voile des préjugés

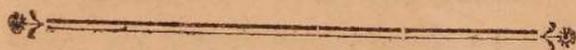
& de la superstition. Parce que quelques Auteurs ont abusé de leurs lumieres, faudra-t-il proscrire la culture de la raison ? Eh ! de quoi ne peut-on pas abuser ? Pouvoir, Loix, Religion, tout ce qu'il y a de plus utile, ne peut-il pas être détourné à des usages nuisibles ? Tel est celui qu'a fait M. Rousseau de sa puissante éloquence pour inspirer le mépris des Sciences, des Lettres & des Philosophes. Au tableau qu'il présente de ces hommes savans, opposons celui du vrai Philosophe. Je vais le tracer, Messieurs, d'après les modeles que j'ai l'honneur de connoître parmi vous. Qu'est-ce qu'un vrai Philosophe ? C'est un homme très-raisonnable & très-éclairé. Sous quelque point de vue qu'on le considere, on ne peut s'empêcher de lui accorder toute sorte d'estime, & l'on n'est content de soi-même que lorsqu'on mérite la sienne. Il ne connoît ni les souplesses rampantes de la flatterie, ni les intrigues artificieuses de la jalousie, ni la bassesse d'une haine produite par la vanité, ni le malheureux talent d'obscurcir celui des autres ; car l'envie, qui ne pardonne ni les succès,

ni ses propres injustices, est toujours le partage de l'infériorité. On ne le voit jamais avilir ses maximes en les contredisant par ses actions, jamais accessible à la licence que condamnent la religion qu'elle attaque, les loix qu'elle élude, la vertu qu'elle foule aux pieds. On doute si son caractère a plus de noblesse que de force, plus d'élévation que de vérité. Son esprit est toujours l'organe de son cœur & son expression l'image de ses sentimens. La franchise, qui est un défaut quand elle n'est pas un mérite, donne à ses discours cet air aimable de sincérité, qui ne vaut beaucoup, que lorsqu'il ne coûte rien. Quand il oblige, vous diriez qu'il se charge de la reconnoissance, & qu'il reçoit le bienfait qu'il accorde; & il paroît toujours qu'il oblige, parce qu'il desire toujours d'obliger. Il met sa gloire à servir sa Patrie qu'il honore, à travailler au bonheur des hommes qu'il éclaire. Jamais il ne porta dans la société cette raison farouche, qui ne fait pas se relâcher de sa supériorité; cette inflexibilité de sentiment, qui sous le nom de fermeté brusque les égards & les condes-

cendances ; cet esprit de contradiction ;
 qui secouant le joug des bienféances se
 fait un jeu de heurter les opinions qu'il
 n'a pas adoptées , également haïssable soit
 qu'il défende les droits de la vérité , ou
 les prétentions de son orgueil. Le vrai
 Philosophe s'enveloppe dans sa modestie ,
 & pour faire valoir les qualités des au-
 tres , il n'hésite pas à cacher l'éclat des
 siennes. D'un commerce aussi sûr qu'utile ,
 il ne cherche dans les fautes que le moyen
 de les excuser , & dans la conversation
 que celui d'associer les autres à son propre
 mérite. Il fait qu'un des plus solides appuis
 de la justice que nous nous flattons d'ob-
 tenir , est celle que nous rendons au mé-
 rite d'autrui ; & quand il l'ignoreroit , il
 ne monteroit pas sa conduite sur des prin-
 cipes différens de ceux que nous venons
 d'exposer : persuadé que le cœur fait
 l'homme ; l'indulgence , les vrais amis ;
 la modestie , des citoyens aimables. Je
 fais bien , que par ces traits je ne rends
 pas tout le mérite du Philosophe & sur-
 tout du Philosophe Chrétien ; mon des-
 sein a été seulement d'en donner une lé-
 gere esquisse.

RÉFUTATION

Du Discours qui a remporté le Prix à l'Académie de Dijon en l'année 1750, par un Académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage (a).



P R É F A C E
DE L'ÉDITEUR
DU DISCOURS,
AVEC LES REMARQUES CRITIQUES.

LA Littérature a ses comètes comme le Ciel. Le Discours du Citoyen de Geneve doit être mis au rang de ces phénomènes singuliers, & même sinistres pour les Observateurs crédules. J'ai lu, comme tout le monde, ce célèbre Ouvrage.

(a) Cette Réfutation parut imprimée en 1751 en un volume in-8°. de 132 pages en deux colonnes, dont l'une contenoit le Discours de Rousseau, & l'autre la Réfutation. M. Rousseau y répondit par une Lettre qui se trouve à la page 225 du troisième volume des Mélanges. Cet Académicien de Dijon supposé se trouva être M. Le Cat Secrétaire perpétuel de l'Académie de Rouen, & c'est ce qui occasionna le déshonneur.

Comme tout le monde, j'ai été charmé du style & de l'éloquence de l'Auteur ; mais j'ai cru trouver dans cette Piece plus d'art que de naturel, plus de vraisemblance que de réalité, plus d'agrément que de solidité ; en un mot, j'ai soupçonné que ce Discours étoit lui-même une preuve qu'on peut abuser des talens, & qu'on peut faire dégénérer l'art de développer la vérité, & de la rendre aimable, en celui de séduire & de faire passer pour vraies les propositions les plus paradoxes & même les plus fausses.

*Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui par l'art embelli ne puisse plaire aux yeux.*

Boil. Art Poët. Ch. 3.

Mais en même tems j'ai cru m'apercevoir que cet abus de l'art n'a pas tout le

de l'Académie de Dijon, que l'on trouvera ci-après. Cette Réfutation non plus que les deux pieces suivantes n'ont été inférées dans aucun Recueil des Ecrits de M. Rousseau : mais elles nous ont paru si essentielles pour l'éclaircissement de cette fameuse dispute, que nous avons jugé convenable de la joindre à toutes les autres pieces qui parurent sur cette matiere.

succès que lui promettent les apparences ; l'erreur se découvre à l'esprit attentif, sous les sophismes par lesquels on s'efforce de la revêtir du masque de la vérité, comme les mœurs artificieuses se trahissent elles-mêmes dans la contenance & les discours des hypocrites qu'on soupçonne & qu'on étudie. Néanmoins la grande défiance que j'ai de mes propres lumières, fit que la lecture de l'éloquent Discours me mit dans une sorte de perplexité : quel parti prendre, me suis-je dit ? L'espérance de contribuer au bonheur général de la société, comme au mien propre, d'être plus utile & plus agréable aux autres & à moi-même ; d'être enfin meilleur que la nature seule ne m'avoit formé, est le motif qui m'a soutenu jusqu'ici dans l'étude des Sciences & des Arts ; un projet si louable m'auroit-il fait illusion ? Avec le dessein de chercher le mieux être, aurois-je pris exactement le chemin opposé ? Tant de travaux ne me conduiroient-ils qu'à dégrader les talens & les inclinations que la simple nature m'avoit

donnés. Si cela est, j'apprends tous les jours, & je travaille par-là tous les jours à me rendre pire que je n'étois. Si cela est, je me propose de donner de l'éducation à mes enfans, & par-là je trame une conspiration contre la société, contre la Patrie, en formant un projet qui tend à la corruption de ses sujets. Grand Dieu ! qu'ai-je fait, & dans quel abyme allois-je précipiter les miens. Malheur à ceux *qui ont brisé la porte des Sciences !* Allons, brûlons les livres, oublions jusqu'à l'art de lire ; & gardons-nous de l'apprendre aux autres.

Ce nouveau dessein mérite quelques réflexions ; il a tout l'air d'une extravagance. Quoi ! de propos délibéré, nous nous replongerions dans les ténèbres & la barbarie ? Cette action seule feroit, ce me semble, le chef-d'œuvre de l'aveuglement, & de la barbarie même.....

Barbarus hic ego sum,

Mais l'Auteur couronné par la respectable Académie de Dijon, m'affure que

cette barbarie n'est qu'apparente , que je ne la crois telle , que parce que je n'entends pas la question....

quia non intelligor illis.

J'avoue que j'avois déjà été fort surpris que ce Corps célèbre eût proposé cette question ; car toute question proposée est censée problématique ; mais l'hommage rendu aujourd'hui au Discours par la même société , met le comble à mon étonnement , & m'en impose ; à peine osai-je examiner. Il est un moyen d'éclaircir mes doutes , plus décent , plus sûr , plus conforme à la juste défiance que j'ai de mes lumieres. J'ai l'honneur d'être lié d'amitié avec l'un des Membres du savant Aréopage de Dijon , avec l'un des Juges qui a dû concourir au triomphe de l'Orateur Genevois. Consultons-le. Il est homme à ne rien faire à la légère ; il nous fera part des raisons qui ont emporté son suffrage , & elles décideront sans doute le mien. J'ai suivi ce projet , & j'ai reçu de

mon illustre Correspondant la lettre suivante.

« Oui, Monsieur, j'ai été l'un des
» Juges du Discours qui a remporté le
» Prix en 1750; mais non pas un de
» ceux qui lui ont donné son suffrage.
» Loin d'avoir pris ce dernier parti, j'ai
» été le zélé défenseur de l'opinion con-
» traire, parce que je pense que celle-ci
» a la vérité de son côté, & que le vrai
» seul a droit de prétendre à nos Lau-
» riers. J'ai même poussé le zèle jusqu'à
» apostiller le Discours par des Notes
» critiques, dont la collection est plus
» considérable que le texte même; j'ai
» cru que l'honneur de la vérité, celui
» de toutes les Académies, & de la nôtre
» particulièrement, l'exigeoient de moi:
» ces mêmes motifs m'engagent à vous
» en envoyer la copie, & à vous per-
» mettre de les rendre publiques. Dans
» cette vue, j'ai lu l'édition que l'Au-
» teur en a faite, & j'ai ajouté à mon
» manuscrit quelques remarques nouvelles,
auxquelles

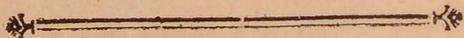
DE L'ÉDITEUR. 113

» auxquelles ses additions ont donné lieu.

» Ne perdez point de vue , s'il vous
» plaît, Monsieur, que ce ne sont que
» des apostilles, des notes que je vous
» envoie, & non un discours fleuri ;
» que mon dessein n'a jamais été d'op-
» poser éloquence à éloquence, paradoxe
» à paradoxe ; j'aurois peut-être tenté le
» premier en vain, & le dernier n'auroit
» pas été de mon goût ; j'expose natu-
» rellement à mes Confreres ce que je
» pense d'une Piece, dont je suis exami-
» nateur, en opposant, selon mes foi-
» bles lumieres, le raisonnement juste
» aux figures oratoires, la vérité claire
» au paradoxe. J'applaudis avec le Public
» au génie & aux talens de notre Auteur ;
» mais j'ose penser que sa Piece n'est
» qu'un élégant badinage, un jeu d'esprit,
» & que sa these est fausse. Si je puis
» vous en convaincre, j'ai gagné ma
» cause. Je préférerai toujours l'art d'é-
» clairer & d'instruire à celui d'amuser &
» de plaire, quand il ne me fera pas

» possible de les réunir. J'ai l'honneur
 » d'être , &c. »

A Dijon, ce 15 Août 1751.



La générosité de M ***. combla mes vœux ; je m'applaudis du parti que j'avois pris ; je dévorai ses notes ; je m'y retrouvai , pour ainsi dire , par-tout. Pour sentir combien cette conformité me flatte, il faudroit favoir tout ce que vaut M ***. Je suis persuadé que tous les amateurs des Sciences & des Arts, se trouveront aussi flattés que moi , & par les mêmes raisons, de la lecture de ses réflexions. J'usurai donc dans toute son étendue, du pouvoir qu'il me donne de les publier ; ses motifs me paroissent aussi justes que ses remarques. Elles nous conservent enfin le droit si doux, si flatteur de penser avec Horace , que ... *le Philosophe n'a dans toute la nature que les Dieux au-dessus de lui....*

*Ad summam, sapiens uno minor est Jove, dives,
 Liber, honoratus, potenter, Rex denique Regum;*

RÉFUTATION.

Decipimur specie recti.

. . . sunt certi denique fines,
Quos ultra, citraque nequit consistere rectum. (*)

LE rétablissement — qui ne s'en estime pas moins. L'Auteur est très-savant, & joue par conséquent ici un personnage feint & accommodé à la scène. Mais en général, sur quel fondement un honnête homme qui ne sauroit rien, ne s'en estimerait-il pas moins? Qui peut disconvenir que si cet honnête homme étoit savant, il auroit toujours un talent de plus, & qu'ainsi il en feroit d'autant plus estimable? Mais est-il bien vrai qu'on puisse être parfaitement honnête homme & parfaitement

(*) L'Epigraphe, *Decipimur specie recti* . . . choisie par l'Auteur de ce Discours, pour nous annoncer que notre prévention en faveur des Sciences est une erreur; cette Epigraphe, dis-je, est la seule excuse qu'on puisse lui prêter à lui-même, encore n'est-elle pas fort bonne; car on peut être quelquefois trompé par les apparences & s'égarer; mais il faut pourtant convenir que le chemin du vrai a des marques distinctives, des limites, des bornes, *certi denique fines*; qu'il y a des règles pour s'y conduire: & en vérité elles me paroissent si évidentes dans l'opinion contraire à celle de l'Auteur, que je soupçonne qu'il a moins été séduit par les simples apparences du vrai, que par l'espérance de les réaliser à nos yeux à force de génie.

ignorant tout ensemble ? Ne faut-il pas au moins connoître ses devoirs pour les remplir ? Ne faut-il pas les avoir appris par une éducation qui nous ait inculqué les principes d'une saine morale ? Une science aussi essentielle que celle-ci vaut bien , ce me semble , qu'on ne la compte pas pour *rien* , & que celui qui la possède , ne se regarde pas comme un *homme qui ne fait rien*. Si l'auteur entend par *ne savoir rien*, n'être point Géometre , Astronome , Physicien , Médecin , Jurisconsulte , &c. Je conviendrai qu'on peut être honnête homme sans tous ces talens ; mais n'est-on engagé dans la Société qu'à être honnête homme ? Et qu'est-ce qu'un honnête homme ignorant & sans talens ? un fardeau inutile , à charge même à la terre , dont il consume les productions sans les mériter , un de ces hommes auxquels Horace fait dire....

Nos numerus sumus , & fruges consumere nati.

Il y a bien loin de cet honnête homme-là , à l'homme de bien vrai citoyen , qui pénétré de ses devoirs envers les autres hommes , envers l'Etat , cultive dès l'enfance

fance toutes les Sciences, tous les Arts par lesquels il peut les servir, & par lesquels il les sert en effet, dès qu'il lui est possible.

. . . *Quod si*

*Frigida curarum fomenta relinquere posses,
Quò te cœlestis sapientia duceret, ires.*

*Hoc opus, hoc studium, parvi properemus &
ampli.*

Si patriæ volumus, si nobis vivere cari.

Horat. Epist. 3. l. 1. v. 25.

Il sera difficile, — ne m'ont point rebuté.
La solution de ce problème est rendue très-curieuse & très-intéressante par le génie supérieur & le style séduisant de l'Auteur ; mais il n'a point concilié les contrariétés qu'il sent lui-même.

Ce n'est point la Science — devant des hommes vertueux. Défendre la vertu contre la Science qu'on regarde comme incompatible avec la première, n'est-ce point maltraiter cette Science ? Et quand tout le Discours de l'Auteur tend à prouver l'incompatibilité de ces deux qualités, la vertu & la Science, comment peut-il composer chaque Académicien de Dijon de deux hommes, l'un *Vertueux* & l'autre

Docte ? Cette distinction subtile , par laquelle il a cru échapper aux contrariétés qu'il a lui-même remarquées dans son procédé , n'est-elle pas des plus frivoles ?

La probité est — pour le sentiment de l'Orateur. Le sentiment de l'Orateur , si je ne me trompe , fait la piece principale de la constitution du Discours. Si le premier n'est point juste , l'autre ne sauroit être solide ; & un discours sans justesse & sans solidité a beau être séduisant , il n'aura point mon suffrage.

Les Souverains — juge en sa propre cause. L'Auteur convient donc qu'il attaque les Sciences , & que par-là nous devenons ses parties. Il ne nous regarde plus ici que comme Savans ; mais nous nous souviendrons d'une chose qu'il a déjà oubliée , qui est que nous sommes gens de bien , & par-là nous ferons ses partisans contre la Science , & des premiers à y renoncer , s'il prouve bien que celle-ci est contraire à la vertu.



PREMIERE PARTIE.

C'est un grand & beau spectacle — depuis peu de générations. Voilà sans doute ce que l'Auteur appelle le renouvellement des Sciences & des Arts. Il a raison de trouver ce spectacle grand, beau, merveilleux ; on peut ajouter hardiment sur cette seule description, que cette admirable révolution, le triomphe, l'apothéose de l'esprit humain est encore de la plus grande utilité pour les mœurs, pour le bien de la Société, puisque notre Orateur reconnoît lui-même qu'une partie de ces Sciences renferme la connoissance de l'homme, de sa nature, de ses devoirs & de sa fin.

L'Europe — que l'ignorance. L'ignorance est donc déjà un état bien pitoyable ; c'est pourtant là le sujet des éloges de ce Discours, la base de la probité & le grand ressort de la félicité, selon notre Auteur.

Je ne fais quel jargon — au sens commun. La barbarie, l'état sauvage, la pri-

vation des Sciences & des Arts met donc les hommes hors du sens commun , puisque cette merveilleuse révolution les y a ramenés.

Elle vint enfin du côté — naturelle. Il n'y a ici rien d'étrange qu'une petite tournure énigmatique dans le style ; défaut qui n'est peut-être aussi que *trop naturel* aux Ecrivains de notre siècle. *Les Sciences suivirent les Lettres* ; cela est très-naturel , ce me semble : on apprend les langues ; on apprend à les parler , à les écrire poliment avant de pénétrer dans les Sciences. *A l'art d'écrire se joignit l'art de penser.* Comment ! ne penseroit-on qu'à l'Académie des Sciences ? Et celle des Belles-Lettres seroit-elle composée d'*Ecrivains automates* ? L'Auteur est trop intéressé à n'être pas de cet avis. Il veut dire seulement que la science des Belles-Lettres qui ne demande qu'une contention d'esprit médiocre , que des réflexions superficielles & légères , a été suivie de l'étude des Sciences abstraites , profondes , où les génies les plus transcendans trouvent de quoi puiser leurs efforts ; & il a mieux aimé exprimer cette différence des

Belles-Lettres aux Sciences d'une façon fine que juste.

Et l'on commença — leur approbation mutuelle. Cet avantage du commerce des Muses est très-réel, & très-important. Inspirer le plaisir de plaire aux hommes, c'est concourir au grand œuvre de la félicité commune ; car avec ces dispositions, non-seulement on n'a garde de rien faire qui leur soit contraire, mais encore on emploie tous ses talens à leur être utile & agréable. Songez à tous les ressorts qu'un amant fait jouer pour plaire à sa maîtresse, & souvenez-vous dans la suite de ce Discours que l'Auteur convient que, par le commerce des Muses, l'homme devient l'amant de la société, & celle-ci sa maîtresse. Je crois qu'il aura de la peine à concilier sa these avec ces principes qui sont très-bons.

L'esprit a ses besoins, — dont ils sont chargés. Ces portraits sont plus jolis que justes. Il s'en faut bien que les Sciences & les Arts soient de pur agrément. Leurs utilités sont sans nombre. Il n'est point vrai qu'ils ne fassent que couvrir de fleurs nos chaînes de fer : de telles chaînes,

par-tout où elles se trouvent, mettent des entraves au génie & éteignent les Sciences & les Arts.

Etouffent en eux — des Peuples policés.
Loin que les Sciences étouffent en nous le sentiment de la liberté originelle, c'est elles au contraire qui nous apprennent que la nature a fait tous les hommes égaux, & que l'esclavage est le fruit d'une tyrannie établie par la violence, *par la raison du plus fort*, suite inévitable de la barbarie. Mais c'est déshonorer la vraie idée d'un *Peuple policé*, que de nous le représenter comme une bête féroce à demi-apprivoisée, comme un esclave sans sentimens pour sa *liberté originelle*, & assujetti à un joug honteux qu'il chérit encore, tant sa stupidité est extrême. L'homme policé est celui que les lumières de la raison & de la morale ont convaincu que les loix & la subordination établies dans un Etat ont pour principe l'équité, & pour but sa propre félicité & celle de ses pareils. Persuadé de ces vérités, il est le premier à exécuter, à aimer, à défendre ces loix qui ont enlevé son suffrage, & qui font sa sûreté & son

bonheur. Une société d'hommes qui pensent & qui agissent ainsi, forme ce qu'on appelle vraiment *un Peuple policé*.

Il y a toujours dans les sociétés des *individus pervers*, qui n'ont ni les lumières, ni la raison, ni l'éducation nécessaires pour ressembler à l'homme sociable que je viens de décrire; ce sont là ceux qu'on ne tient dans l'ordre d'un peuple policé que par des chaînes, que sous un joug; mais on voit que ces hommes féroces sont ceux de notre espèce qu'on n'a pu apprivoiser; c'est la partie non policée du peuple, & celle que le reste de la société est intéressée à retenir dans une sorte d'esclavage. C'est cet esclave que l'Orateur nous donne ici pour un Peuple policé; esclave qui est précisément cette portion honteuse de l'humanité; qui est sans aucune des vertus sociales, sans aucune des qualités d'un Peuple policé.

Le besoin — les Arts les ont affermis. Le besoin & la raison ont élevé les trônes des vrais Rois. Les Sciences & les Arts qui sont à leur tour le trône de la raison, deviennent par-là le plus ferme appui des Souverains légitimes, par les heureux effets de la raison & de la jus-

tice , tant sur le Souverain que sur les sujets.

Puissances de la Terre — Heureux esclaves.
L'Auteur sacrifie toujours la justesse à l'agrément & à la nouveauté. Le trône d'un Peuple policé n'en fait point des esclaves, mais des pupilles heureux sous la tutelle d'un Pere tendre.

Vous leur devez — de toutes les vertus sans en avoir aucune. C'est ici que notre Orateur commence à lever le masque. Il veut que la douceur du caractère, l'urbanité des mœurs, le commerce liant & facile ne soient que des appas pour tromper les hommes. Il nous a dépeint, occupés du desir de plaire à ces mêmes hommes. Ici notre unique soin est de les tromper ; là, nous étions les amans de la société ; ici nous sommes de ces amans suborneurs & perfides, qui n'ont d'amant que les apparences, & dont le cœur scélérat n'a d'autre but que de déshonorer l'infortunée assez foible pour en être la dupe. Le portrait n'est pas flatteur, mais est-il vrai ; c'est ce que nous allons examiner en suivant l'Auteur.

C'est par cette sorte de politesse — le com-

merce du monde. La décence est déjà une espece de vertu, ou tout au moins un ornement à la véritable vertu quand on la possède, & un grand acheminement vers elle quand on n'a point encore atteint sa perfection.

Si nos maximes nous servoient de regles. On veut dire si notre conduite étoit conforme à nos maximes & à nos regles. Il arrive souvent sans doute, qu'elle n'y est pas conforme; mais combien plus souvent ce désordre n'arrivera-t-il pas à ceux qui n'ont ni regle ni maxime, aux ignorans, aux rustres, aux barbares?

Si la véritable Philosophie — du titre de Philosophe! Par la même raison il y a bien des Philosophes qui n'en ont que le nom; mais qu'il y auroit encore bien moins de Philosophes, s'il n'y avoit point du tout de Philosophie!

Mais tant de qualités — en si grande pompe. S'il y a de la pompe ici, c'est dans le Discours de notre Orateur, & non pas dans la décence & dans le *titre de Philosophe*, qui décorent l'homme sage, vertueux & simple tout ensemble.

D'ailleurs *aut virtus nomen inane est,*
Aut decus & pretium rectè petit experiens
vir. Horat. Epist.

L'Auteur du Discours voudroit-il qu'on crût qu'il renonce à la vertu, parce qu'il aspire au titre de grand Orateur, & à la pompe d'une victoire sur tous ses concurrents.

La richesse de la parure — se reconnoît à d'autres marques. Le sage, comme l'homme robuste, se reconnoît à ses actions; mais l'un & l'autre peut être paré & élégant, sans que cette circonstance dégrade leur mérite, au contraire elle le relevera, si la décence préside à leur parure.

C'est sous l'habit rustique — la vigueur du corps. Cela n'est pas toujours vrai à la lettre. M. le Maréchal de Saxe, & tant d'autres auroient fait mal passer leur tems aux plus rustiques Laboureurs: la dorure des habits n'ôte ni la santé ni la force, elle ne peut qu'en relever l'éclat.

La parure — qui se plaît à combattre nud. L'homme de bien est un brave prêt à combattre sous toutes les formes que le hasard ou le fort le forceront de prendre,

tud , bien paré , mal équipé ; tous ces accessoires lui font indifférens.

Il méprise tous ces vils ornemens — quelque difformité. Il est des ornemens & des armes qui tendent à rendre la victoire & plus sûre & plus brillante. Le sage ne les néglige pas contre le vice & l'erreur ; il se plie aux circonstances , aux tems , pour en supporter ou en rectifier les événemens ; il s'accommode à ce que les mœurs de son siècle ont de décent , pour mieux réussir à corriger ce qu'elles ont de défectueux ; il se fait ami des hommes pour les rendre amis de la vertu.

Omnis Aristippum decuit color , & status & res.

Avant que l'Art eût — épargnoit bien des vices. Jamais les hommes n'ont été moins vicieux qu'ils le font , par la raison que jamais les Sciences & les Arts n'ont été tant cultivés. La nature abandonnée à elle-même , fait de l'homme un assemblage de tant de vices , que le foible germe de vertu que son Auteur y a mis , se trouve bientôt étouffé. La terre n'a pas plutôt vu deux hommes sur sa surface , & encore deux frères , seuls maîtres de

l'Univers, qu'elle a vu aussi l'un des deux massacrer l'autre par un principe de jalousie. En vain un Dieu préside à la première peuplade, l'instruit, l'exhorte, la menace, elle continue comme elle a débuté; le crime se multiplie avec les hommes; ils le portent à un tel comble d'horreur, que l'Être souverainement bon, infiniment sage, se repent d'avoir créé une race aussi perverse, & ne fait de meilleur remède aux abominations qu'il lui voit commettre, que de l'exterminer. Il n'est dans le monde entier qu'une seule famille vertueuse & exceptée du supplice. Voilà un échantillon de ce dont est capable la nature humaine, abandonnée à elle-même, à ses passions, sans le frein des loix, sans les lumières des Lettres, des Sciences & des Arts.

Reprenons l'histoire de cette race; quelques siècles après ce châtement terrible, nous la retrouverons bientôt aussi criminelle qu'auparavant; nous la trouverons escaladant le Ciel même, & se révoltant en quelque sorte contre son Auteur. Dispersés enfin, par une seconde punition, dans toutes les parties de la terre, ils y portent

portent tous leurs vices. Bientôt l'adroite & robuste Nembrod leve l'étendard de la tyrannie, & fait de tous ceux de ces frères, qui ne sont ni si forts ni si méchants que lui, autant d'esclaves & de ministres de ses passions & de sa violence. Sous cette troupe assemblée par le crime & pour le crime, succombent des Nations entières; que ces malheurs n'instruisent que pour les porter à leur tour dans d'autres climats. Je vois la terre entière livrée à ces leçons de barbarie; chaque particulier devient un Nembrod, s'il le peut; les Nations conjurées contre les Nations s'entrégorgent ou se chargent de chaînes; elles forment aujourd'hui des Empires qui s'écroulent d'eux-mêmes le lendemain; ils cèdent au tumulte & au torrent fongueux des mêmes passions qui les ont élevés. Que peut-on attendre de durable d'un principe plus déréglé & plus impétueux qu'une mer en fureur? Dieu Tout-puissant, quand vous lasserez-vous de voir la nature entière en proie à tant d'horreurs? Je vois votre miséricorde s'attendrir sur l'état infortuné de la plus foible & de la moins coupable partie du genre-humain, le jouet & l'es-

clave de l'autre. Que fait votre sagesse infinie pour donner une face nouvelle à l'Univers ? Elle fait naître ces hommes rares, avec lesquels elle semble partager son essence ineffable. Source de lumière, vous ouvrez vos trésors à ces âmes choisies ; les Sciences, les Arts, l'urbanité, la raison & la justice, sortent du sein de ces génies créateurs, & se répandent sur la terre. Les hommes s'aiment, s'unissent, & font des loix pour contenir ceux que le sort prive de ces lumières, & que les passions gouvernent encore. La terre jouit d'une félicité qu'elle ne connoissoit point : elle est étonnée elle-même de ce prodige ; elle en déifie les Auteurs, & attribue à miracle l'effet naturel de la culture des Sciences & des Arts. Apollon est adoré comme un Dieu. Orphée est un homme divin dont les accords inspirent aux lions, aux tigres la douceur de l'agneau, dont l'art enchanteur anime & donne des sentimens d'admiration & de concorde aux arbres, aux rochers mêmes. Amphion n'est plus un Orateur savant & profond politique, qui par la force de son éloquence transforme les Thébains féroces & bar-

bares en un Peuple doux, sociable & policé. C'est un *demi-Dieu*, qui par les accens magiques de sa lyre donne aux pierres mêmes le mouvement & l'intelligence nécessaires pour s'arranger elles-mêmes, & former l'enceinte d'une Ville (*). Ce que les premiers génies de l'Arabie, de l'Egypte & de la Grèce ont fait jadis; ceux qu'ont vu naître les regnes des Augustes, des Medicis, des François I, des Louis XIV, l'ont répété dans les siècles postérieurs. De-là sont sortis ces grands ressorts de la sage politique, ces alliances raisonnées & salutaires, cette balance de l'Europe, le soutien des Etats qui la compo-

(*) Avant que la raison s'expliquant par la voix,
 Eût instruit les humains, eût enseigné des Loix :
 Tous les hommes suivoient la grossiere nature ;
 Dispersés dans les bois couroient à la pâture.
 La force tenoit lieu de droit & d'équité :
 Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
 Mais du discours enfin Pharonieuse adresse
 De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse ;
 Rassembla les Humains dans les forêts épars,
 Enferma les Cités de murs & de remparts ;
 De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
 Et sous l'appui des Loix mit la foible innocence,
 Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
 De-là sont nés ces bruits reçus dans l'Univers,

sent. Enfin les sages de l'Orient n'avoient été que des Législateurs des Peuples; ceux de l'Occident ont poussé les progrès de la sagesse jusqu'à devenir les Législateurs des Souverains mêmes, parce qu'aucun siècle n'a poussé si loin les Sciences & les Arts, & par conséquent la raison & la sagesse.

Dans tous les siècles néanmoins ces chaînes si salutaires & si raisonnables établies entre les Rois, entre les Peuples, se sont souvent trouvées rompues. Ces malheurs n'arriveroient point, si tout un Peuple étoit savant, si tous les Rois étoient Philosophes. Quelque éclairé,

Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thrace,
 Les Tigres amollis dépouilloient leur audace :
 Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient,
 Et sur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
 L'harmonie en naissant produisit ces miracles. (*)

Boil. art poët. ch. IV.

(*) *Silvestres homines sacer, interpretisque Deorum
 Cadibus & vitæ fædo deterruit Orpheus.
 Dicitur ob hoc lenire tigres, rabidosque leones.
 Dicitur & Amphion Thebana conditor arcis,
 Saxa movere sono testudinis, & prece blanda
 Ducere quò vellet. Fuit hac sapientia, &c.*

Hor. art poët. v. 391.

quelque policé que soit un Etat, le Philosophe y est beaucoup plus rare, que ne sont dans une digue les pilotis de ces boulevards qui s'opposent au débordement d'un fleuve rapide, aux fureurs d'une mer agitée : les Peuples sont ces flots impétueux qui renversent quelquefois & les pilotis & la digue qu'ils soutiennent ; & malheureusement les Rois eux-mêmes sont quelquefois peuple en cette partie.

Mais avons-nous besoin de remonter aux premiers siècles du monde, & d'en parcourir tous les âges, pour prouver que les hommes instruits, policés, sont meilleurs ? N'avons-nous pas actuellement sur la terre, dans nos climats même, des échantillons des hommes de toutes les espèces. Dites-moi, je vous prie, illustre Orateur, est-ce dans des Royaumes où fleurissent les Universités & les Académies, qu'on rencontre la galante Nation des Antropophages, ce peuple plein d'humanité & de sentiment, chez lequel les enfans sont honorés pour avoir bien battu leurs meres, & où l'on regarde comme une loi d'Etat, & un devoir envers ses parens chargés d'années, de les

laisser mourir de faim (*)? N'allons pas chercher si loin des exemples de la barbarie & du vice attaché aux ténèbres de l'ignorance ; parcourons seulement les campagnes de France les moins cultivées par les Arts, les moins policées, & comparons leurs mœurs avec celles des habi-

(*) Nous ne voyons point la galante nation des Antropophages, dira-t-on, mais nous avons celle des Cartonches, des Nivets, des Raffiats, &c. Parlons plus noblement, nous voyons celle des braves qui s'égorgeant pour un léger affront, malgré la loi & la religion.

La loi & la religion sont donc contraires à ces crimes ; & en empêchent sans doute un grand nombre ; tandis que de massacrer & de manger des hommes est une coutume, une loi de la nation dont je viens de parler. Il y a quelques Cartonches parmi nous ; la férocité est un vice à l'unisson chez tous les Antropophages : nos scélérats sont abhorrés, on les fait dès qu'on les connoit, & ils expirent dans les supplices. Les Antropophages font toute leur vie l'horrible commerce dont ils portent le nom, & sont applaudis de leurs compatriotes.

Le duel en particulier est un accident dépendant de la férocité guerrière, & il ne subsisteroit point non plus que son principe, si l'empire des Lettres & des Beaux-Arts étoit plus étendu, si tous les hommes étoient Philosophes. Mais dans la supposition que cette férocité soit un mal nécessaire, quelque funeste, quelque blâmable que soit le duel, on peut en quelque sorte l'excuser par la délicatesse des sentimens qu'il suppose & qu'il entretient dans notre jeunesse guerrière, par la décence & le respect réciproque qu'il leur inspire. Il résulte donc de ce désordre même une espèce d'ordre & d'harmonie. Rien de semblable ne peut être allégué en faveur des Antropophages & des Hottentots, peuples cruels sans nécessité, par habitude, & par le seul plaisir d'être cruels.

ans des grandes villes. Que trente jeunes payfans de différens villages de la Thierache, ou de la Bretagne, &c. se trouvent rassemblés à une fête de village pour la danse, vous aurez plus de combats, plus de blessures, plus de meurtres de la grossièreté passionnée & farouche de ces trente rustres, que vous n'en aurez dans cent bals de l'Opéra qui rassembleront cinq cents personnes; que vous n'en aurez en trois mois dans une ville peuplée d'un million d'habitans. Avez-vous une ferme, une terre dans ces cantons policés? votre fermier en est autant propriétaire que vous-même. Il vous paye, il est vrai, le contenu de votre bail, mais il ne vous laisse pas la liberté d'être encore mieux payé par un autre. Vos biens passent de pere en fils aux descendans du fermier comme à ceux du propriétaire, & si vous vous avisez de trouver que vous êtes le maître d'en disposer en faveur d'une autre race, ou celle-ci ne sera pas assez hardie pour l'accepter, ou vous verrez bientôt votre terre réduite en cendres, & votre nouveau fermier assassiné. Vous êtes en France, les loix vous vengeront; elles

vous prouveront , comme moi , que la vertu ne réside & ne trouve de défense que dans un Etat bien policé , & que vous seriez perdu sans ressources , si votre terre étoit placée dans des climats où les loix sont inconnues , excepté celles des passions & de la violence ; si enfin vous étiez dans ces premiers siècles où la nature seule gouvernoit les hommes ; vrais siècles de fer , quoiqu'en disent la Fable & les Poètes ses Ministres.

Tel est l'abrégé très-succinct des preuves que l'histoire des siècles passés , & celle du nôtre même , nous fournit de l'union intime du crime avec la barbarie , avec l'ignorance , & au contraire de la liaison nécessaire de la vertu , de la raison avec les Sciences , les Arts , l'urbanité : mais quand l'histoire n'en diroit pas un mot , n'avons-nous pas dans les principes physiques de ces choses mêmes , dans leur nature , de quoi prouver ce que ces événemens viennent de nous apprendre ?

La propre constitution de l'homme le rend sujet à mille besoins. Il a des sens qui l'en avertissent , & chacune de ses sensations de besoins est accompagnée

d'une action de la volonté, d'un desir d'autant plus violent que le besoin en est plus grand, ou l'organe qui en instruit, plus sensible. Ce même acte de la volonté fait jouer tous les ressorts du mouvement de la machine propres à satisfaire les besoins, à remplir les desirs. Voilà la marche naturelle de la nature humaine, & une suite d'effets aussi attachés à son mécanisme, que l'est à celui d'une pendule le partage du jour en 24 heures. Par elle-même, le bien-être de l'individu est son unique objet, l'unique fin à laquelle cet individu rapporte toutes ses actions. S'il n'y avoit qu'un homme dans l'Univers, il seroit à même de se contenter, sans le faire aux dépens d'aucun être qui pût s'y opposer ou s'en plaindre; mais dès que l'objet de ses desirs se trouve partagé entre plusieurs hommes, il arrive souvent qu'il faut qu'il apprenne à s'en passer, ou qu'il le ravisse à celui qui le possède. Qu'est-ce que lui dicte la nature en pareil cas? Elle ne balance pas; elle n'a rien de plus cher qu'elle-même, & de plus pressé que de se satisfaire; elle lui dit très-positivement que, si le

possesseur de l'objet désiré est plus foible; il faut le lui ravir sans façon; & que s'il est capable d'une résistance qui rende l'acquisition douteuse, il faut y suppléer par l'art, lui tendre une embuscade, ou imaginer un arc & une flèche qui l'atteigne de loin, & qui nous défasse de l'inquiétude où nous met ce desir, ou la crainte d'être troublé dans la possession de l'objet, quand nous l'avons acquis. Ainsi parle la nature; ainsi a-t-elle conduit les premiers hommes; ainsi a-t-elle produit ces siècles d'horreurs que nous avons ci-devant parcourus.

Qu'a fait la culture des Sciences & des Arts? Qu'a fait la nature perfectionnée par la réflexion? Qu'a fait la raison enfin pour sauver à la nature humaine toute brute, le déshonneur où elle se plongeoit? Ecoute, a-t-elle dit à cet individu, tu veux enlever à ton voisin un bien qui est à lui; mais que penserois-tu, s'il te ravissoit le tien? Pourquoi te crois-tu autorisé à faire contre lui ce que tu serois bien fâché qu'il fit contre toi? Et qui t'a dit que son autre voisin ne se joindra point à lui pour te punir de ta

violence ? Réprime donc un desir injuste , & qui peut avoir des suites funestes pour toi-même. Ne desire que ce qui t'appartient , ou que tu peux obtenir légitimement. Tu es adroit & vigoureux , employe tes talens à te défendre & non à attaquer : employe-les à défendre tes voisins : ils t'aimeront ; ils te regarderont comme leur protecteur , leur chef ; & tu auras d'eux , par cette voie généreuse , & leur amitié & tout ce que tu n'aurois pu leur ravir qu'avec injustice , & en effuyant des dangers. Réponds-moi , dit-elle , à un second ; toi qui joins au génie un caractère laborieux , je t'ai vu construire ta cabane avec plus d'adresse & plus d'art qu'aucun autre ; que n'en fais-tu une pareille , ou une plus belle même à ton voisin , qui n'a pas l'adresse de s'en construire une ? Il est meilleur chasseur que toi , il fournira abondamment à des besoins que tu as peine à satisfaire , & il te payera encore de sa reconnoissance & de son amitié. Tu dors , dit-elle à un troisieme , & tu imites ton troupeau rassasié & fatigué des pâturages où tu l'as promené tout le jour ; je te connois ca-

pable des plus vastes réflexions ; peux-tu ne pas lever les yeux sur ces astres brillans dont le Ciel est paré dans cette belle nuit ? Reconnois-les , observe leurs cours , tires-en les moyens de connoître les régions de la terre, le plan de l'univers , & de déterminer l'année , ses saisons. Tu deviendras l'admiration des autres hommes , & l'objet de leurs hommages & de leurs tributs. Que fais-tu paresseux , dit-elle à un quatrieme ? tu es ingénieux , & tu passes les journées entières dans l'oïiveté & la rêverie. Prends-moi ce roseau , vuides-en la moëlle , perces-y des trous , souffle contre le premier , & remue avec art les doigts sur les autres , tu vas produire des sons qui feront accourir autour de toi tous les humains de la contrée ; ravis de t'entendre , ils t'estimeront par-dessus les autres , & il n'y a point de présens qu'ils ne te fassent pour t'engager à leur procurer ce plaisir. Vois-tu , dit-elle à un cinquieme , ce que viennent de faire tes voisins pour le bien général de l'habitation ? Quelle émulation , & quelle estime réciproque a mis parmi eux le génie inventif ? Quelle

union résulte des services mutuels qu'ils se rendent, ou des plaisirs qu'ils se font par-là ? Quelle sûreté produit dans cette union cette estime, cette amitié réciproque, & l'équité dont se piquent la plupart de ses membres ? Toi qui sens mieux qu'un autre, l'utilité & le bonheur d'un pareil état, & qui es un des plus sages & des plus éloquens de l'habitation ; persuade-leur à tous de se faire une loi de vivre toujours, comme le font les meilleurs d'entr'eux, de punir ceux qui s'en écarteront, & d'exciter par des hommages & des récompenses les hommes vertueux & habiles, auxquels ils doivent ces précieux avantages, à les porter encore à une plus grande perfection.

Ainsi parla la raison ; ainsi le génie, en prenant l'essor, développa le germe de l'équité & de l'urbanité, étouffé par la barbarie. Mais sans cette raison, premier effort du génie, que devenoit la vertu ? Sans l'éducation, sans la culture des Sciences & des Arts, que deviennent les mœurs ? Quels sont les objets essentiels de cette éducation ? Que mon Orateur me suive ici, & qu'il n'élude pas la ques-

tion par le brillant de ses sophismes ; ne font-ce pas nos devoirs envers l'Être suprême & envers le prochain ? C'est à des enfans qu'on inculque ces devoirs, c'est sur de la cire molle qu'on en imprime l'obligation : ils croîtront donc, non-seulement bien instruits, mais encore convaincus de la nécessité de ces devoirs. Comment ne les rempliroient-ils pas, dès qu'ils en sont bien convaincus ? Comment feroient-ils faux-bond à la vertu, à la probité qu'ils estiment, qu'ils aiment & qu'ils réverent ? Et s'il en est encore quelques-uns, dont la nature perverse, malgré tant de circonstances propres à les ranger sous l'étendard de l'honneur, les engage à se dégrader, à se livrer au vice, que n'eussent-ils pas fait, & en combien plus grand nombre n'eussent-ils pas été, s'ils eussent manqué de tous ces secours, de l'éducation & des Lettres (*) ?

(*) Vous faites faire, dira quelqu'un... aux Sciences & aux Arts, à la raison, ce qu'a toujours fait la loi naturelle, puisque vous leur attribuez même ce premier principe si simple, *alteri ne feceris quod tibi fieri non vis*.

Qu'entend-on par la loi naturelle ? Sont-ce les instincts, les mouvemens que tous les hommes reçoivent de la nature

Aujourd'hui — jettés dans un même moule.
Tant mieux si la forme est bonne.

Sans cesse la politesse — propre génie. On fait fort bien de ne pas suivre son propre génie, quand il est conforme à une nature perverse; alors on doit prendre pour règles les réformes qu'y ont fait faire les réflexions des sages; mais quand on possède un bon génie, on peut hardiment se donner carrière: on se fera tout à la fois & admirer & aimer.

toute brute? Dans ce cas-là je dis que la loi naturelle ne nous ditte que de satisfaire nos desirs, quelque effrénés qu'ils soient, qu'elle est le principe de la barbarie, & qu'elle ne fait rien de ce que nous venons de faire à la raison, aux Sciences & aux Arts, ainsi que je viens de le prouver. Veut-on appeller loi naturelle celle qui ordonne aux hommes de se chérir réciproquement? alors je soutiens que cette loi est une suite de la réflexion & de l'expérience; que c'est une loi naturelle réduite en Art, en Science, par des raisonnemens qui nous font voir que l'empire sur nos passions, la privation de plusieurs de nos desirs, nous sont souvent plus avantageux que la jouissance illégitime des biens désirés; & que quand même nous n'y trouverions pas notre propre avantage, la justice exigeroit de nous que nous agissions ainsi. Or, ces progrès de la raison vers l'équité, sont les premiers fondemens qu'elle a jettés de la Morale, ils sont déjà un commencement du grand art de se conduire parmi les autres hommes; mais cette science qui rend au bien de la société, contrarie en même tems les mouvemens naturels du particulier.

D'où vient, je vous prie, accorde-t-on tant d'estime à la vertu, tant d'admiration à ces actions généreuses, par lesquelles des particuliers se sont sacrifiés pour leurs amis, pour leurs concitoyens? C'est que toutes ces belles actions

On n'ose plus paroître ce qu'on est. Oh! nous y voilà : on est naturellement méchant ; l'éducation nous a appris qu'il ne faut point l'être. Nous sommes honteux de sentir en nous que cette éducation n'a pas encore déraciné ces vices ; nous nous efforçons au moins de paroître vertueux. Cet effort est un premier pas à la vertu : *initium sapientia timor Domini* ; & la preuve du bien qu'a fait chez nous l'éducation. Sans elle cet homme-là auroit été méchant sans honte & fort ouvertement. Plus il

ne font pas dans la simple nature ; c'est que pour en former le projet, le système, il a fallu des efforts de génie, & pour les exécuter, de plus grands efforts encore de la part de l'ame, peut-être même d'un peu d'un certain enthousiasme ; pour renoncer à ses propres intérêts & leur préférer celui de ses amis, de ses citoyens, de sa patrie. Qu'est-ce que la générosité, sinon ce sacrifice de son bien particulier à celui des autres ? Or, tous ces procédés sont supérieurs à la loi purement naturelle, supérieurs à ces instincts dont nous parlions tout-à-l'heure ; c'est même par cette raison & par l'intérêt particulier que nous avons que les autres hommes fassent beaucoup de pareilles actions, que nous leur accordons tant d'éloges. Ainsi, quand on dit communément que ce principe, *ne fais à autrui que ce que tu voudrois qu'on te fit*, est une loi naturelle ; on entend que c'est la première conséquence que la raison a tirée de ses réflexions, & de l'expérience, le premier principe enfin de la science de la morale naturelle, de la morale établie indépendamment des lumières de la révélation ; mais cette morale est vraiment un de ces Arts, une de ces Sciences auxquelles j'ai attribué l'heureuse révolution arrivée dans le genre-humain.

fera honteux d'être vicieux , moins il succombera ; & plus il aura eu d'éducation , toutes choses égales d'ailleurs , plus cette honte fera grande , & moins il osera être vicieux. L'Auteur convient par-là , malgré lui , de l'utilité des Sciences , des Arts , de l'éducation.

On peut rapporter au même principe ce que nous appellons l'honneur , le point-d'honneur , ce tyran magnanime dont le pouvoir despotique & souvent salutaire , gouverne tous les Peuples civilisés , ce grand mobile des actions de tous les hommes , de ceux mêmes qui n'ont ni religion ni vertus réelles. Or , ce frein le plus puissant , le plus universel contre les actions basses , honteuses , vicieuses , d'où nous vient-il , sinon de l'éducation ? Pourquoi une Sauvage se prostitue-t-elle publiquement & sans façon , tandis que ce que nous appellons une femme d'honneur , perdrait la vie plutôt que la réputation qui lui fait donner cette épithete , & que ceux qui l'ont perdue , cachent encore avec soin leurs foiblesses ? C'est que la Sauvage fuit le seul instinct de la nature , & qu'on ne lui a jamais dit qu'il y avoit du

mal à se laisser aller au torrent de ses passions : au lieu qu'on a inculqué dès l'enfance à nos femmes des regles de morale divine & humaine sur cet article , & qu'on les a persuadées qu'il est honteux de s'abandonner aux vices contre les lumieres & les préceptes de cette morale.

Ce point-d'honneur , ce frein plus général que la Religion même , & qui lui est souvent fort utile , sera donc d'autant plus puissant , qu'on aura mieux inculqué ces vérités , ces préceptes de morale , & qu'on aura donné plus d'éducation. Les hommes seront donc d'autant moins vicieux , qu'ils seront moins ignorans , mieux instruits.

Et dans cette contrainte — qu'il eût été essentiel de le connoître. Qui est-ce qui est la dupe des politesses que l'usage a établies , & qui les confondra avec les offres sinceres de services que vous fait un ami ? La simple urbanité & l'urbanité échauffée par une amitié vive & sincere, ont des tons si différens , que le moins versé dans le commerce du monde ne s'y méprend pas. Le fourbe même , qui s'étudie à jouer le personnage de celui-

ci, n'est gueres plus difficile à pénétrer, qu'il n'est embarrassant de distinguer une coquette d'une véritable amante. Au reste, si les hommes se trahissent dans un siecle où l'éducation, l'honneur & les sentimens regnent plus que jamais, à quoi a-t-on dû s'attendre dans les siecles d'ignorance & de barbarie? Croit-on que les hommes plus vicieux alors aient été moins malins, moins trompeurs, parce qu'ils étoient moins savans? c'est une erreur très-groffiere que de croire que les Sciences & les Arts rendent les hommes plus fins, plus artificieux. Je pourrois citer cent traits de la plus naïve simplicité pris dans les plus grands hommes, depuis La Fontaine jusqu'à Newton. Celui qui raconte avec tant d'art les fourberies du renard & du loup, ne garde pour lui que la simplicité de l'agneau. Celui dont la sagacité étonne l'univers, quand il s'agit de sonder les profondeurs de la nature, quand il s'agit de donner la torture à la lumiere, de lui extorquer ses secrets par des ruses physiques aussi fines que cette matiere est subtile; celui-là même n'a plus vis-à-vis d'une femme, d'un homme du monde,

qu'une timidité , une ingénuité rustique qui se trouve primée par la frivolité même. L'Aigle des Académies devient le butor des cercles. Ce fera bien pis , s'il est question de l'art de pénétrer les petits détails d'intérêt , d'affaires de commerce , les fineses , les stratagèmes qui font partie de cet art si connu du commun des hommes. J'ose avancer sans crainte d'être contredit par aucun homme raisonnable , qu'en cette partie , une douzaine de ces hommes transcendans , va être le jouet d'un rustre Bas-Normand ou Manceau , & la raison en est aussi simple qu'eux ; leur sublime génie est entièrement occupé des sujets qui leur sont proportionnés ; il n'est jamais descendu dans ces petits détails des usages & des affaires de la vie commune ; il en ignore tous les replis , tous les petits détours , dont le rustre a fait son unique étude.

S'il est donc dans le monde poli de ces hommes artificieux en grand nombre , c'est que le plus grand nombre des membres de la Société , préfère la science du monde , de ses manieres , de ses ruses , de ses intérêts à la science de la Nature & des Beaux-Arts ; & pourquoi dans

cette Société, la partie la plus aimable & la plus à craindre, la plus foible & la plus séduisante, passe-t-elle pour la plus artificieuse? c'est que par son genre de vie elle est la moins instruite, la moins savante. Aujourd'hui qu'on revient de la prévention contre les femmes savantes, qu'on les reconnoît autant & plus propres que nous aux belles connoissances, qu'elles s'y appliquent; quoi de plus aimable & de plus sûr tout à la fois que leur commerce? Si donc vous cherchez de l'artifice, adressez-vous dans les deux sexes à cette partie frivole, dont l'éducation aussi futile qu'elle, n'admet aucune science, aucun art solide, qui ne connoît que de nom ces flambeaux de la vérité, ces remparts de la vertu. Vous ne trouverez point l'homme artificieux parmi les savans, parmi les gens livrés en entier aux Beaux-Arts, ou, s'il est possible qu'il s'en trouve, ce sera un entre dix mille, que n'aura pas préservé de ce penchant trop naturel l'art le plus capable de le faire.

Quel cortège de vices — aux lumieres de notre siecle. Nous venons de répondre à cette déclamation.

On ne profanera plus — on le calomnierà avec adresse. Notre Auteur convient que nos gens à éducation, que nos gens polis, lettrés, ne sont pas capables *d'outrager grossièrement leurs ennemis*, mais qu'en revanche, la dissimulation, la calomnie adroite, la fourberie, sont le partage de cette partie civilisée,

C'est déjà un grand avantage pour la Société que les Lettres aient extirpé les vices grossiers; mais quand l'Auteur croit que les défauts moins importans se sont multipliés & ont fait une compensation, c'est une erreur dans laquelle personne ne donnera. A qui pourra-t-on persuader qu'un homme assez féroce pour exécuter le vol, le meurtre, tel qu'on en trouve tant dans la lie du peuple & des payfans, &c. se fera un scrupule d'être dissimulé, fourbe? Ce sont-là de belles bagatelles pour des scélérats capables de tremper leurs mains dans le sang humain! Convenons donc que la partie grossière des hommes de ce siècle même, la partie peu civilisée, à demi barbare, est la plus méchante; & nous concevrons que quand tout le genre-humain étoit sauvage, bar-

bare, pire encore que la grossiere espece dont nous venons de parler, tous les hommes étoient beaucoup plus méchans qu'ils ne sont aujourd'hui.

Les haines nationales s'éteindront — que leur artificieuse simplicité. Notre Orateur copie ici le Misanthrope de Moliere : il ne lui manque plus que de dire avec lui....

*J'entre en une humeur noire, en un chagrin
profond,*

*Quand je vois vivre entr'eux les hommes comme
ils font ;*

*Je ne trouve par-tout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, & mon dessein
Est de rompre en visiere à tout le genre-humain.*

Nous lui répondrons avec Ariste....

*Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage,
Je ris des noirs accès où je vous envisage.*

*Telle est la pureté — devineroit exactement
de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.*
Un Sauvage, sans doute, qui prendroit à la lettre toutes nos politesses, & qui croiroit bonnement que tout le monde est son serviteur, parce que tout le monde le

lui dit , seroit fort étonné de ne trouver aucun laquais à ses gages parmi ses honnêtes *serviteurs*. Mais quand il compareroit ensuite le fond de la vie & des mœurs de nos peuples avec ce qui se passe dans sa nation barbare , quand il seroit en état de comparer les prodiges que les Sciences & les Arts ont inventés pour la sûreté, les besoins & les commodités de la vie , pour l'amusement & le bonheur des hommes , avec la pauvreté & la misère affreuse de ses compatriotes exposés aux injures de toutes les saisons , vivans de chasse , de pêche , & de ce que la terre donne d'elle-même , & mourans de faim , de froid , ou des maladies les plus aisées à guérir , quand le hasard & la nature , leurs seules ressources , leur manquent au besoin ; quand il seroit assez instruit pour comparer notre Jurisprudence , cette police admirable qui met le foible & l'orphelin à l'abri des violences du plus fort & du plus méchant , qui fait vivre ensemble des millions d'hommes avec douceur , politesse , égards , services réciproques , comme le dit si élégamment notre Orateur ; quand il seroit , dis-je , en état de comparer cette harmo-

nie admirable avec les désordres affreux annexés à la barbarie , aux mœurs sauvages , alors il se croiroit transporté dans le séjour des Dieux , & il le seroit en effet , par comparaison avec son premier état.

Où il n'y a nul effet — nos Arts se sont avancés à la perfection. On dit aller à la perfection , & non pas *s'avancer à la perfection* , mais bien *s'avancer vers* la perfection : comme on dit , *aller à Paris* , & non pas *s'avancer à Paris* , mais bien *s'avancer vers Paris* ; & la raison en est simple , c'est que celui qui va à un lieu , est censé l'atteindre , aller jusques-là ; au lieu que celui qui *s'avance vers* quelque chose , peut fort bien ne faire que quelques pas vers elle , & en rester là. En fait de Sciences , je n'y regarderois pas de si près , j'y sacrifie volontiers la pureté du langage à une expression plus nette & plus forte ; mais un Orateur doit être scrupuleux sur la langue.

Dira-t-on que c'est un malheur — & dans tous les lieux. Voilà une déclaration bien formelle du paradoxe que l'Auteur ose soutenir ; suivons-le dans les prétendues preuves qu'il va donner de propositions aussi révoltantes & aussi fausses.

Voyez l'Égypte — & enfin des Turcs. Ces faits historiques prouvent-ils le moins du monde que l'Égypte polie par les Sciences & les Arts en fût devenue moins vertueuse pour être devenue plus foible. Cette preuve au contraire ramenée à la vérité nous apprend que l'Égypte conquérante est l'Égypte barbare & féroce ; que l'Égypte conquise est l'Égypte savante, civilisée, vertueuse, affaillie par des peuples aussi barbares & aussi féroces, qu'elle l'étoit elle-même autrefois. Qu'y a-t-il là qui ne soit conforme à la nature & à notre thèse ? N'est-il pas dans le cours ordinaire de cette nature, toutes choses égales d'ailleurs....

Que la férocité terrasse la vertu.

Voyez la Grèce — que le luxe & les Arts avoient énervé. Enervé, passe, mais de mœurs corrompues, c'est une question que notre Orateur n'a pas même effleurée, & que j'ose le défier de prouver.

C'est au tems des Ennius — le titre d'arbitre du bon goût. Tout le monde fait que Rome doit son origine à une troupe de brigands rassemblés par le privilege de l'impunité, dans l'enceinte formée par son

fondateur. Voilà le germe des Conquérans de la terre, objet des éloges de ce discours, en voilà l'échantillon ; des scélérats réunis *par le crime & pour le crime*. Je conseille à notre Orateur de placer ces Héros que nous verrions aujourd'hui expirer par divers supplices bien mérités, de les placer, dis-je, vis-à-vis des Ovides & des Catulles, &c.

Que dirai-je de cette Métropole — peut-être par sagesse que par barbarie. Voilà un *peut-être* bien prudent, & bien nécessaire à cette phrase ; car comment croire que les peuples de l'Europe encore barbares, aient refusé avec connoissance de cause d'admettre les Sciences chez eux ? Ils n'avoient pas lu le discours de notre Orateur.

Tout ce que la débauche — les lumières dont notre siècle se glorifie. Toutes ces horreurs prouvent que dans l'Empire le mieux policé, le plus savant, il y a des ignorans, il y a des barbares. Tout un Peuple peut-il être savant dans le Royaume où les Sciences sont le plus cultivées ? Tous les hommes ont-ils des mœurs dans les Etats où la morale la plus pure regne avec le

plus de vigueur ? La plus nombreuse partie des sujets d'un pareil Etat , est toujours privée de la belle éducation ; & il est , sans doute , encore parmi l'autre , des natures assez rebelles pour conserver leurs passions , leur méchanceté , malgré le pouvoir des Sciences & des Arts. Un siècle éclairé , policé , est plus frappé qu'un autre de ces anecdotes honteuses au genre humain. Il est fécond en historiens qui ne manquent pas de les transmettre à la postérité ; mais combien de mille volumes contre un , n'auroit-on pas rempli des noirceurs qui se sont passées dans les siècles barbares , dans les siècles de fer , s'ils n'y avoient pas été trop communs pour mériter attention , ou s'il s'y étoit trouvé des spectateurs , gens de probité , & en état d'écrire ?

Mais pourquoi chercher — livres & invincibles. Epurer les mœurs , & donner ce que l'Auteur entend ici par courage , sont deux choses tout-à-fait différentes , & peut-être même opposées.

La valeur guerrière est de deux sortes ; l'une que j'appellerai avec l'Auteur *courage* , a son principe dans les passions vives de

l'ame , & un peu dans la force du corps ; celle-ci nous est donnée par la nature , c'est elle qui distingue le dogue d'Angleterre du barbet & de l'épagneul ; le propre nom de ce courage est la *féroce* , & il est par conséquent un vice. La valeur guerriere de la deuxieme espece , & celle qui mérite vraiment le nom de *valeur* , est la vertu d'une ame grande & éclairée tout ensemble , qui pénétrée de la justice d'une cause , de la nécessité , & de la possibilité de la défendre , & la croyant supérieure aux avantages de sa vie particuliere , expose celle-ci pour obtenir l'autre , en faisant servir toutes ses lumieres au choix des moyens prudens qui conduisent à son but. Le courage féroce est la valeur ordinaire du soldat ; c'est un mouvement impétueux & aveugle que donne la nature , & qui fera d'autant plus violent , d'autant plus puissant , que les passions seront plus vives , plus mutines , qu'elles auront été moins domptées ; en un mot , moins l'individu aura eu d'éducation , plus il fera barbare. Voilà pourquoi les rustres des Provinces éloignées du centre d'un Etat policé , & les montagnards sont plus courageux que

les artisans des grandes villes. Il est hors de doute que la culture des Sciences & des Arts éteint cette espece de courage, cette férocité ; parce que la soumission, la subordination perpétuelle qu'impose l'éducation, la morale qui dompte les passions, les accoutument au joug, en étouffent le feu, les incendies. De-là naît la douceur des mœurs, l'équité, la vertu ; mais aux dépens de la férocité qui fait le bon soldat. L'art de raisonner, peut devenir un très-grand mal dans celui qui ne doit avoir que le talent d'agir. Que deviendroient la plupart des expéditions guerrières, si le soldat y raisonnoit aussi juste que l'âne de la Fable....

Et que m'importe à qui je fois ?

Battez - vous, & me laissez paître :

Notre ennemi, c'est notre maître,

Je vous le dis en bon François.

La Fontaine, Fabl. 8. l. VI.

Rois de la terre, dont la sagesse doit employer utilement jusqu'aux vices, ne travaillez pas à conserver à vos peuples la férocité, mais choisissez les bras de vos armées dans la partie de vos sujets la moins

polie, la plus barbare, la moins vertueuse, vous n'aurez encore que trop à choisir, quelque protection que vous accordiez aux Sciences & aux Arts; mais cherchez la tête qui doit conduire ces bras, cherchez-la au temple de Minerve, Déesse des armes & de la sagesse tout ensemble, parmi ces sujets dont l'ame aussi éclairée que forte, ne connoît plus les grandes passions que pour les transformer en grandes vertus, ne ressent plus ces mouvemens impétueux de la nature, que pour les employer à entreprendre & à exécuter les plus grandes choses.

Des notions que je viens de donner du courage, & je les crois très-saines, & prises dans la nature; il résulte qu'une armée toute faite d'un Peuple policé, une armée toute composée de Bourgeois, d'Artisans, de Grammairiens, de Rhéteurs, de Musiciens, de Peintres, de Sculpteurs, d'Académiciens du premier mérite même, & de la vertu la plus pure, seroit une armée fort peu redoutable. Telle étoit apparemment en partie celle que les Chinois, les Egyptiens, très-savans & très-policés, ont opposée aux incursions des Barbares;

mais cette armée, toute pitoyable qu'elle est, n'est telle que parce qu'elle est composée d'un trop grand nombre d'honnêtes gens, d'un trop grand nombre de gens humains & raisonnables, de gens qui disent.....

Est un grand fou qui de la vie
Fait le plus petit de ses soins,
Aussi-tôt qu'on nous l'a ravie,
Nous en valons de moitié moins.

.
Par ma foi c'est bien peu de chose
Qu'un demi-Dieu quand il est mort.
Du moment que la fiere parque
Nous a fait entrer dans la barque,
Où l'on ne reçoit point le corps;
Et la gloire & la renommée
Ne font que songe & que fumée,
Et ne vont point jusques aux morts.

Voiture, tom. 2.

Au moins nous serons en droit de croire, que ces guerriers devenus lâches à force de savoir & de politesse, n'en étoient pas moins remplis de raison, d'humanité & de vertu, jusqu'à ce que l'Auteur du Discours nous ait bien prouvé qu'on ne peut

peut être à la fois honnête homme & poltron.

Mais s'il n'y a point de vice — pour sa fidélité que l'exemple n'a pu corrompre. * L'Auteur confond par-tout la vertu guerrière du soldat, la férocité avec la véritable vertu, la probité, la justice. En suivant ses principes, on croiroit les soldats plus vertueux que leurs Officiers; les payfans plus gens de bien que leurs Seigneurs, & l'on crieroit à l'injustice, de voir que nos tribunaux ne sont occupés que de la punition de ces plus honnêtes gens-là. Je ne présume pas que le Discours de notre Orateur fasse réformer ces dénominations universellement reçues, & vraisemblablement bien fondées, par lesquelles on distingue communément les hommes de la société en deux classes; l'une sans naissance, sans éducation, & qu'en conséquence on désigne par des épithètes qui marquent qu'elle a peu de sentimens, peu d'honneur & de probité; l'autre bien née & instruite de toutes les parties des Sciences & des Arts qui entrent dans la belle éducation, & que pour cette raison on regarde comme la classe des *honnêtes gens*.

* *Je n'ose parler de ces Nations heureuses — ils ne portent point de chausses !* Quand on a vu le portrait que notre Orateur fait des désordres que cause l'art de polir les Nations , & d'y établir l'harmonie ; on fait ce qu'on doit penser des portraits flatteurs que Montagne nous a laissés des Barbares.

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet , fait un objet aimable.

Boileau , art Poëtiq.

Mais que tous ces raisonnemens s'évanouissent bientôt dès qu'on les approfondit. Les mots de *pure nature* , de *simple nature* ; de *Sauvages gouvernés* uniquement par elle ; le regne d'Astrée , les mœurs du siècle d'or , sont des expressions qui présentent à l'imagination les plus belles idées ; c'est grand dommage qu'il n'y ait dans tous ces tours fleuris que de l'imagination. Il n'est point dans la vraie nature que la race humaine toute brute soit meilleure que quand elle est cultivée ; je l'ai déjà prouvé ; je vais confirmer cette vérité par une nouvelle preuve qui auroit trop chargé la note déjà fort ample donnée sur cet article. Toute

La question de la prééminence entre les anciens & les modernes étant une fois bien entendue, dit M. de Fontenelle, se réduit à favoir si les arbres qui étoient autrefois dans nos campagnes, sont plus grands que ceux d'aujourd'hui. J'ose croire encore plus juste l'application de cette analogie à notre question, & qu'on peut assurer qu'elle se réduit à favoir, si les productions de la terre sans culture, sont préférables à celles qu'elle fournit lorsqu'elle est bien cultivée? Qu'est-ce que la pure nature, la simple nature, je vous prie, dans les arbres, dans les plantes en général? Que sont-ils dans cet état? Des sauvageons indignes, incapables même de fournir à nos alimens, & il a fallu que le génie de l'homme inventât l'agriculture, le jardinage pour rendre ces productions de la terre propres à servir de pâture aux hommes. Il a fallu greffer sur ces sauvageons de ces especes heureuses qui étoient sans doute les plus rares, & qu'on peut comparer à ces grands génies, à ces ames peu communes qui ont inventé les Sciences & les Arts. Il a fallu les placer en certains terrains, à certaines expositions, les

élaguer, les émonder de certaines superfluités, de certaines parties nuisibles; donner à la terre qui les environne une certaine préparation, une certaine façon, dans certaines faisons. Je ne crois pas qu'il se trouve de mortel qui ose dire que toutes ces parties de l'agriculture ne sont pas utiles, nécessaires à la production & à la perfection des fruits de la terre (*); comment donc pourroit-il s'en trouver d'assez peu raisonnables pour avancer que cet Art, loin d'être utile à ces fruits, tend au contraire à les rendre moins abondans & moins bons? Voilà pourtant exactement le cas de ceux qui soutiennent que les Sciences & les Arts, la culture de l'esprit & du cœur, introduisent chez nous la dépravation des mœurs.

On peut penser qu'il y a des hommes nés avec tant de lumières, tant de talens, une si belle ame, que la culture leur de-

(*) *Quod nisi & assiduis terram insectabere rastris,
Et sonitu terrebis aves & ruris opaci
Falce premebras, votisque vocaberis imbrem;
Heu, magnum alterius frustra spectabis acervum;
Concussaque famem in silvis solabere quercu.*

vient inutile. Si vous y réfléchissez, vous conviendrez que les plus heureux naturels, ces hommes mêmes qu'on doit choisir pour greffer sur les autres, si l'on peut dire; ceux-là, dis-je, ont encore besoin de culture, ou au moins on ne sauroit nier, qu'ils ne deviennent encore plus vertueux, plus capables, plus utiles, s'ils sont cultivés par les Sciences & les Arts, comme l'arbre du meilleur *acabit* devient plus fertile & plus excellent encore, s'il est placé dans le terrain qui lui est plus convenable, dans l'espalier le mieux exposé, & s'il est, pour ainsi dire, traité par le jardinier le plus habile.

Fortes creantur fortibus & bonis.

.....
*Doctrina sed vim promovet insitam,
 Rectique cultus pectora roborant.*

Horat. od. IV. L. IV.

Appuyons ces raisonnemens du suffrage d'un homme dont les lumieres & le jugement méritent des égards. « J'avoue, dit » Cicéron, qu'il y a eu plusieurs hommes » d'un mérite supérieur, sans science, & » par la seule force de leur naturel pres-

» que divin; j'ajouterai même, qu'un bon
 » naturel sans la science, a plus souvent
 » réussi que la science sans un bon naturel;
 » mais je soutiens aussi, que quand à un
 » excellent naturel on joint la science, la
 » culture, il en résulte ordinairement un
 » homme d'un mérite tout-à-fait supérieur.
 » Tels ont été, ajoute-t-il, Scipion l'Afri-
 » cain, Lélius, les très-savant Caton
 » l'ancien, &c. qui ne se feroient point
 » avisés de développer leurs vertus par la
 » culture des Sciences, s'ils n'avoient été
 » bien persuadés qu'elle les conduisoit à
 » cette fin louable (*). „

. *Alterius sic*

Altera poscit opem res, & conjurat amicè.

Horat. art poët. v. 409.

(*) Ego multos homines excellenti animo ac virtute fuisse, & sine doctrinâ, natura ipsius habitu propè divino, per se ipsos & moderatos & graves extitisse fateor. Etiam illud adjungo, sepius ad laudem atque virtutem naturam sine doctrinâ, quam sine naturâ valuisse doctrinam. Atque idem ego contendo, cum ad naturam eximiam atque illustrem accesserit ratio quadam, confirmatiogue doctrinâ; tum illud nescio quid præclarum ac singulare solere existere. Ex hoc esse hunc numero, quem patres nostri viderunt divinum hominem Africanum; ex hoc C. Lælium, L. Furium, moderatissimos homines & constantissimos: ex hoc fortissimum virum, & illis temporibus doctissimum M. Catonem illum senem; qui profecto, si nihil ad percipiendam, colendamque virtutem litteris adjuvarentur, nunquam se ad earum fructum contulissent.

Cicero, pro Arc. poët. p. II. ex edit. Glasg.

Ce n'est point par stupidité — à dédaigner leur doctrine. On est tenté de croire que l'Auteur plaisante quand il donne ces anecdotes historiques pour des traits de sagesse. Celle des Romains, qui chassent les Médecins est bonne à joindre au Médecin malgré lui, & aux autres badinages de Moliere contre la Faculté. Si les Dieux mêmes n'appelloient pas du Tribunal integre des Athéniens ; c'étoit donc dans ses accès de folie que ce peuple s'en écartoit. On n'a jamais rapporté sérieusement, pour décrier des choses regardées comme excellentes, divines, les incartades & les insultes d'un peuple plus tumultueux & plus orageux que la mer. Passeroit-on pour raisonnable, si l'on vouloit prouver qu'Alcibiade & Thémistocle les plus grands hommes de la Grece étoient des lâches & des traîtres, parce que les Athéniens les ont exilés & condamnés à mort ? Qu'Aristide, surnommé le juste, le plus homme de bien que la République ait jamais eu, dit Valere Maxime, ait été un infâme, parce que cette même République l'a banni ? Ces trames féditieuses, ces bourasques du peuple, dont la jalousie, l'inconstance, &

l'étourderie font les seuls mobiles, ne prouvent-elles pas plutôt le mérite supérieur & l'excellence de l'objet de leur fureur ? Que t'a fait Ariftide, dit ce sage lui-même à un Athénien de l'assemblée qui le condamnoit ? Rien, lui répond le conjuré, je ne le connois pas même ; mais je m'ennuie de l'entendre toujours appeller le *juste*. Voilà de ces gens raisonnables sur lesquels notre Orateur fonde ses preuves.

Oublierois-je que ce fut — & les Artistes, les Sciences & les Savans. Le but de Lycurgue étoit moins de faire des honnêtes gens que des soldats dans un pays qui en avoit grand besoin, parce qu'il étoit peu étendu, peu peuplé. Par cette raison toutes les loix de Sparte vifoient à la barbarie, à la férocité plutôt qu'à la vertu. C'est pour arriver à ce but qu'elles éteignoient dans les peres & meres les germes de la tendresse naturelle, en les accoutumant à faire périr leurs propres enfans, s'ils avoient le malheur d'être nés mal-faits, foibles ou infirmes. Que de grands hommes nous aurions perdus, si nous étions aussi barbares que les Spartiates ! C'est pour le même dessein qu'ils enlevoient les enfans à leurs parens, &

les faisoient élever dans les Ecoles publiques où ils les instruisoient à être voleurs & à expirer sous les coups de fouets, sans donner le moindre signe de repentir, de crainte ou de douleur. Ne croiroit-on pas voir l'illustre Cartouche, ce Lycurgue des scélérats de Paris, donner à ses sujets des leçons d'adresse dans son art, & de patience dans les tortures qui les attendent ? *O Sparte ! ó opprobre éternel de l'humanité !* Pourquoi t'occupes-tu à transformer les hommes en tigres ? Ta politique digne des Titans tes fondateurs (*), te donne des soldats ! D'où vient donc les Athéniens tes voisins si humains, si policés t'ont-ils battu tant de fois ? D'où vient as-tu recours à eux dans les incursions des Perses ? D'où vient les Oracles te forcent-ils à leur demander un Général ? Insensée, tu mets tout le Corps de ta République en bras, & ne lui donnes point de tête. Tu ne ferois mettre tes Chefs en parallele avec les deux Aristomenes, les Alcibiades, les Aristides, les Thémistocles, les Cimons, &c. enfans d'Athenes, enfans des Beaux-

(*) Selon le Pere Pezron.

Arts, & les principaux auteurs des plus éclatantes victoires qu'ait jamais remporté la Grece. Tu ignores donc que c'est du conducteur d'une armée que dépendent principalement ses exploits, que le Général fait le soldat, & que le hafard seul a pu rendre quelquefois heureux des Généraux barbares, contre des nations surprises & fans discipline (a). Mais ce héros immortel qui vous a tous effacés, qui vous a tous subjugués, & avec vous ces Perfes, ces peuples de l'Orient qui vous avoient tant de fois fait trembler, ceux mêmes que vous ne connoiffiez pas, & jusques aux Scythes si renommés pour leur ignorance, leur rusticité & leur bravoure; ce conquérant auffi magnanime que courageux étoit-il un barbare comme vous ? étoit-il un disciple de Lycurgue; non, certes, la férocité n'est pas capable d'une si grande élévation d'ame, elle est réservée à l'élève d'Homere & d'Aristote, au protecteur des Appelles & des Phidias; comme on voit dans notre siecle qu'elle est encore annexée aux Princes élèves des Descartes, des

(a) Le Czar Pierre I est une preuve récente de cette vérité.

Newtons, des Vols; aux Princes fondateurs & protecteurs des Académies; aux Princes amis des Savans, & savans eux-mêmes. Toute l'Europe m'entend, & je ne crains pas qu'elle défavoue ces preuves récentes, actuelles même, de l'union intime & naturelle du savoir, de la vraie valeur & de l'équité.

L'événement marqua cette différence — qu'Athènes nous a laissés ? Il sied bien à Socrate fils de Sculpteur, grand Sculpteur lui-même, & plus grand Philosophe encore, de dire que personne n'ignore plus les Arts que lui, de faire l'éloge de l'ignorance, de se plaindre que tous les gens à talens ne font rien moins que sages. N'est-il pas lui-même une preuve du contraire ? Prêcheroit-il si bien la vertu, auroit-il été le pere de la Philosophie, & un des plus sages d'entre les hommes, au jugement de l'Oracle même, s'il avoit été un ignorant ? Socrate fait ici le personnage de nos Prédicateurs, qui trouvent leur siecle le plus corrompu de tous ceux qui l'ont précédé, *ô tempora, ô mores*, & qui par zele pour les progrès de la vertu, exagerent & les vices du tems, & l'opinion modeste qu'ils ont d'eux-mêmes.

Croit-on que s'il ressuscitoit — C'est ainsi qu'il est beau d'instruire les hommes ! Nous convenons que les Beaux-Arts amollissent cette espece de courage qui dépend de la férocité, mais ils nous rendent d'autant plus vertueux, d'autant plus humains.

Mais les Sciences — & on oublia la Patrie. Rome a tort de négliger la discipline militaire & de mépriser l'agriculture, & notre Orateur d'attribuer ce malheur aux Sciences & aux Arts. L'ignorance & la paresse en sont des causes bien naturelles.

Caton avoit raison de se déchaîner contre des Grecs artificieux, subtils, corrompueurs des bonnes mœurs; mais les Sciences & les Arts n'ont aucune part, ni à cette corruption, ni à la colere de Caton, qui lui-même étoit très-savant, & aussi distingué par son ardeur pour les Lettres & les Sciences, que par sa vertu austere, selon le témoignage de Cicéron cité.

Aux noms sacrés de liberté — de conquérir le monde & d'y faire régner la vertu. Le talent de Rome a été dans les commencemens d'assembler des gens sans mœurs, des scélérats, de tendre des embûches aux Peuples voisins par des fêtes & des

cérémonies religieuses que tous ces honnêtes gens ont toujours fait servir à leurs vues , & de perpétuer par-là l'espece & les maximes de ces brigands. Devenus plus célèbres & plus connus dans le monde, il a fallu se montrer sur ce théâtre avec des couleurs plus séduisantes , sous les apparences au moins de l'honneur & de la vertu. Le Peuple Romain se donna donc pour le protecteur de tous les Peuples qui recherchoient son alliance, & imploroient son secours; mais le traître se fit bientôt le maître de ceux qui ne l'avoient voulu que pour ami. Voilà la vertu de Rome & de Caton. Qui dit conquérant, dit pour l'ordinaire injuste & barbare; cette maxime est sur-tout vraie pour Rome; & si cette fameuse ville a produit de grands hommes, a montré des vertus rares, elle les a dégradées en les employant à commettre les injustices & les cruautés sans nombre, par lesquelles elle a désolé & envahi l'univers.

Quand Cynéas prit notre Sénat — de commander à Rome & de gouverner la terre. On vient de voir de quelle espece étoit cette vertu. Quant au particulier, s'il y avoit

des hommes vertueux, on a vu, au rapport de Cicéron même, que cette vertu étoit due, au moins en partie, à la culture des Lettres & des Sciences, puisqu'il donne le nom de très-savant à Caton l'ancien, & qu'il cite Scipion l'Africain, Lélius, Furius, &c. les Sages de Rome, comme gens distingués dans les Sciences.

Mais franchissons la distance des lieux — & le mépris pire cent fois que la mort. Cela est bon pour le discours. Il n'y a rien de pire que la ciguë, & il n'est que de vivre. On fait l'éloge de notre siècle, en le croyant assez humain pour ne point faire avaler ce breuvage mortel à Socrate; mais on ne lui rend pas justice en ne le croyant pas assez raisonnable pour ne point mépriser Socrate. Au moins on peut être sûr que le mépris n'auroit pas été général.

Voilà comment le luxe — s'ils avoient eu les malheurs de naître savans. Ils seroient nés tels qu'ils se sont rendus à force de travail; ils seroient nés en même tems humains, compatissans, polis & vertueux.

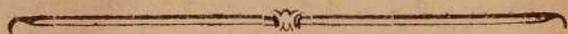
Que ces réflexions sont humiliantes — être

mortifié ! Je ne vois pas ce qui doit nous humilier ou mortifier notre orgueil , en pensant , selon les principes de l'Auteur , que nous sommes nés dans une heureuse & innocente ignorance , par laquelle seule nous pouvons être vertueux ; qu'il ne tient qu'à nous de rester dans cet état fortuné , & que la nature même a pris des mesures pour nous y conserver. Il me semble au contraire qu'une si belle prérogative que celle d'être naturellement vertueux , qu'une si grande attention de la part de la nature à nous la conserver , doivent extrêmement flatter notre orgueil ; mais si nous pensons que nous sommes nés brutes , que nous sommes nés barbares , méchans , injustes , coupables , & que nous avons besoin d'une étude & d'un travail de plusieurs années , de toute notre vie même , pour nous rendre bons , justes , humains. Oh ! c'est alors que nous devons être humiliés de voir que par nous-mêmes nous sommes si pervers , & de ne pouvoir parvenir à être des hommes , que par un travail toujours pénible & souvent douteux.

Quoi ! la probité — de ces préjugés ? Des

conséquences très-défavorables à l'Auteur même & à toutes nos Académies ; mais heureusement les premices du raisonnement sont très-fausles.

Mais pour concilier ces contrariétés — avec les inductions historiques. Ainsi l'Auteur, pour concilier des contrariétés apparentes entre la science & la vertu, va prouver que la contrariété est réelle, ou que ces deux qualités sont incompatibles. Voilà une singulière conciliation.



SECONDE PARTIE.

*C'Étoit une ancienne — l'inventeur des Sciences.** La Science est ennemie du repos, sans doute; c'est par-là qu'elle est amie de l'homme que le repos corrompt; c'est par-là qu'elle est la source de la vertu, puisque l'oisiveté est la mere de tous les vices.

* *On voit aisément l'allégorie de la fable — c'est le sujet du frontispice.* Dans la fable dont parle l'Auteur, Jupiter jaloux des lumieres & des talens de Prométhée, l'attache sur le Caucase. Ce fait allégorique loin de désigner l'horreur des Grecs pour
le

le savoir, est au contraire une preuve de l'estime infinie qu'ils faisoient des Sciences & du génie inventif, puisqu'ils égalemment en quelque sorte Prométhée à Jupiter, en rendant celui-ci jaloux de cet homme divin, auteur apparemment des premiers Arts, de l'ébauche des Sciences, l'effet du génie, de ce feu qu'il semble que l'homme ait dérobé aux Dieux. Les Romains mêmes, ces enfans de Mars, n'ont pu s'empêcher de rendre aux Beaux-Arts les hommages qui leur sont dûs, & le prince de leurs Poètes défère aux hommes qui s'y sont distingués, les premiers honneurs dans les champs Elifées.

*Quique pii vates & Phæbo digna locuti,
Inventas aut qui vitam excoluere per artes;
Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ.*

Virgil. Æneid. L. VI. v. 661.

A l'égard du frontispice, je ne vois pas la finesse de cette allégorie. Il est tout simple que le feu brûle la barbe. L'Auteur veut-il dire qu'il ne faut pas plus se fier à l'homme qu'au feu? mais il le représente nud & sortant des mains de Prométhée, de la nature; & c'est, selon lui, le

seul état dans lequel on puisse s'y fier. Veut-il dire qu'on ne connoît pas toute la finesse de sa these, de son Discours, qu'il faut le respecter comme le feu ? Ne pourroit-on pas par une allégorie beaucoup plus naturelle, faire dire à l'homme céleste qui approche une torche allumée de la tête de l'homme statue : fatyre, tu l'admires, tu en es épris, parce que tu ne le connois pas; apprends imbécille, que l'objet de tes transports n'est qu'une vaine idole que ce flambeau va réduire en cendres.

Quelle opinion falloit-il — qu'on aime à s'en former. J'aurois conseillé à l'Orateur de substituer un autre mot à celui de feuillette.

L'Astronomie est née de la superstition. L'Astronomie est fille de l'oïveté & du desir de connoître ce qui est dans l'univers le plus digne de notre curiosité. Cette simple curiosité déjà bien noble par elle-même, & capable de préserver l'homme de tous les vices attachés à l'oïveté, a encore produit dans la société mille avantages que nos calendriers, nos cartes géographiques, & l'art de naviguer attestent à quiconque ne veut pas fermer les yeux.

Voyez sur l'utilité de toutes les Sciences la célèbre préface que M. de Fontenelle a mis à la tête de l'histoire de l'Académie.

L'éloquence — du mensonge. Est-ce à soutenir tous ces vices que Démosthène & Cicéron ont employé leur éloquence ? Est-ce à ce détestable usage que nos Orateurs, nos Prédicateurs l'emploient ? Il en est qui en abusent, j'en croirai l'Auteur du Discours sur sa parole ; mais combien plus s'en trouvent-ils qui la font servir à éclairer l'esprit & à diriger les mouvemens du cœur à la vertu ? Au moins, c'est ainsi qu'en pensoit l'Orateur Romain. Il s'y connoissoit un peu. Écoutons - le un moment sur cette matière. Il a examiné à fond la question qui est agitée dans ce Discours, par rapport à l'éloquence. Il a aussi reconnu qu'on en pouvoit faire un très-mauvais usage ; mais, tout bien pesé, il conclut que, de quelque côté qu'on considère le principe de l'éloquence, on trouvera qu'elle doit son origine aux motifs les plus honnêtes, aux raisonnemens les plus sages. (*) « Quant

(*) *Sapè Et multum hoc mihi cogitavi, boni ne an mali plus attulerit hominibus Et civitatibus copia dicendi, ac summa*

» à ses effets ; quoi de plus noble , dit-il ;
 » de plus généreux , de plus grand que
 » de fecourir l'innocent , que de relever
 » l'opprimé ; que d'être le falut , le libé-
 » rateur des honnêtes gens , de leur fau-
 » ver l'exil ? Quel autre pouvoir que l'é-
 » loquence a été capable de rassembler
 » les hommes jadis difperfés dans les fo-
 » rêts , & les ramener de leur genre de
 » vie féroce & fauvage à ces mœurs
 » humaines & policées qu'ils ont aujour-
 » d'hui ? Car il a été un tems où les
 » hommes étoient comme difperfés &
 » vagabonds dans les champs , & y vi-
 » voient comme les bêtes féroces. Alors
 » ce n'étoit point la *raison* qui régloit
 » leur conduite , mais prefque toujours
 » la force , la violence. Il n'étoit point
 » queftion de religion , ni de devoirs en-
 » vers les autres hommes ; on n'y con-
 » noiffoit point l'utilité de la juftice , de
 » l'équité. Ainfi par l'erreur & l'ignorance ,

*eloquentia ftudium . . . fi voluntas hujus rei , quæ vocatur elo-
 quentia , five artis , five ftudii , five exercitationis cujufdam ,
 five facultatis à naturâ profecta confiderare principium ; repe-
 rierimus id ex honeftiffimis caufis natum , atque optimis rationi-
 bus profectum. De Inventione. I. p. 5. 6. ex edit. Glafg.*

» les passions aveugles & téméraires étoient
 » seules dominantes, & abusoient, pour
 » s'assouvir, des forces du corps, dange-
 » reux ministres de leurs violences. Enfin,
 » il s'éleva des hommes sages, grands,
 » dont l'éloquence gagna ces hommes fau-
 » vages, & de féroces & cruels qu'ils
 » étoient, les rendit doux & vraiment
 » humains ». (*) Voilà une origine &
 une fin de l'éloquence bien différente de
 celle que leur donne notre Orateur
 François.

La Géométrie, de l'avarice. Fixer les
 bornes de son champ, le distinguer d'avec
 celui du voisin; faire, en un mot, une

(*) *Quid tam porro regium, tam liberale, tam munificum, quam opem ferre supplicibus, excitare afflictos, dare salutem, liberare periculis, retinere homines in civitate? Quæ vis alia potuit aut dispersos homines unum in locum congregare, aut à ferâ agrestique vitâ ad hunc humanum cultum, civilemque deducere? Cicero de Oratore p. 14. Nam fuit quoddam tempus, cum in agris homines passim bestiarum more vagabantur, & sibi victu ferino vitam propagabant; nec ratione animi quidquam, sed pleraque viribus corporis administrabant. Nondum divina religionis, non humani officii ratio colebatur. . . . Non jus æquabile quod utilitatis haberet, acceperat. Itâ propter errorem & inscitiam caca ac temeraria dominatrix animi cupiditas, ad se explendum viribus corporis abutebatur, perniciosissimis satellitibus. . . . Deinde propter rationem atque orationem studiosius audientes, ex feris & immanibus mites reddidit & mansuetos (vir quidam magnus & sapiens). Cicero de Inventionibus ibid. p. 6. 7. Edition de Glasgow.*

distribution exacte de la terre à ceux à qui elle appartient ; voilà les fonctions & l'origine de la Géométrie ordinaire & pratique , & il n'y a là rien que de très-juste , & que nos tribunaux n'ordonnent tous les jours pour remédier à l'avarice & à l'usurpation. C'est donc de l'équité & de la droiture qu'est née la Géométrie.

La Physique , d'une vaine curiosité. La Physique est née de la curiosité , soit ; mais que cette curiosité soit vaine , c'est ce que je ne crois pas que l'Auteur pense. La société est redevable à cette science de l'invention & de la perfection de presque tous les Arts qui fournissent à ses besoins & à ses commodités , & , ce qui ne doit pas être oublié , en étalant aux yeux des hommes les merveilles de la nature , elle élève leur ame jusqu'à son Auteur.

Toutes , & la morale même , de l'orgueil humain. Etoit-ce donc par orgueil que les Sages de la Grece , les Catons , & ce que j'aurois dû nommer avant tous , les divins Missionnaires de la morale chrétienne , prêchoient l'humilité , la vertu ?

Les Sciences & les Arts — devoient à nos

vertus. Comme il n'y a point de doute sur l'origine des Sciences & des Arts, dont la plupart font des actes ou de vertu, ou tendans à la vertu, leurs avantages sont aussi évidens.

Le défaut de leur origine — sans le luxe qui les nourrit ? Le luxe est un abus des Arts, comme un discours fait pour persuader le faux, est un abus de l'éloquence, comme l'ivrognerie est un abus du vin. Ces défauts ne sont pas dans la chose, mais dans ceux qui s'en fervent mal.

Sans les injustices des hommes, à quoi serviroit la Jurisprudence ? C'est-à-dire, si les hommes étoient nés justes, les loix auroient été inutiles ; s'ils étoient nés vertueux, on n'auroit pas eu besoin des règles de la morale. L'Auteur convient donc que toutes ces Sciences ont été imaginées pour corriger l'homme né pervers, pour le rendre meilleur.

Que deviendroit l'Histoire — ni conspirateurs ? Elle en seroit bien plus belle & bien plus honorable à l'humanité ; elle seroit remplie de la sagesse des rois, & des vertus des sujets ; des grandes & belles actions des uns & des autres, & ne

contenant que des faits dignes d'être admirés, & imités des lecteurs, jamais de crimes, jamais d'horreurs, elle ne pourroit jamais que plaire & conduire à la vertu, véritable but de l'Histoire.

Qui voudroit en un mot — pour les malheureux & pour ses amis ? Il n'est aucune science de contemplation stérile; toutes ont leur utilité, soit par rapport à celui qui les cultive, soit à l'égard de la société.

Sommes-nous donc faits — par l'étude de la Philosophie. Il ne faut point rester sur le bord du puits où s'est retirée la vérité, il faut y descendre & l'en tirer, comme ont fait tant de grands hommes; ce qu'ils ont fait, un autre le peut faire. Cette réflexion doit encourager quiconque en a sérieusement envie.

Que de dangers ! — l'investigation des Sciences ? *Investigation.* Je ne saurois passer à un Orateur aussi châtié & aussi poli que le nôtre un terme latin de Clénard francisé. *Investigatio thematis.*

Par combien d'erreurs, — qui de nous en saura faire un bon usage. Si tant de difficultés & d'erreurs environnent ceux qui cherchent la vérité avec les secours que

leur prêtent les Sciences & les Arts, que deviendront ceux qui ne la cherchent point du tout ? L'Auteur nous persuadera-t-il qu'elle va chercher qui la fuit, & qu'elle fuit qui la cherche ? C'est tout ce qu'on pourroit croire de l'aveugle fortune. A l'égard du bon usage de la vérité, il n'est pas, ce me semble, beaucoup plus embarrassant que le bon usage de la vertu ; mais une chose qui me paroît plus embarrassante, c'est le moyen de faire un bon usage de l'erreur & du vice où nous sommes plongés sans les lumières des Sciences & les instructions de la morale.

Si nos Sciences sont vaines — comme un homme pernicieux. Quoi de plus laborieux qu'un savant ? La première utilité des Sciences est donc d'éviter l'oïveté, l'ennui & les vices qui en sont inséparables. N'eussent-elles que cet usage, elles deviennent nécessaires, puisqu'elles sont la source des vertus & du bonheur de celui qui les exerce. « Quand les Sciences ne seroient pas aussi utiles qu'elles le sont, » dit Cicéron, & qu'on ne s'y appliqueroit que pour son plaisir ; vous pensez, je crois, qu'il n'y a point de dé-

» lassément plus noble & plus digne de
 » l'homme ; car les autres plaisirs ne
 » sont pas de tous les tems, de tous les
 » âges, de tous les lieux ; celui de l'é-
 » tude fait l'aliment de la jeunesse, la
 » joie des vieillards, l'ornement de ceux
 » qui sont dans la prospérité, la ressource
 » & la consolation de ceux qui sont dans
 » l'adversité ; il fait nos délices à la mai-
 » son, ne nous embarrasse point quand
 » nous sommes dehors, passe la nuit avec
 » nous, & ne nous quitte point en voyage,
 » à la campagne (*) ».

Voilà la première & pourtant la moindre utilité des Sciences ; point d'oisiveté, point d'ennui, un plaisir doux & tranquille, mais perpétuel ; je dis que c'est là leur moindre utilité, car celle-ci ne regarde que celui qui s'y applique, & nous avons fait voir que les Sciences font l'ame

(*) *Quod si non hic tantus fructus ostenderetur, & si ex his studiis delectatio sola peteretur : tamen, ut opinor, hanc animi remissionem humanissimam & liberalissimam judicaretis ; nam cetera neque temporum sunt, neque aetatum omnium, neque locorum. Hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.*

de tous les Arts utiles à la société, & qu'ainsi le savant le plus contemplatif en apparence est occupé du bien public.

Répondez-moi donc, — moins florissans ou plus pervers ? Oui, sans doute. L'astronomie cultivée par les Géometres rend la géographie & la navigation plus sûres; on tire des insectes des secrets pour les Arts, pour nos besoins. L'anatomie des animaux nous conduit à une plus parfaite connoissance du corps humain, & par conséquent à des principes plus sûrs pour le guérir ou pour le conserver en santé. La science de la Physique & de la Morale fait que nous sommes mieux gouvernés & moins pervers, & l'harmonie d'un gouvernement où brillent toutes ces Sciences, tous ces Arts, est ce qui le rend florissant & redoutable.

Revenez donc sur l'importance — la substance de l'Etat. Il est naturel que nous en pensions encore moins mal que de ceux qui occupent leur loisir à décrier des lumières & des talens auxquels la France a peut-être encore plus d'obligation qu'à ses armes.

Que dis-je, oisifs ? — O fureur de se

distinguer ! que ne pouvez-vous point ?
 L'Auteur s'attache encore ici à l'abus que des Sujets pervers font d'une excellente chose. Mais s'il y a quelques-uns de ces malheureux, quelle foule d'ouvrages divins n'a-t-on pas à leur opposer, par lesquels on a renversé les idoles des Payens, démontré le vrai Dieu, & la pureté de la morale chrétienne, anéanti les sophismes des génies dépravés dont parle l'Orateur ? Peut-on citer sérieusement, contre l'utilité des Sciences, les extravagances de quelques écervelés qui en abusent ? Et faudra-t-il renoncer à bâtir des maisons, parce qu'il y a des gens assez fous pour se jeter par les fenêtres ?

C'est un grand mal — jamais ils ne vont sans lui. Le luxe & la Science ne vont point du tout ensemble. C'est toujours la partie ignorante d'un Etat qui affecte le luxe ; celui-ci est l'enfant des richesses, & son correctif est le savoir, la Philosophie, qui montrent le néant de ces bagatelles.

Je sais que notre Philosophie, — les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent. Le luxe est un abus des richesses que corrigent les Sciences & la raison ; mais il

ne faut pas confondre cet abus, comme le fait l'Auteur, avec le commerce, partie des Arts la plus propre à rendre un Etat puissant & florissant, & qui n'entraîne pas nécessairement le luxe après elle, comme le croit l'Auteur; nous en avons la preuve dans nos illustres voisins. L'Angleterre & la Hollande ont un commerce beaucoup plus étendu & plus riche que le nôtre; portent-ils le luxe aussi loin que nous? Pourquoi? C'est que le commerce, loin de favoriser le luxe comme le croit notre Orateur, le réprime au contraire. Qui-conque est livré à l'art de s'enrichir & d'agrandir sa fortune, se garde bien de la perdre en folles dépenses. D'ailleurs cette passion de s'enrichir par le commerce n'est pas incompatible avec la vertu. Quelle probité, quelle fidélité admirables regnent parmi les négocians qui, sans s'être jamais vus, & qui étant situés quelquefois aux extrémités de l'univers, se gardent une foi inviolable dans leurs engagements! Comparez cette conduite avec les ruses, les fourberies, les scélératesses des Sauvages, entre les mains desquels ils tombent quelquefois dans leurs voyages.

L'un vous dira qu'un homme — fit trembler l'Asie. On convient avec l'Auteur que les richesses, dont l'usage est perverti par le luxe & la mollesse, corrompent le courage. Mais tous ces défauts n'ont aucun rapport aux Sciences & aux Arts; ils n'en font pas les suites, ainsi que nous l'avons montré ci-devant. Alexandre qui subjugua tout l'Orient avec trente mille hommes, étoit le Prince le plus savant & le mieux instruit dans les Beaux-Arts de tout son siècle, & c'est avec ce savoir supérieur qu'il a vaincu ces Scythes si vantés, qui avoient résisté tant de fois aux incursions des Perses, lors même que leurs armées étoient aussi nombreuses que féroces, lors même qu'elles étoient commandées par ce Cyrus le héros de cette Monarchie.

L'Empire Romain — hormis des mœurs & des citoyens. L'Auteur confond partout la barbarie, la férocité avec la valeur & la vertu; c'étoit apparemment de bien honnêtes gens que ces Goths, ces Vandales, ces Normands, &c. qui ont désolé toute l'Europe qui ne leur disoit mot? On voudroit nous faire entendre ici que c'est par leurs bonnes mœurs & par leurs

vertus que ces peuples ont vaincu les peuples policés ; mais toutes les histoires attestent que c'étoient des brigands, des scélérats, qui se faisoient un jeu, une gloire du crime, pour lesquels il n'y avoit rien de sacré, & qui ont profité des divisions, des révoltes élevées au centre de ces Royaumes polis, dont le moindre réuni & prévenu auroit écrasé ces misérables.

De quoi s'agit-il donc — avec celui de l'honnête. Est-ce qu'il n'est pas possible d'être honnête homme sous un habit galonné ? Et faudra-t-il en porter un de toile pour obtenir cette qualité ? N'avez donc peur dans nos forêts, que quand vous y rencontrerez un homme bien doré, bien monté, muni d'armes brillantes, & suivi d'un domestique en aussi bon équipage, tremblez alors pour votre vie ; vous voilà au pouvoir d'un homme de l'espece la plus corrompue, abandonné au luxe, aux vices de toutes les especes ; mais quand vous y trouverez seul à seul un rustre vêtu de bure, chargé d'un mauvais fusil, & sortant des broussailles où il sembloit cacher sa misere ; alors ne craignez rien ; cette pau-

verté évidente vous est un signe assuré que vous rencontrez la vertu même.

Non, il n'est pas possible — le courage leur manqueroit. Sont-ce les Savans qui s'occupent de *soins futiles*? Sont-ce les gens occupés aux Arts? non certes, ce sont les riches ignorans. Cet argument prouve donc contre son Auteur.

Tout Artiste veut être applaudi. — entraîne à son tour la corruption du goût. Je connois une infinité de gens qui sont passionnés pour les desseins baroques, pour la difficile musique Italienne qui est du même genre; pour les ouvrages connus sous le nom de gentilleses, & qui sont néanmoins les plus honnêtes gens du monde. Leurs mœurs ne se ressentent point du tout de leur mauvais goût? Il me semble même que je ne vois aucune liaison entre le goût & les mœurs, parce que les objets en sont tout différens.

Le goût se corrompt, parce que n'y ayant qu'une bonne façon de penser & d'écrire, de peindre, de chanter, &c. & le siècle précédent l'ayant, pour ainsi dire, épuisée, on ne veut ni le copier, ni l'imiter; & par la fureur de se distinguer, on
s'écarte

s'écarte de la belle nature, on tombe dans le ridicule & dans le baroque.

*L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
Du cœur, de la nature, on perd l'heureux langage,
Pour l'absurde talent d'un triste persiflage.*

G R E S S E T.

Dans un genre plus sérieux, les génies transcendans du siècle passé ayant enfanté, & exécuté le sublime, le hardi projet de ruiner les folles imaginations des Péripatéticiens, leurs facultés, leurs vertus occultes de toutes les especes; on a passé un demi-siècle à établir la connoissance des effets physiques sur les propriétés connues & évidentes de la matiere, sur leurs causes mécaniques; comment se distinguer par du nouveau après l'établissement de principes aussi solides, aussi universels? Il faut dire qu'ils sont trop simples & absolument insuffisans; que ces grands hommes étoient de bonnes gens, un peu timbrés, & aussi mécaniques que leurs principes; & que notre siècle spirituel voit, ou au moins soupçonne dans la matiere des propriétés nouvelles qu'il faut toujours poser pour base de la physique, en attendant

qu'on les conçoive : propriétés qui ne dépendent ni de l'étendue, ni de l'impenétrabilité, ni de la figure, ni du mouvement, ni d'aucune autre vieille modification de la matiere ; propriétés, non pas *occultes*, mais *cachées*, qui élevent cette matiere à quelque chose d'un peu au-dessus de la matiere, qu'on n'ose dire tout haut, & qui, dans le vrai, abaissent le Physicien beaucoup au-dessous de cette qualité. Enfin, nos aïeux étoient gothiques, nos peres amis de la nature, nous sommes singuliers & baroques ; nous n'avions que ce parti à prendre pour ne ressembler à aucun des deux.

Mais la morale n'a aucune part à ce désordre ; on se fait un plaisir & un honneur de copier, d'imiter les vertus des grands hommes de tous les siècles ; plus il s'en fera écoulé, plus nous en aurons d'exemples, & tant que l'art de les inculquer, c'est-à-dire, tant que les Sciences & les Beaux-Arts feront en vigueur, les siècles les plus reculés seront toujours les plus vertueux.

** Je suis bien éloigné de penser — & de défendre une si grande cause. L'Auteur se con-*

credit étrangement. Il veut qu'on donne de l'éducation aux femmes; il veut qu'on les fasse sortir de l'ignorance. Il a raison, sans doute; mais c'est contre ses principes, selon lesquels, instruire quelqu'un, & le rendre plus méchant, sont des expressions synonymes.

Que si par hasard — ou il faudra qu'elle demeure oisive. Les ouvrages admirables des Le Moine, des Bouchardons, des Adams, des Slodtz pour perpétuer la mémoire des plus grands hommes, pour décorer les places publiques, les palais & les jardins qui les accompagnent, sont des monumens qui nous rassurent contre les vaines déclamations de notre Orateur.

On ne peut réfléchir — enfin pour s'y établir eux-mêmes. C'est un joli conte de Fée que ce fiedle d'or, & ce mélange des dieux & des hommes, mais il n'y a plus gueres que les enfans & les Rhéteurs plus fleuris que solides qui s'en amusent.

Ou du moins les temples des dieux — des chapiteaux Corinthiens. Les anciens n'avoient garde de penser que la culture des Sciences & des Arts, dépravât les mœurs; que le talent de bâtir des villes, d'élever des tem-

ples & des palais, mît le comble aux vices; quand ils nous ont représenté Amphion construisant les murs de Thebes par les seuls accords de sa lyre; quand ils nous parlent avec tant de vénération des peuples qui élevent des temples aux immortels, & des palais à la majesté des Souverains légitimes.

Tandis que les commodités — dans l'ombre du cabinet. Que les Sciences & les Arts énervent le courage féroce, nous en convenons avec l'Auteur, & c'est autant de gagné pour l'humanité & la vertu. Mais que la vraie valeur s'éteigne par les lumieres des Sciences & la culture des Arts, c'est ce qu'on a réfuté amplement.

Quand les Goths — qu'à les affermir & les animer. C'est-à-dire, à les rendre moins féroces, à la bonne heure, mais en même tems plus humains & plus vertueux.

Les Romains ont avoué — il y a quelques siècles. L'Auteur remet ici sur le tapis, précisément les mêmes preuves rapportées à la premiere partie. Nous renvoyons donc le Lecteur à la réfutation que nous y avons placée. Nous y ajouterons seulement que les Génois ont bien fait voir dans la

derniere guerre que la valeur n'étoit pas si éteinte en Italie que se l'imagine l'Orateur, & qu'il ne faut à ces peuples que des occasions & de grands Capitaines pour faire voir à toute l'Europe qu'ils sont toujours capables des plus grandes choses.

Les anciennes Républiques — la vigueur de l'ame. C'est-à-dire, la férocité.

De quel œil — la force de voyager à cheval ?
Et quel rapport cette vigueur du corps a-t-elle avec la vertu ? Ne peut-on pas être foible, délicat, peu propre à la fatigue, à la guerre, & vertueux tout ensemble.

Qu'on ne m'objecte point — la meilleure de nos armées. Tout ce que dit là notre Auteur, est très-vrai, à un peu d'exagération près qui est une licence de l'éloquence comme de la poésie. Il est certain qu'on néglige trop l'exercice du corps en France, & qu'on y aime trop ses aises. On n'y voit plus de courses de chevaux, on n'y donne plus de prix aux plus adroits à différens exercices, on y détruit tous les jeux de paume ; & c'est-là l'époque des vapeurs qui ont gagné les hommes, & les ont mis de niveau avec les femmes, parce qu'ils ont commencé par s'y mettre par la nature.

de leurs occupations. Oh ! que notre Orateur frappe sur cet endroit là de notre façon de vivre, je l'appuierai de mon suffrage; mais qu'il prétende en conclure que ces hommes, pour être aussi foibles, aussi vaporeux que des femmes, en sont plus dépravés, plus vicieux; c'est ce que je ne lui accorderai pas; & fussent-ils femmes tout-à-fait, pourvu que ce soit de la bonne espece, qui est la plus commune, sans doute; je n'en aurois que meilleure opinion de leur vertu. Qui ne fait pas que ce sexe est le dévot & le vertueux par excellence ?

Guerriers intrépides, — que l'autre eût vaincu vos aïeux. Par malheur pour notre Orateur cette petite exagération vient un peu trop près de notre dernière guerre d'Italie, où tout le monde fait que nos troupes, sous M. le Prince de Conti, ont traversé les Alpes, après avoir forcé sur la cime de ces montagnes un ennemi puissant commandé par l'un des plus braves Rois du monde; & il est plus que vraisemblable que les Alpes, du tems d'Annibal, n'étoient pas plus escarpées, qu'elles le sont aujourd'hui.

Les combats ne font pas toujours — par le fer de l'ennemi. Oh ! l'Auteur a raison ; nous ne sommes pas assez robustes. Qu'on renouvelle les jeux Olympiques de toutes les especes, qu'on renouvelle les courses de chevaux, les courses à pied, les combats d'une lutte un peu plus humaine que l'ancienne, les jeux de paume, les jeux de l'arc, de l'arbalète, de l'arquebuse, du fusil ; qu'on les protège, qu'on les ordonne, qu'on y attache des privileges, des récompenses. Qu'on ajoute à cela des loix pour la sobriété ; nous aurons des citoyens, des soldats aussi robustes que courageux ; & si l'on continue, avec ces réformes, la culture des Sciences & des Arts, toutes choses fort compatibles, nous aurons des Officiers capables de commander à de bons soldats ; deux parties essentielles à une bonne armée.

Si la culture des Sciences — au moins le corps en seroit plus dispos. Fort bien. J'applaudis à la censure de l'Orateur contre la plupart des éducations mal dirigées. Mais gardons-nous de regarder un abus particulier, comme une dépravation gé-

nérale & annexée aux Sciences. *La culture des Sciences est nuisible aux qualités morales ?* Quelle absurdité ! J'ai démontré dans plusieurs notes ci-devant placées. Que la perfection des mœurs étoit le principal effet de cette culture des Sciences ; malheur aux Directeurs de l'éducation de la jeunesse qui perdent de vue cet objet ; je crois que ce désordre est très-rare : mais fût-il encore plus commun , ce n'est pas la faute des Sciences , mais celle des personnes destinées à les montrer. Les langues mêmes, la partie la moins utile de l'éducation , ne doivent jamais nous écarter de ce but. Les mots étrangers qu'on apprend , expriment sans doute des choses ; ces choses doivent être des Sciences solides , & avant tout , celle de la morale ; c'est ce qu'on a grand soin de faire dans tous les collèges , dans toutes les pensions , & ce qu'on a fait dans tous les siècles policés.

*Adjecere bonæ paulò plus artis Athenæ ,
scilicet ut possèm curvo dignoscere rectum ,
Atque inter sylvas Academi querere verum.*

Horat. Epit. 2. L. I.

Je fais qu'il faut occuper — & non ce qu'ils doivent oublier. L'Auteur a raison, & c'est ce que font aussi les maîtres, & sur-tout les peres & les meres qui ont à cœur, comme ils le doivent, l'éducation de leurs enfans. Mais si notre siecle n'est pas encore aussi parfait qu'il pourroit être; s'il est encore parmi nous des causes de la corruption des mœurs, de la foiblesse du corps, de la mollesse; certes c'est la passion qui y regne pour les jeux sédentaires; passion, que nous tenons principalement de la fréquentation des femmes frivoles qui font heureusement le plus petit nombre, & qui naît de notre complaisance pour ce sexe enchanteur; passion, qui est fille de l'oisiveté & de l'avarice, & assez amie de toutes les autres, qui remplit la tête de trente mots baroques, & vuides de sens, & pour l'ordinaire aux dépens de la Science, de l'Histoire, de la Morale & de la Nature, qu'on se fait là un honneur d'ignorer. Des esprits si mal nourris n'ont rien à se dire, que, *baste, ponte, manille, comete*, &c. Les conversations en cercle si en usage, si estimées chez nos peres

& si propres à faire paroître les talens ; les bonnes mœurs , & à les former chez les jeunes personnes , sont dans ces jolies assemblées , ou muettes , ou employées à faire des réflexions sur tous les colifichets qui décorent ces Dames , sur toutes les babioles rares que possèdent ces Messieurs , à conter de jolies aventures , ou inventées , ou au moins bien brodées sur le compte de son prochain.

*Là vous trouvez toujours des gens divertissans,
Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la
bouche ,*

*Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche ,
Des oisifs de métier , & qui toujours chez eux
Portent de tout Paris le lardon scandaleux.*

Le Joueur de Regnard.

On sacrifie à ce plaisir perfide les spectacles les mieux ordonnés , les plus châtiés , & les plus propres à inspirer des mœurs & du goût ; on y sacrifie même quelquefois ses devoirs & sa fortune. Et quelle est l'origine de ce reste de poison que les loix trop peu sévères souffrent encore dans la société ? Les exercices du

corps trop négligés, les Sciences & les Arts trop peu cultivés encore.

* *Telle étoit l'éducation des Spartiates — à le rendre bon, aucun à le rendre savant.* L'Auteur ne met donc pas au nombre des Sciences celle de la Religion & de la Morale ; car voilà ce qu'on enseignoit aux enfans des rois de Perse, & qu'on ne néglige pas d'apprendre en France aux derniers des paysans mêmes.

Astyage, en Xénophon, demande à Cyrus — qu'il me persuadât que son école vaut celle-là. Le bon Montagne radotoit, quand il nous donnoit cette histoire comme une grande merveille. On donne tous les jours le fouet dans nos écoles aux jeunes gens qui se font entr'eux de plus petites injustices que celles-là, & l'on n'en fait pas tant de bruit, l'on ne s'avise pas d'en faire une histoire mémorable, & digne de trouver place dans un livre aussi relevé que celui de Xénophon.

Nos jardins sont ornés — avant même que de savoir lire. Tout ceci est encore exagéré. Les grands hommes de la Grece & de Rome, leurs actions vertueuses, telles que la piété d'Enée, la chasteté de Lu-

crece, font partie des ornemens de nos jardins & de nos galeries, auffi bien que les Métamorphoses d'Ovide; dans celles-ci mêmes, combien d'allégories de la meilleure morale, & ce font pour l'ordinaire ces fujets qu'on choisit pour expofer en public.

D'ailleurs ces décorations des jardins & des galeries ne font pas faites pour les enfans. Leurs galeries ordinaires font les figures de la Bible, & il y a là une abondante collection d'exemples de vertus.

D'où naiffent tous ces abus, — d'un Livre s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Ce texte est une pure déclamation. On ne fait point de ças d'un homme de talent qui n'est pas honnête homme, ni d'un livre bien écrit, si l'objet en est frivole. On n'estimeroit point, par exemple, ce Discours, quelque séduisant qu'il foit, si l'on ne sentoit que le véritable but de l'Auteur est, non pas d'anéantir la culture des Sciences & des Arts, mais d'obtenir de ceux qui s'y appliquent, de ne point en abuser, & d'être encore plus vertueux que favans.

Les récompenses — aucun pour les belles

actions. La proposition n'est pas exactement vraie. Il y a en France beaucoup de récompenses, beaucoup de croix de Chevaliers, de pensions, de titres de noblesse, &c. pour les belles actions; malgré cela je trouve, comme l'Auteur, qu'il n'y en a pas encore assez, & qu'il devoit y avoir réellement des prix de Morale pratique, comme il y a des prix de Physique, d'Eloquence, &c. Pourquoi ne pas faire marcher toutes ces Sciences ensemble, comme elles y vont naturellement, & comme on le pratique dans les petites écoles, dans l'éducation donnée chez les parens. On dira à l'honneur de ce siècle, que la vertu est plus commune que les talens; que tout le monde a de la probité, & ne fait en cela que ce qu'il doit. Ce que je fais, c'est que tout le monde s'en pique.

Qu'on me dise, — le renouvellement des Sciences & des Arts. L'Auteur manque encore ici d'exactitude. Nous convenons qu'on caresse un peu trop en France les talens agréables; qu'une jolie voix de l'Opéra, par exemple, y fera souvent plus fêtée qu'un Physicien de l'Académie. J'a-

voue qu'on y a trop d'égards pour une autre espece d'hommes agréables, beaucoup moins utiles encore, pour ne pas dire, tout-à-fait inutiles, nuisibles même à la Société. Je veux parler de cette partie du beau monde, oisive, inappliquée, ignorante, dont le mérite consiste dans la science de la bonne grace, *des airs, des manieres & des façons*; qui se croiroit déshonorée d'approfondir quelque Science utile, sérieuse, qui fait consister l'esprit à *voltiger sur les matieres, dont elle ne prend que la fleur*; qui met toute son étude à jouer le rôle d'homme aimable, vif, léger, enjoué, amusant, les délices de la société, un beau parleur, un railleur agréable, &c. (*) & jamais celui d'homme occupé du bien public, de bon citoyen, d'ami essentiel. Si l'on ne regardoit le François que de ce mauvais côté, comme ont la bonté de le faire quelquefois nos voisins, on pourroit dire avec M. Gresset.....

*Que nos arts, nos plaisirs, nos esprits font pitié,
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties,*

(*) *Le François à Londres.*

*Et qu'à force d'esprit & de petits talens ,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus de
bon sens.*

Le Méchant, Comédie de M. Gresset.

Mais il faut avouer que ces hommes friviles, & qui ne sont tels que parce qu'ils négligent la culture des Sciences, sont beaucoup plus rares en France, que ne le croient les Nations rivales de la nôtre; & qu'en général ils y sont peu estimés....

*Sans ami, sans repos, suspect & dangereux
L'homme frivole & vague est déjà malheureux.*

Dit le même M. Gresset. Enfin toute l'Europe rend cette justice à la France, qu'on y voit tous les jours honorer par des récompenses éclatantes les talens utiles, nécessaires. La remarque précédente le prouve déjà; mais quoi de plus propre à convaincre là-dessus les incrédules, que ces bienfaits du Roi répandus sur les membres les plus laborieux de l'Académie des Sciences de Paris, ces Ecoles publiques, ces démonstrations d'Anatomie & de Chirurgie fondées dans les principales villes de France? Ces titres de Noblesse donnés à des personnes distinguées dans l'art de

guérir ? Est-il quelque pays dans l'univers dont le souverain marque plus d'attention à récompenser & encourager les hommes utiles & vertueux ?

Nous avons des Physiciens — nous n'avons plus de citoyens ; il y a là un peu de mauvaise humeur. Peut-il y avoir de meilleurs citoyens que des hommes qui passent leur vie , & altèrent même quelquefois leur santé à des recherches utiles à la Société , tels que sont les Physiciens , les Géomètres , les Astronomes ? Les Poètes & les Peintres rappellent aux hommes la mémoire de la vertu & de ses héros ; & exposent les préceptes de la Morale , ceux des Arts & des Sciences utiles d'une façon plus propre à les faire goûter

Bientôt ressuscitant les Héros des vieux âges ,
 Homere aux grands exploits anima les courages.
 Hésiode à son tour , par d'utiles leçons ,
 Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
 En mille Ecrits fameux la sagesse tracée ,
 Fut , à l'aide des vers , aux mortels annoncée ;
 Et par-tout des esprits ses préceptes vainqueurs
 Introduits par l'oreille entrèrent dans les cœurs.

Boil.

Le

Le Musicien nous délassé de nos travaux, pour que nous y retournions avec plus d'ardeur, & souvent il célèbre ou les grandeurs de l'Être suprême, ou les belles actions des grands hommes; au moins voilà son véritable objet. Tous ces Arts concourent donc au bien public & à nous rendre plus vertueux & meilleurs.

Ou s'il nous en reste encore, — qui donnent du lait à nos enfans. Il est sans doute un grand nombre d'honnêtes gens à la campagne: mais il est pourtant vrai de dire que c'est-là où l'on trouve en plus grand nombre le faux témoin, le rusé chicaneur, le fourbe, le voleur, le meurtrier. Nos prisons en contiennent des preuves sans réplique.

Je l'avoue, cependant — & du dépôt sacré des mœurs. La politique de ces Souverains seroit bien mauvaise, si la thèse de notre Auteur étoit bonne, d'aller choisir des Savans pour former une société destinée à remédier aux déréglemens des mœurs causés par les Sciences. C'étoit des ignorans, des rustres, des payfans, qu'il falloit composer ces Académies.

Par l'attention — qu'elles reçoivent. Les
Suppl. de la Collec. Tome I. O

Académies ont cela de commun avec tous les Corps d'un Etat policé, & elles ont certainement peu besoin de ces précautions ; tant les Sciences & les bonnes mœurs ont coutume d'aller de compagnie.

Ami du bien , de l'ordre & de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.

M. Gresset , ibid.

Ces sages instructions — mais aussi des instructions salutaires. Les gens de Lettres & les Académies doivent bien des remerciemens à l'Auteur, de la bonne opinion qu'il a des uns, & des avis qu'il donne aux autres. Mais il me semble que s'il raisonnoit conséquemment à ses principes, le véritable frein des gens de Lettres, des gens appliqués à des Arts qui dépravent les mœurs, ne doit pas être l'espoir d'entrer dans une Académie qui augmentera encore leur ardeur pour ces sources de leur dépravation ; mais que ce doit être au contraire l'ignorance & l'abandon des Lettres & des Académies. En indiquant à ces Sociétés les objets de morale dont ils doivent faire le sujet de leur prix, l'Auteur convient tacitement que c'est-là un

des principaux objets des Lettres ; qu'ainsi il ne s'est déchainé jusqu'ici que contre des abus qui sont étrangers à la véritable destination , & à l'usage ordinaire des Belles-Lettres.

Qu'on ne m'oppose donc — à des maux qui n'existent pas. Ceci est un peu énigmatique. Selon moi , les maux qui existent sont l'ignorance & les passions déréglées , avec lesquelles les hommes naissent. Les remèdes employés sont les instructions , les Ecoles , les Académies.

Pourquoi faut-il — de tourner les esprits à leur culture. Que devient donc le compliment fait dans la page précédente à nos Académies ? Je me doutois bien que notre Orateur y auroit regret : il n'étoit pas dans ses principes.

Il semble , aux précautions — de manquer de Philosophes. Il est un peu rare de voir les payfans passer dans nos Académies. Il est plus commun de les voir quitter la charrue pour venir être laquais dans les villes , & y augmenter le nombre des ignorans inutiles , & des esclaves du luxe.

Je ne veux point hasarder — la suppor-

teroit pas. On la supporterait à merveille, mais elle ne seroit pas favorable à l'Auteur. L'Agriculture n'est pas plus nécessaire pour tirer de la terre d'excellentes productions, que la Philosophie pour faire faire à l'homme de bonnes actions, & pour le rendre vertueux.

Je demanderai seulement, — dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs. Notre Auteur appelle ici de *grands Philosophes*, ce que tout le monde appelle des monstres. Si sa thèse a besoin d'une pareille ressource, je ne puis que plaindre celui qui la soutient.

Voilà donc les hommes — l'immortalité réservée après leur trépas. Voilà les hommes qui ont été en exécration parmi leurs concitoyens, & qui n'ont échappé à la vigilance des tribunaux, que par leur fuite & par leur retraite dans des climats où regne une licence effrénée.

Voilà les sages maximes — en âge à nos descendans. J'ai trop bonne opinion de notre Orateur pour croire qu'il pense ce qu'il dit ici.

Le Paganisme, — extravagances de l'esprit humain. On n'avoit pas non plus éter-

nifé la sagesse ; & comme les bonnes choses que perpétue l'Imprimerie surpassent infiniment les mauvaises , il est hors de tout doute que cette invention est une des plus belles & des plus utiles que l'esprit humain ait jamais enfantées.

Mais , grace aux caractères — Hobbes & des Spinosa resteront à jamais. Et leurs réfutations aussi , lesquelles sont aussi solides & aussi édifiantes que les monstrueuses erreurs de ces Ecrivains sont folles & dignes du nom de rêveries.

* *A considérer les désordres — ce seroit peut-être le plus beau trait de la vie de cet illustre Pontife.* Le parti qu'ont pris les Turcs est digne des sectateurs de Mahomet & de son Alcoran. Une religion aussi ridicule ne peut , sans doute , se soutenir que par l'ignorance. Le savoir est le triomphe de la vraie Religion. Origene l'a bien fait voir aux Payens ; & les Arnauld , les Bossuet aux hérétiques. L'Evangile est le premier de tous les livres , sans doute ; mais ce n'est pas le seul nécessaire , & Grégoire le Grand auroit perdu son nom , s'il eût été capable d'une pareille sottise.

Allez , écrits célèbres — corruption des

mœurs de notre siècle. On a vu ci-devant que les siècles anciens étoient beaucoup plus corrompus. Il est vrai qu'ils n'en disent rien à la postérité ; mais la pratique presque générale des vices passoit de race en race comme par tradition. Peut-on comparer ce torrent débordé & universel des passions dérégées, des siècles barbares, avec quelques Poètes libertins, que laisse encore échapper notre siècle.

Et portez ensemble — qui soient précieux devant toi. Que le Dieu Tout-puissant ôte les lumières & les talens à ceux qui en abusent, qu'il anéantisse les *Arts funestes* à la vertu ; qu'il donne la pauvreté à ceux qui font un mauvais usage des richesses, mais qu'il répande abondamment les lumières, les talens & les richesses sur ceux qui savent les employer utilement. Voilà la prière d'un bon citoyen, & d'un homme raisonnable.

Mais si le progrès des Sciences — des forces de ceux qui seroient tentés de savoir ? Comme la majeure de cet argument est fautive, ces Auteurs sont dignes de toute la reconnoissance du public, & de l'Auteur même du Discours, qui a mieux profité qu'un autre de leurs travaux.

Que penserons-nous — populace indigne d'en approcher. Le mot de *Sanctuaire* convient-il à un lieu où, selon l'Auteur, on va corrompre ses mœurs & son goût ; je me ferois attendu à toute autre expression ; & en ce cas-là qu'est-ce que l'Auteur entend par cette *populace indigne d'en approcher* ? Les plus indignes d'approcher d'un lieu de corruption, sont ceux qui sont les plus capables de porter fort loin cette corruption ; ceux qui sont les plus capables de se distinguer dans ce prétendu Sanctuaire ; par exemple, ceux qui ont plus d'aptitude aux Sciences, plus de sagacité, plus de génie ; car tous ces gens-là en deviendront d'autant plus mauvais, d'autant plus dangereux au reste de la société, selon les principes de l'Auteur ; à moins qu'ici la vérité ne lui échappe malgré lui, & qu'il ne rende aux Sciences l'hommage qu'il leur doit à tant d'égards. Cette dernière conjecture est très-vraisemblable.

Tandis qu'il seroit à souhaiter — que la nature destinoit à faire des disciples. Oh ! ma conjecture devient ici plus que vraisemblable. L'Auteur reconnoît formellement la dignité & l'excellence des Scien-

ces ; il n'y veut admettre que ceux qui y font réellement propres , & il a raison au fond ; cet abus dans les vocations est réel dans les bons principes & dans les principes ordinaires. Mais 1^o. le Citoyen de Geneve ne raisonne pas conséquemment à sa these ; car puisque les Sciences sont pernicieuses aux mœurs , plus ceux qui les cultiveront feront spirituels , subtils , plus ils feront méchans & à craindre ; & dans ce cas , pour le bien de la société , les stupides seuls doivent être destinés aux Sciences. 2^o. Cet Auteur a oublié ici qu'il enveloppe les Arts aussi bien que les Sciences dans son anathème , & que ce fabricant d'étoffe est un ministre du luxe. Qu'il aille donc labourer la terre. A quoi bon les étoffes ? *L'homme de bien est un Athlete qui se plaît à combattre à nud.* Nous en ressemblerons mieux à la vertu dans cette simplicité ; & pourquoi tout le reste du corps ne supporteroit-il pas les injures des saisons , aussi bien que le visage & les mains ? Ce seroit le moyen d'avoir des guerriers capables de supporter l'excès du travail & de résister à la rigueur des saisons & aux intempéries de l'air.

Les Vérulams , les Descartes & les Newtons — l'espace immense qu'ils ont parcouru.
 Premièrement , il n'est point vrai que les Vérulams , les Descartes , les Newtons n'aient point eu de maîtres ; ces grands hommes en ont d'abord eu comme tous les autres , & ont commencé par apprendre tout ce qu'on favoit de leur tems. En second lieu , de ce que des génies transcendants , tels que ceux-ci , & tant d'autres que l'antiquité n'a point nommés , ont été capables d'inventer les Sciences & les Arts , l'Auteur veut que tous les hommes apprennent d'eux-mêmes , & sans maîtres , afin de rebuter ceux qui ne feront pas transcendants comme ces premiers ; mais ce qui est possible à des génies de cette trempe , ne l'est pas pour tout autre ; & si les Sciences sont bonnes , ces grands hommes ont très-bien mérité de la société de lui avoir communiqué leurs lumières , & ceux qui en éclairent les autres hommes participent à cette action. Si au contraire les Sciences sont pernicieuses , ces hommes ne sont plus dignes de l'admiration de l'Auteur. Ce sont des monstres qu'il falloit étouffer dès les pre-

miens efforts qu'ils ont faits pour franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru. Or, ce dernier parti auroit mis le comble à l'extravagance & à la barbarie, & l'Auteur a raison de regarder ces hommes divins comme les dignes Précepteurs du genre-humain. On est charmé de voir que la vérité perce ici, comme à l'insçu de l'Orateur; il est fâcheux seulement qu'elle ne soit point d'accord avec le reste du Discours.

S'il faut permettre à quelques hommes — à la gloire de l'esprit humain. Les Sciences & les Arts sont donc des monumens élevés à la gloire de l'esprit humain; l'Auteur ne pense donc plus qu'ils sont la source de la dépravation de nos mœurs; car assurément ils mériteroient, dans ce cas, d'être regardés comme les monumens de sa honte, & ils n'arrachent de l'Auteur un aveu tout opposé que parce qu'ils sont les sources de la lumière & de la droiture qui fait le parfait honnête homme & le vrai citoyen.

Mais si l'on veut que — encouragement dont ils ont besoin. Voilà, ce me semble, bien des louanges épigrammatiques en fa-

veur des génies destinés à perdre notre innocence, notre probité.

L'ame se proportionne — Chancelier d'Angleterre. L'éloquence, selon l'Auteur, tire son origine de l'ambition, de la haine, de la flatterie & du mensonge. La Physique d'une vaine curiosité, la Morale même de l'orgueil humain, toutes les Sciences & les Arts de nos vices. Voilà de belles sources pour des Consuls & des Chanceliers, actuellement les objets de l'admiration de l'Auteur; ou Rome & l'Angleterre étoient là dans de bien mauvaises mains, ou les principes de l'Orateur sont bien étranges.

Croit-on que si l'un n'eût occupé — l'art de conduire les Peuples est plus difficile que celui de les éclairer : toute cette page est de la plus grande beauté, comme de la plus exacte vérité, & elle est malheureusement une contradiction perpétuelle du reste de l'ouvrage.

Comme s'il étoit plus aisé — les Peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux. Voilà donc l'Auteur revenu aux vérités que nous avons établies dans nos premières remarques. Les lumières & la sagesse vont donc ensemble; les savans poi-

fédent l'un & l'autre , puisqu'il n'est plus question que de leur donner du pouvoir , pour qu'ils entreprennent & fassent de grandes choses. Donc la science ne dégrade pas les mœurs & le goût. Donc le parti que l'Orateur a pris n'est pas juste , ni son Discours solide.

Pour nous , hommes vulgaires , — nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage. Les soins que coûte l'éducation des enfans , ne prouvent que trop les peines & l'appareil , & j'ajoute les stratagêmes qu'il faut mettre en usage pour inculquer aux hommes les principes de la morale , & former leurs mœurs. Non pas que la théorie de cette morale , de cette éducation soit si épineuse ; mais c'est que la pratique en est des plus pénibles , & qu'on échoue encore souvent sur certains caractères , avec tout l'art que ce siècle éclairé a imaginé pour y réussir.

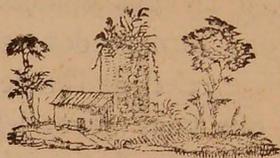
Tes principes ne sont-ils pas gravés — dans le silence des passions ? La supposition du silence des passions est charmante ; mais qui leur imposera silence à ces passions ? sinon des lumières bien vives sur leur perversité , sur leurs suites funestes , sur les

moyens de les dompter, ou même de les éviter, en élevant l'ame à des objets plus dignes d'elle; enfin en devenant Philosophes & savans.

Voilà la véritable Philosophie, — que l'un savoit bien dire, & l'autre, bien faire. Pourquoi seroit-il défendu de mériter ces deux couronnes à la fois? Bien faire & bien penser sont inséparables, & il n'est pas difficile de bien dire à qui pense bien; mais comme on n'agit pas sans penser, sans réfléchir, l'art de bien penser doit précéder celui de bien faire. Celui qui aspire donc à bien faire, doit, pour être plus sûr du succès, avoir *les lumieres & la sagesse* de son côté, ce que la culture des Sciences, de la Philosophie peut seule lui donner. « Si vous voulez, dit Cicéron, vous former des regles d'une vertu solide; c'est de l'étude de la Philosophie que vous devez les attendre, ou il n'y a point d'art capable de vous les procurer. Or, ce seroit une erreur capitale, & un manque de réflexion, de dire qu'il n'y a point d'art pour acquérir les talens les plus sublimes, les plus essentiels, pendant qu'il y en a pour les

» plus subalternes. Si donc il y a quel-
 » que science qui enseigne la vertu, où
 » la chercherez-vous, sinon dans la Phi-
 » losophie? »

*Sive ratio constantiæ, virtutisque ducitur:
 aut hæc ars est (Philosophia) aut nulla om-
 ninò, per quam eas assequamur. Nullam di-
 cere maximarum rerum artem esse, cum mi-
 nimarum sine arte nulla sit; hominum est
 parùm consideratè loquentium, atque in
 maximis rebus errantium. Si quidem est
 aliqua disciplina virtutis, ubi ea quære-
 tur, cum ab hoc discendi genere discesseris.
 Cicero de Offic. l. II. p. 10. de l'Edit.
 de Glasgow.*



A D D I T I O N

A L A

RÉFUTATION PRÉCÉDENTE.

A Dijon, ce 15 Octobre 1751.

MONSIEUR,

*J*E viens de recevoir de Paris une Brochure, où M. Rousseau réplique à une réponse faite à son Discours par la voie du Mercure. Cette réponse a plusieurs chefs communs avec nos Remarques, & par conséquent la réplique nous intéresse. Notre Réfutation du Discours en deviendra complete, en y joignant celle de cette réplique que je vous envoie, & j'espère qu'elle arrivera encore assez à tems pour être placée à la suite de nos Remarques.

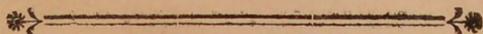
J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. *Vous avez trouvé singulier qu'on ait mis en question... Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.... L'Académie Françoisé confirme authentiquement votre opinion, Monsieur, en proposant pour le sujet du prix d'éloquence de l'année 1752 cette vérité à*

établir... L'amour des Belles-Lettres inspire l'amour de la vertu... C'est le droit & le devoir des Cours souveraines, Monsieur, de redresser les décisions hasardées par les autres Jurisdictions. M. Rousseau a senti toute la force de l'autorité de ce Programme publié par la première Académie du monde, en fait de Belles-Lettres; il a tâché de l'affoiblir, en disant que cette sage Compagnie a doublé dans cette occasion le tems qu'elle accordoit ci-devant aux Auteurs, même pour les sujets les plus difficiles... Mais cette circonstance n'infirmé en rien le jugement que ce tribunal suprême porte contre la thèse du Citoyen de Geneve; elle peut seulement faire penser que ce sujet exige beaucoup d'érudition, de lecture, & par conséquent de tems; ce qui est vrai. D'ailleurs, cette sage Compagnie suit l'usage de toutes les Académies, quand elle propose en 1751 le sujet des prix qu'elle doit donner en 1752. Il en est même plusieurs qui mettent deux ans d'intervalle entre la publication du Programme & la distribution du prix.

RÉFUTATION

*Des Observations de M. J. J. Rousseau de
Geneve , sur une Réponse qui a été faite
à son Discours dans le Mercure de Sep-
tembre 1751. (a)*



NOUS sommes d'accord avec l'illustre Auteur de la Réfutation insérée au *Mer-
cure*, en ce que nous avons trouvé comme
lui 1. Que M. Rousseau , savant ,
éloquent , & homme de bien tout à la
fois , fait un contraste singulier avec le
citoyen de Geneve , l'orateur de l'igno-
rance , l'ennemi des Sciences & des Arts
qu'il regarde comme une source constante
de la corruption des mœurs.

2. Comme le respectable anonyme, nous
avons pensé que le Discours couronné
par l'Académie de Dijon est un tissu de
contradictions qui décelent , malgré son
Auteur , la vérité qu'il s'efforce en vain
de trahir.

3. Comme le Prince philosophe , aussi

(*) La Réponse en question est celle du Roi de Pologne
que l'on trouvera ci-après.

puissant à protéger les Lettres qu'à défendre leur cause (*); nous avons dit que l'Orateur Genevois avoit prononcé un anathême trop général contre les Sciences & les Arts, & qu'il confondoit quelques abus qu'on en fait, avec leurs effets naturels & leurs usages légitimes.

I.

Au premier article, M. Rousseau répond; qu'il a étudié les Belles - Lettres, sans les connoître; que dès qu'il s'est *aperçu du trouble qu'elles jettoient dans son ame, il les a abandonnées.*

Comment cet Auteur ne sent-il point qu'on va lui répliquer que ce n'est point les avoir abandonnées, ou au moins l'a-

(*) Voici comme l'Auteur anonyme de la réponse au Discours du Citoyen de Geneve se trouve désigné dans le Mercure de Septembre, p. 62. " Nous sommes fâchés qu'il
 ,, ne nous soit pas permis de nommer l'Auteur de l'ouvrage
 ,, suivant. Aussi capable d'éclairer que de gouverner les peuples,
 ,, & aussi attentif à leur procurer l'abondance des
 ,, biens nécessaires à la vie, que les lumières & les con-
 ,, noissances qui forment à la vertu, il a voulu prendre en
 ,, main la défense des Sciences, dont il connoît le prix. Les
 ,, grands établissemens qu'il vient de faire en leur faveur
 ,, étoient déjà comme une réponse sans réplique au Discours
 ,, du Citoyen de Geneve, à qui il n'a pas tenu de dégrader
 ,, tous les Beaux-Arts. Puissent les Princes à venir, suivre
 ,, un pareil exemple, &c. "

voir fait bien tard , que de les avoir portées au degré où il y est parvenu , que c'est même les cultiver plus que jamais que de se produire sur le théâtre des Académies pour y disputer , y remporter les prix qu'elles proposent. Le personnage que joue M. Rousseau dans sa réplique , n'est donc pas plus sérieux que celui qu'il affecte dans son Discours.

Je me fers , dit-il , des Belles-Lettres pour combattre leur culture , comme les Saints Peres se servoient des Sciences mondaines contre les Payens ; si quelqu'un , ajoute-t-il , venoit pour me tuer , & que j'eusse le bonheur de me saisir de son arme , me seroit-il défendu , avant que de la jeter , de m'en servir pour le chasser de chez moi ?

Les Peres de l'Eglise se font servis utilement des Sciences mondaines pour combattre les Payens. Donc ces Sciences sont bonnes , & ce n'est point elles que ces défenseurs de la Religion méprisoient , blâmoient ; car ils n'auroient ni voulu s'en servir , ni pu le faire si utilement : mais c'est le mauvais usage qu'en faisoient ces Philosophes profanes qu'ils reprochoient avec raison.

C'est une très-belle action que de désarmer son ennemi, & de le chasser avec ses propres armes : mais M. Rousseau n'est nullement dans ce cas-là ; il n'a désarmé personne ; les armes dont il se sert sont bien à lui : il les a acquises par ses travaux, par ses veilles ; il semble par leur choix & leur éclat, qu'il les ait reçues de Minerve même, & par une ingratitude manifeste, il s'en sert pour outrager cette divinité bienfaitrice ; il s'en sert pour anéantir, autant qu'il est en lui, ce qu'il y a de plus respectable, de plus utile, de plus aimable parmi les hommes qui pensent ; la Philosophie, l'étude de la sagesse, l'amour & la culture des Sciences & des Arts ; il n'y a donc point de justesse dans l'application des exemples que M. Rousseau cite en sa faveur, & il est toujours singulier que l'homme savant, éloquent, qui a conservé toute sa probité, toutes ses vertus, à la reconnoissance près, en acquérant ces talens, les employe à s'efforcer de prouver qu'ils dépravent les mœurs des autres.

J'ajoute qu'il y a un contraste si nécessaire entre la cause soutenue par M. Rousseau, & les moyens qu'il employe pour

la défendre, qu'en la gagnant même, par supposition, il la perdrait encore; car dans cette hypothese, & selon ses principes, son éloquence, son savoir, en nous subjuguant, nous conduiroient à la vertu, nous rendroient meilleurs, & par conséquent démontreroient, contre son Auteur même, que tous ces talens sont de la plus grande utilité.

I I.

Que les contradictions soient très-fréquentes dans le Discours du Citoyen de Geneve, on vient de s'en convaincre par la lecture de mes remarques. M. Rousseau prétend que ces contradictions ne sont qu'apparentes; que s'il loue les Sciences en plusieurs endroits, il le fait sincèrement & de bon cœur, parce qu'alors il les considere en elles-mêmes, il les regarde comme une espece de participation à la *suprême intelligence*, & par conséquent comme excellentes; tandis que dans tout le reste de son Discours il traite des Sciences, relativement au génie, à la capacité de l'homme; celui-ci étant trop borné pour y faire de grands progrès, trop passionné pour n'en pas faire un

mauvais usage ; il doit , pour son bien & celui des autres , s'en abstenir ; elles ne sont point proportionnées à sa nature , elles ne sont point faites pour lui (*), il doit les éviter toutes comme autant de poisons.

Comment ! Les Sciences & les Arts ne seroient point faits pour l'homme ? M. Rousseau y a-t-il bien pensé ? Auroit-il déjà oublié les prodiges qu'il leur a fait opérer sur l'homme même ? Selon lui , & selon le vrai , le rétablissement des Sciences & des Arts a fait sortir l'homme , en quelque manière , du néant ; il a dissipé les ténèbres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé... il l'a élevé au-dessus de lui-même ; il l'a porté par l'esprit jusques dans les régions célestes ; & ce qui est plus grand & plus difficile , il l'a fait rentrer en soi-même , pour y étudier l'homme , & connoître sa nature , ses devoirs , & sa fin. L'Europe , continue notre Orateur , étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde aujourd'hui si éclairée , vivoient , il y a quel-

(*) Les chiffres ainsi apostillés désignent les pages des Observations de M. Rousseau en réplique à la réponse insérée au Mercure de Septembre. Les chiffres simples sont les citations de notre Edition.

ques siècles, dans un état pire que l'ignorance... Il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun. Le Citoyen de Geneve exhorte les Rois à appeller les savans à leurs conseils; il regarde comme compagnes les lumieres & la sagesse, & les savans comme propres à enseigner la dernière aux peuples. Les lumieres, les Sciences, ces étincelles de la Divinité, sont donc faites pour l'homme; & le fruit qu'ils en retirent, est la vertu.

Eh ! pourquoi cette émanation de la sagesse suprême ne conviendrait-elle pas à l'homme ? Pourquoi lui deviendrait-elle nuisible ? Avons-nous un modèle à suivre plus grand, plus sublime que la Divinité ? Pouvons-nous nous égarer sous un tel guide, tant que nous nous renfermerons dans la science de la religion & des mœurs, dans celle de la nature, & dans l'art d'appliquer celle-ci aux besoins & aux commodités de la vie ? Trois especes de connoissances destinées à l'homme par son Auteur même. Comment donc oser dire qu'elles ne sont pas faites pour lui, quand l'Auteur de toutes choses a décidé le contraire ? Il a l'esprit trop borné pour y faire de grands

progrès ; ce qu'il y en fera , fera toujours autant d'effacé de ses imperfections , autant d'avancé dans le chemin glorieux que lui trace son Créateur. Il a trop de passions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage. Plus l'homme a de passions , plus la science de la Morale & de la Philosophie lui est nécessaire pour les dompter ; plus il doit aussi s'amuser , s'en distraire par l'étude & l'exercice des Sciences & des Arts. Plus l'homme a de passions , plus il a de ce feu qui le rend propre à faire les découvertes les plus grandes , les plus utiles ; plus il a de ce feu , principe du grand homme , du héros , qui le rend propre aux vastes entreprises , aux actions les plus sublimes. Donc plus les hommes ont de passions , plus il est nécessaire , avantageux pour les autres , & pour eux-mêmes qu'ils cultivent les Sciences & les Arts.

Mais plus il a de passions , plus il est exposé à abuser de ses talens , repliquera l'adversaire.

Plus il aura de savoir , moins il en abusera : Les grandes lumieres montrent trop clairement les erreurs , les abus , leurs principes , la honte attachée à tous les travers , pour

que le savant qui les voit si distinctement ose s'y livrer. Monsieur Rousseau dans ses Observations convient que les vrais savans n'abusent point des Sciences ; puisque , de son aveu , elles sont sans danger quand on les possède vraiment , & qu'il n'y a que ceux qui ne les possèdent pas bien , qui en abusent , on ne sauroit donc les cultiver avec trop d'ardeur ; & ce n'est pas la culture des Sciences qui est à craindre , selon M. Rousseau même , mais au contraire le défaut de cette culture , la culture imparfaite , l'abus de cette culture. Voilà où se réduit la défense de cet Auteur lorsqu'on l'analyse , & l'on voit que la distinction imaginée pour sauver les contradictions de son Discours , est frivole , & que ni cette Piece , ni les Observations qui viennent à l'appui , ne donnent point la moindre atteinte à l'utilité si généralement reconnue des Sciences & des Arts , tant pour nous procurer nos besoins , nos commodités , que pour nous rendre plus gens de bien.

I I I.

Le Citoyen de Geneve exclut de la société toutes les Sciences, tous les Arts,

fans exception ; il regarde l'ignorance la plus complete comme le plus grand bien de l'homme , comme le seul asyle de la probité & de la vertu ; & en conséquence il oppose à notre siecle poli par les Sciences & les Arts , les mœurs des Sauvages de l'Amérique , les mœurs des peuples livrés à la seule nature , au seul instinct. M. Rousseau dans ses Observations* déclare qu'il n'a garde de tomber dans ce défaut ; qu'il admet la théologie , la morale , la science du salut enfin ; mais il n'admet que celles-là , *porrò unum est necessarium* , & il regarde toutes les autres Sciences , tous les autres Arts , comme inutiles , comme pernicieux au genre-humain , non pas en eux-mêmes , mais par l'abus qu'on en fait , & parce qu'on *en abuse toujours*. Il paroît dans son discours , qu'il met le luxe au nombre de ces abus : ici , c'est au contraire le luxe qui enfante les Arts , & la *premiere source du mal est l'inégalité des conditions* , la distinction de *pauvre & de riche*.

§. I. Je me garderai bien d'établir sérieusement la nécessité de cette inégalité des conditions , qui est le lien le plus fort , le plus essentiel de la société. Cette vérité tri-

viale faite aux yeux du Lecteur le moins intelligent. Je suis seulement fâché de voir ici comme dans le discours du Citoyen de Geneve, qu'un Orateur de la volée de M. Rousseau, ose porter au sanctuaire des Académies, des paradoxes que Moliere & Delisle ont eu la prudence de ne produire que par la bouche du *Misanthrope* & d'*Arlequin sauvage*, & comme des travers ou des singularités propres à nous faire rire. Revenons au sérieux que mérite le sujet qui nous occupe.

L'exception que fait ici Monsieur Rousseau en faveur de la théologie, de la morale, &c. est déjà une demi-rétractation de sa part; car la science de la théologie, celles de la morale & du salut, sont des plus sublimes, des plus étendues; elles sont inconnues aux Sauvages, & l'on ne s'avisera jamais de regarder comme un ignorant celui qui en fera parfaitement instruit. Les Athanases, les Chrysostômes, les Augustins sont encore l'admiration de notre siècle par ce seul endroit. Nous venons de voir, il n'y a qu'un moment, que M. Rousseau attribue au renouvellement des Sciences & des Arts la science

de la morale; car celle-ci est l'art de *rentrer en soi-même pour y étudier l'homme & connoître sa nature, ses devoirs & sa fin; merveilles qui, de son aveu, se sont renouvelées avec les Sciences.* Or, cette partie des Arts étant essentielle à tous les hommes, il en résulte que notre Orateur sera forcé d'avouer que le rétablissement des Sciences a procuré à toute la race humaine, cette utilité si importante qu'il s'efforce ici de rendre indépendante, & très-séparée de ces Sciences, incompatible même avec elles.

Quant à la science du salut prise dans son sens le plus étendu, dans ceux qui sont destinés à l'enseigner aux autres, à la défendre, & telle que la possédoient les grands hommes que je viens de citer, dignes modèles pour ceux de notre siècle; tout le monde fait qu'elle suppose la connoissance des langues savantes, celle de la Philosophie, celle de l'Eloquence, celle enfin de toutes les sciences humaines, puisque ce sont des hommes qu'il est question de sauver, & que l'art de leur inculquer les vérités nécessaires à ce sublime projet, doit employer tous les moyens connus d'affecter leurs sens & de convaincre leur raison.

Sont-ce des favans , dit M. Rousseau , que Jésus-Christ a choisis pour répandre sa doctrine dans l'univers ? Ne sont-ce pas des pêcheurs , des artisans , des ignorans ?

Les Apôtres étoient réellement des ignorans , quand Dieu les a choisis pour missionnaires de sa Loi , & il les a choisis tels exprès pour faire éclater davantage sa puissance ; mais quand ils ont annoncé , prêché cette doctrine du salut , peut-on dire qu'ils étoient des ignorans ? Ne sont-ils pas au contraire un exemple authentique , par lequel Dieu déclare à l'univers que la science du salut suppose les connoissances , même les connoissances humaines les plus universelles , les plus profondes ? L'Être suprême veut faire d'un artisan , d'un pêcheur , un chrétien , un sectateur & un prédicateur de l'Évangile ; voilà que l'Esprit Saint anime cet artisan , & le transforme en un homme extraordinaire , qui parle d'abord les langues connues , & qui par la force de son éloquence , convertit dans un seul sermon trois mille ames. On fait ce que suppose une éloquence si persuasive , si victorieuse ,

au milieu d'un peuple endurci au point d'être encore aujourd'hui dans les ténèbres à cet égard ; l'éloquence de nos jours ne mérite vraiment ce nom qu'autant qu'elle rassemble l'ordre & la solidité du Géometre , avec la justesse & la liaison exacte des argumens du Logicien , & qu'elle les couvre de fleurs ; qu'autant qu'elle remplit cet excellent canevas de matériaux bien assortis , pris dans l'histoire des hommes, dans celle des Sciences , dans celle des Arts, dont les détails les plus circonstanciés deviennent nécessaires à un Orateur. Qui a jamais douté que l'art oratoire fût celui de tous qui suppose , qui exige les plus vastes connoissances ? Et qui croira que l'éloquence sortie des mains de Dieu , & donnée aux Apôtres pour la plus grande , la plus nécessaire de toutes les expéditions , ait été inférieure à celle de nos Rhéteurs ; la grace , & les prodiges , dira-t-on , ont suppléé à l'éloquence. La grace & les prodiges ont , sans doute , la principale part à un ouvrage que jamais la seule éloquence humaine n'eût été capable d'exécuter ; mais il n'est pas moins constant ,

ar l'écriture, que les saints Missionnaires de l'Évangile animés de l'esprit de Dieu possédoient cette éloquence divine, supérieure à toute faculté humaine, digne enfin de l'esprit qui est la source de toutes les lumières. Toutes les nations étoient frappées d'étonnement (*) de voir & d'entendre de simples artisans Israélites, non-seulement parler toutes les langues, mais encore posséder tout-à-coup la science de l'Écriture sainte, l'expliquer & l'appliquer d'une façon frappante au sujet de leur mission, discourir enfin avec le savoir, le feu & l'enthousiasme des Prophetes (**).

En supposant donc qu'il fût exactement vrai que la science du salut fût l'unique qui dût nous occuper, on voit que cette science renferme, exige toutes les autres connoissances humaines. Les savans Peres de l'Eglise nous en ont donné l'exemple, & saint Augustin nous dit expressément, *qu'il seroit honteux & de dangereuse conséquence, qu'un Chrétien, se croyant fondé sur l'autorité des saintes Ecritures, raisonnât si*

(*) Stupebant autem omnes & mirabantur.

(**) Effundam de spiritu meo super omnem carnem, & prophetabunt filii vestri, &c. *Act. Apost. cap. 2.*

pitoyablement sur les choses naturelles , qu'il en fût exposé à la dérision & au mépris des infidelles ().*

Mais quoique la science du salut soit la première , la plus essentielle de toutes , les plus rigoureux casuistes conviendront qu'elle n'est pas l'unique nécessaire. Et que deviendrait la société ? que deviendrait même chaque homme en particulier , si tout le monde se faisoit chartreux , hermite ? Que deviendrait le petit nombre qu'il y a aujourd'hui de ces solitaires uniquement occupés de leur salut , si d'autres hommes ne travailloient à les loger , à les meubler , à les nourrir , à les guérir de leurs maladies ? C'est donc pour eux , comme pour nous , que travaillent les laboureurs , les architectes , les menuisiers , ferruriers , &c. C'est donc pour eux , comme pour nous , que les manufactures d'étoffes , de verres , de fayance , s'élevaient & produisent leurs ouvrages ; que

(*) *Turpe est autem & nimis perniciosum , ac maxime cavendum , ut Christianum de his rebus (Phycis) quasi secundum christianas litteras loquentem , ita delirare qui libet infidelis audiat , ut (quemadmodum dicitur ,) toto caelo errare conspiciens risum tenere vix possit. De Gener. ad litt. L. I. c. 19.*

les mines de fer, de cuivre, d'étain, d'or & d'argent, sont fouillées & exploitées. C'est donc pour eux, comme pour nous, que le pêcheur jette ses filets; que le cuisinier s'instruit de l'art d'apprêter les alimens; que le navigateur va dans les différentes parties de la terre chercher le poivre, le clou de gerofle, la casse, la manne, la rhubarbe, le quinquina. Nous manquons donc tous des choses les plus nécessaires à la vie, & à sa conservation, si nous n'étions uniquement occupés que de l'affaire de notre salut, & nous retomberions dans un état pire que celui des premiers hommes, des Sauvages; *dans un état pire que cette barbarie que le Citoyen de Geneve trouve déjà pire que l'ignorance.*

Le peuple heureux est celui qui ressemble à la république des fourmis, dont tous les sujets laborieux s'empressent également à faire le bien commun de la société. Le travail est ami de la vertu, & le peuple le plus laborieux doit être le moins vicieux. Le plus vaste, le plus noble, le plus utile des travaux, le plus digne d'un grand Etat, est le commerce de mer qui nous débarrasse de notre superflu, & nous l'échange

pour du nécessaire ; qui nous met à même de ce que tous les peuples du monde ont de beau, de bon, d'excellent ; qui nous instruit de leurs vices & de leurs ridicules pour les éviter, de leurs vertus & de leurs sages coutumes pour les adopter : les Sciences mêmes & les Arts doivent les plus grandes découvertes à la navigation, qui leur rend avec usure ce qu'elle en emprunte. Dans la guerre, comme dans la paix, la marine est un des plus grands ressorts de la puissance d'un peuple. Ses dépenses sont immenses, mais elles ne font point de l'Etat, elles y rentrent dans la circulation générale ; elles n'apportent donc aucune diminution réelle dans ses finances. Que nos voisins sentent bien toutes ces vérités, & qu'ils fassent en faire un bon usage ! France, si avantageusement située pour communiquer avec toutes les mers, avec toutes les parties du monde, cet objet est digne de tes regards. Fais des conquêtes sur Neptune, par ton habileté à dompter ses caprices ; elles te resteront, ainsi que les sommes immenses dont tes armées nombreuses enrichissent souvent les peuples étrangers, quelquefois tes propres ennemis.

Je fais bien, dit M. Rousseau, que la politique d'un Etat, que les commodités, (il n'a osé ajouter) & les besoins de la vie, demandent la culture des Sciences & des Arts, mais je soutiens qu'en même tems ils nous rendent malhonnêtes gens.

Nous avons amplement prouvé le contraire dans le cours de cette Réfutation : nous ajouterons ici que loin que la probité, l'affaire du salut aient de l'incompatibilité avec la culture des Sciences, des Arts, du commerce, avec une ardeur pour le travail répandue sur tous les sujets d'un Etat ; je pense au contraire, que l'honnête homme, le chrétien est obligé de se livrer à tous ces talens.

Peut-on faire son salut sans remplir tous ses devoirs ? Et les devoirs de l'homme en société se bornent-ils à la méditation, à la lecture des livres saints, & à quelques exercices de piété ? Un boulanger qui passeroit la journée en prières, & me laisseroit manquer de pain, feroit-il bien son salut ? Un chirurgien qui iroit entendre un sermon, plutôt que de me remettre une jambe cassée, feroit-il une action bien méritoire devant Dieu ? Les devoirs

de notre état font donc partie de ceux qui font essentiels à l'affaire de notre salut, & la nécessité de tous ces états est démontrée par les besoins pour lesquels ils ont été inventés.

Je conviendrai de la nécessité & de l'excellence de tous ces Arts utiles, dira M. Rousseau, mais à quoi bon les Belles-Lettres? à quoi bon la Philosophie, qu'à flatter, qu'à fomenter l'orgueil des hommes?

Dès que vous admettez la nécessité des manufactures de toutes especes, pour nos vêtemens, nos logemens, nos ameublemens; dès que vous recevez les Arts qui travaillent les métaux, les minéraux, les végétaux nécessaires à mille & mille besoins; ceux qui s'occupent du soin de conserver, de réparer notre santé, vous ne sauriez plus vous passer de la Mécanique, de la Chimie, de la Physique qui renferment les principes de tous ces Arts, qui les enfantent, les dirigent & les enrichissent chaque jour; dès que vous convenez de la nécessité de la navigation, il vous faut des Géographes, des Géometres, des Astronomes. Eh! comment pourrez-

vous disconvenir de la nécessité de tous ces Arts , de toutes ces Sciences , de leur liaison naturelle , & de la force réciproque qu'ils se prêtent ? Dès que vous voulez bien que les hommes vivent en société , & qu'ils suivent des loix , il vous faut des Orateurs qui leur annoncent & leur persuadent cette loi ; des Poètes moraux même , qui ajoutent à la persuasion de l'éloquence les charmes de l'harmonie plus puissante encore.

§. II. Nous avons défendu la nécessité , l'utilité de toutes les Sciences frondées par le Citoyen de Geneve , réprouvées avec quelques exceptions par les observations de M. Rousseau. Examinons maintenant l'abus qu'il prétend qu'on en fait.

Nous convenons qu'on abuse quelquefois des Sciences. M. Rousseau ajoute qu'on en abuse beaucoup , & même qu'on en abuse toujours.

Il suffiroit de s'appercevoir que M. Rousseau est réduit , dans sa justification , à soutenir que les Sciences font toujours du mal , qu'on en abuse toujours , pour sentir combien sa cause est désespérée. Vis-à-vis de tout autre , la seule citation de

cette proposition en feroit la réfutation ; mais les talens de M. Rousseau donnent de la vraisemblance & du crédit à ce qui en est le moins susceptible, & il mérite qu'on lui marque ses égards, en étayant de preuves les vérités mêmes qui n'en ont pas besoin.

Un abus constant & général des Sciences doit se démontrer ; 1^o. par le fait ; 2^o. par la nature même des Sciences considérées en elles-mêmes, ou prises relativement à notre génie, à nos talens, à nos mœurs. Or, l'Auteur convient que les Sciences sont excellentes en elles-mêmes, & nous avons prouvé, art. II, que relativement à nous-mêmes, elles n'ont rien d'incompatible avec les bonnes mœurs, qu'elles tendent au contraire à nous rendre meilleurs : il ne nous reste donc qu'à examiner la question de fait.

Pour démontrer que les Sciences & les Arts dépravent les mœurs, ce n'est pas assez que de nous citer des mœurs dépravées dans un siècle savant ; ce ne seroit même pas assez que de nous citer des savans sans probité ; il faut prouver que c'est de la Science même que vient la dépravation, & j'ose avancer qu'on ne le fera jamais.

1°. Parce que la plupart des exemples de dissolution des mœurs qu'on peut citer, n'ont aucune liaison avec les Sciences & les Arts, quelque familiers qu'ils aient été dans les siècles, ou aux personnes, objets de ces citations. 2°. Parce que ceux mêmes qui ont abusé de choses aussi excellentes, n'ont eu ce malheur que par la dépravation qu'ils avoient dans le cœur, bien avant qu'ils fissent servir leurs talens acquis à la manifester au dehors.

Quoi de plus méchant & de plus éclairé tout à la fois que Néron ? Quel siècle plus poli que le sien ? Ce doit être ici ou jamais, le triomphe de l'induction du Citoyen de Geneve. Mais quoi ! osera-t-il dire que c'est aux lumieres, aux talens de Néron, ou de son siècle, que sont dues toutes les horreurs dont ce monstre a épouventé les Romains ? Qu'il nous fasse donc remarquer quelques traits de ces rares talens, dans l'art de faire égorger ses amis, son précepteur, sa mere : qu'il nous fasse donc appercevoir quelque liaison entre cette barbarie qui éteignit en lui tous les sentimens de la nature, de l'humanité, de la reconnoissance, & ces lumieres publi-

mes & précieuses qu'il tenoit des leçons du Philosophe le plus spirituel, & le plus homme de bien de son siècle. Il est trop évident que Néron, dans ses beaux jours, est un jeune tigre que l'éducation, les Sciences & les Beaux-Arts tiennent enchaîné, & apprivoisent en quelque sorte; mais que sa férocité trop naturelle n'étant qu'à demi éteinte par tant de secours, se rallume avec l'âge, les passions & le pouvoir absolu; le tigre rompt sa chaîne, & libre alors comme dans les forêts, il se livre au carnage pour lequel la nature l'a formé. Néron tyran & cruel est donc le seul ouvrage d'une nature barbare & indomptable, & non celui des Sciences & des Arts, qui n'ont fait que retarder, & peut-être même diminuer les funestes ravages de sa férocité. Ce que je dis ici de Néron est général. Pour être méchant, il n'y a qu'à laisser agir la nature, suivre ses instincts: pour être bon, bienfaisant, vertueux, il faut se replier sur soi-même; il faut penser, réfléchir; & c'est ce que nous font faire les Sciences & les Beaux-Arts.

Que ceux qui ont abusé réellement des Sciences & des Arts ne l'aient fait que

par une dépravation qu'ils tenoient déjà de la nature, & qui ne vient point du tout de cette culture; c'est ce qui est évident à quiconque fait attention au but des Sciences & des Arts qu'on nous permettra de rappeler ici. Le premier de tous, objet de la science, de la religion & des mœurs, est de régler les mouvemens du cœur à l'égard de Dieu & du prochain: le second, qui est l'objet de la science de la nature, est de donner à l'esprit la justesse & la sagacité nécessaires dans les recherches & les raisonnemens qu'exige cette science, qui en elle-même est l'étude des ouvrages du Créateur, & nous représente sans cesse sa grandeur, sa puissance, sa sagesse; en même tems qu'elle nous offre les fonds où nous puisons de quoi pourvoir à nos nécessités. Enfin, le troisieme but, objet particulier des Arts, est de réduire en pratique la théorie précédente, & de travailler à nous procurer les besoins & les commodités de la vie.

Comment prouvera-t-on que des talens faits pour former le cœur au bien, à la vertu, diriger l'esprit à la vérité, & exercer les forces du corps à des travaux

nécessaires & utiles , fassent tout le contraire de leur destination ? Sans une nature dépravée à l'excès , comment abuser de moyens si précieux & faits exprès pour nous conduire à des fins si louables ? Et n'est-il pas visible que c'est cette dépravation antécédente , & non ces moyens , qui sont les causes de ces abus quand ils arrivent ? Qu'enfin , ce ne sont pas les Sciences & les Arts qui ont dépravé les mœurs de ces malheureux , mais au contraire leurs mœurs naturellement perverses , qui ont corrompu leur savoir , leurs talens , ou leurs usages légitimes.

M. Rousseau convient de l'utilité de la science de la religion & des mœurs : c'est donc contre celle de la nature , & des Arts , qui en font l'application , que portent ces déclamations.

En vain oppose-t-on à M. Rousseau que la nature développée nous offre de toutes parts les merveilles opérées par le Créateur , nous élève vers ce principe de toutes choses , & en particulier de la religion & des bonnes mœurs. En vain les doctes compilations des Niuwentyt , des Derham , des Pluche , &c. ont réuni ce

tableau sous un seul coup-d'œil, & nous
 ont fait voir que la nature est le plus
 grand livre de morale, le plus pathétique
 comme le plus sublime dont nous puif-
 fions nous occuper. M. Rousseau est sur-
 pris qu'il faille étudier l'univers pour en
 admirer les beautés : proposition de la part
 d'un homme aussi instruit, presque aussi sur-
 prenante, que l'univers même bien étu-
 dié ; il ne veut pas voir que l'écriture
 qui célèbre le Créateur par les merveilles
 de ses ouvrages, qui nous dit d'adorer sa
 puissance, sa grandeur & sa bonté dans
 ses œuvres, nous fait par-là un précepte
 d'étudier ces merveilles. Il prétend qu'un
laboureur qui voit la pluie & le soleil tour
à tour fertiliser son champ, en fait assez pour
admirer, louer & bénir la main dont il re-
çoit ces graces. Mais si ces pluies noyent
 ses grains, si le soleil les consume & les
 anéantit, en fera-t-il assez pour se ga-
 rantir des murmures & de la superstition ?
 Y pense-t-on, quand on borne les merveil-
 les de la nature à ce qu'elles ont de plus
 commun, de moins touchant, pour qui
 les voit tous les jours, à ce qu'elles ont de
 plus équivoque à la gloire de son Auteur ?

Qu'on transporte ce laboureur ignorant dans les sphères célestes dont Copernic, Kepler, Descartes & Newton, nous ont exposé l'immensité & l'harmonie admirable; qu'on l'introduise ensuite dans cet autre univers en miniature, dans l'économie animale, & qu'on lui développe cet artifice au-dessus de toute expression, avec lequel sont construits & combinés tous les organes des sens & du mouvement: c'est-là où il se trouvera saisi de l'enthousiasme de St. Paul élevé au troisième Ciel; c'est-là qu'il s'écriera avec lui, ô richesses infinies de l'Être suprême! ô profondeur de sa sagesse ineffable, que vous rendez visible l'existence & la puissance de votre Auteur! que vous me pénétrez des vérités qu'il m'a révélées, de la reconnoissance, de l'adoration & de la fidélité que je lui dois!

J'avoue, dit M. Rousseau, que l'étude de l'univers devrait élever l'homme à son Créateur; mais elle n'éleve que la vanité humaine... Elle fomenté son incrédulité, son impiété. Jamais le mot impie d'Alphonse X ne tombera dans l'esprit de l'homme vulgaire; c'est à une bouche savante que ce blasphème étoit réservé.

Le mot d'Alphonse X surnommé *le Sage*, n'a du blasphème que l'apparence ; c'est une plaisanterie très-déplacée, à la vérité, par la tournure de l'expression : mais le fond de la pensée, qui est la seule chose que Dieu examine, & qu'il faut seule examiner quand il est question de Dieu, n'est uniquement qu'une censure énergique du système absurde de Ptolomée, & par conséquent l'éloge du vrai plan de l'Univers & de son Auteur, dont *Alphonse le Sage* étoit trop sincère adorateur pour concevoir le dessein extravagant de l'outrager. Les vastes lumières découvrent les absurdités que l'imagination des hommes prête à la nature, mais cette découverte est toute à la honte des hommes qui se sont trompés, elle ne peut pas réjaillir sur les œuvres du Tout-puissant ; sa sagesse suprême est le garant de leur perfection, elle est à l'épreuve de tous les examens. Que les Sciences s'épuisent à les mettre au creuset ; les vaines opinions des hommes s'y dissiperont en fumée comme les marcaffites ; les vérités divines y deviendront de plus en plus brillantes comme l'or le plus pur, parce que les Sciences sont autant de

rayons de la Divinité. Malheur donc aux religions qui n'en peuvent supporter les épreuves, & auxquelles elles sont contraires ! La vraie en reçoit une splendeur nouvelle, & n'en diffère que parce qu'elle les surpasse, comme le soleil même est supérieur à un petit nombre de rayons qui en émanent entre les nuages qui nous environnent. Nous ne disconvierons pas néanmoins qu'on ne puisse en abuser ; les hérésies, les schismes sans nombre le prouvent assez ; ces preuves n'ont point échappé à M. Rousseau, elles s'offrent d'elles-mêmes à un citoyen de Geneve, & un homme aussi versé dans les Belles-Lettres n'est pas moins instruit des désordres qui suivent une littérature licencieuse.

Mais M. Rousseau ne veut pas s'apercevoir qu'il retombe toujours sur l'abus des Sciences, sur ce qu'elles font quelquefois entre les mains des méchants, & non pas sur ce qu'elles doivent faire, & sur ce qu'elles font en effet, quand leur but est suivi, quand il n'y a qu'elles qui ont part à l'action, quand elles ne sont pas surmontées par une nature dépravée, sur le compte de laquelle l'équité demande qu'on mette ces abus.

Pour l'honneur de l'humanité, efforçons-nous encore de diminuer, s'il est possible, le nombre de ces méchans, de ces malheureux, qui abusent de talens aussi précieux. Disons que la plupart de ceux-mêmes qui ont abusé de leur plume, ont plus donné dans le libertinage de l'esprit que dans celui du cœur, ou qu'au moins ce dernier dérèglement n'a pas été jusqu'à détruire leur probité. Epicure étoit le philosophe le plus sobre & le plus sage de son siècle; Ovide & Tibulle n'en étoient pas moins honnêtes gens pour être amoureux. On n'a jamais taxé de mœurs infâmes les Spinosa, les Bayle, quoique leur religion fût ou monstrueuse ou suspecte. Le Citoyen de Geneve conviendra sans doute, qu'il est une probité commune à toutes les religions, à toutes les sectes, & il a bien compris que c'est de celle-là qu'il est question dans le sujet proposé par notre Académie; sans quoi il n'auroit pas été décent d'introduire sur la scène les Romains & les Grecs, les Scythes, les Perses & les Chinois, &c. Dira-t-on que ces écrits licencieux produiront plus de désordre dans ceux qui les lisent que dans

leurs propres Auteurs ? Ce paradoxe n'est pas vraisemblable. La corruption n'est jamais pire qu'à sa source, & ne peut que s'affoiblir en s'en éloignant. Or, si les ouvrages cités ne doivent pas leur naissance à une dépravation capable de détruire la probité, vraisemblablement ils ne la porteront pas ailleurs à de plus grands excès, ou bien ils y trouveront déjà dans la nature le fond de ces désordres.

Mais nous revenons volontiers à une rigueur plus sage, plus judicieuse, plus conforme à la doctrine la plus saine : nous convenons qu'il vaudroit beaucoup mieux que tous ces Auteurs ne fussent jamais nés ; que la vraie probité est inséparable de la vraie religion, & de la morale la plus pure ; & qu'enfin leurs ouvrages sont des semences à étouffer par de sages précautions, & par la multitude des livres excellens qui sont les antidotes de ces poisons, enfantés par une nature dépravée, & préparés par des talens pervertis. Heureusement les antidotes ne nous manquent point, & sont en nombre beaucoup supérieurs aux poisons. Ne perdons point de vue notre preuve de fait contre l'abus que

M. Rousseau prétend qu'on fait *toujours* des Sciences.

Personne ne reconnoît le savant au portrait odieux qu'en fait M. Rousseau. Ce caractère d'orgueil & de vanité qu'il lui prête me rappelle ces pieux spéculatifs qui se regardant comme les élus du Très-haut, jettent sur tout le reste de la terre, criminelle à leurs yeux, des regards de mépris & d'indignation; mais je ne reconnois point là le savant.

Peut-être cette peinture iroit-elle encore assez bien à ces prétendus philosophes de l'ancienne école, dont toute la science consistoit en mots, la plupart vuides de sens, & qui passant leur vie dans les disputes les plus frivoles, mettoient leur gloire & leur orgueil à terrasser un adversaire, ou à éluder ses argumens par des distinctions scholastiques aussi vaines que ceux qui les imaginoient. Mais peut-on appliquer à notre siècle tous les désordres, toutes les extravagances de ces anciennes sectes? Peut-on accuser d'orgueil, de vanité, nos Physiciens, nos Géometres uniquement occupés à pénétrer dans le sanctuaire de la nature? La candeur & l'ingénuité des

mœurs, est une vertu qui leur est comme annexée. Notre Physique ramenée à ses vrais principes par Descartes, étayée de la Géométrie par le même Physicien, par Newton, Hughens, Leibnitz, de Mairan, & par une foule de grands hommes qui les ont suivis, est devenue une science sage & solide. Pourquoi nous opposer ici le dénombrement des sectes ridicules des anciens Philosophes? Pourquoi nous citer les orgueilleux raisonneurs de ces siècles reculés, puisqu'il s'agit ici du renouvellement des Lettres, puisqu'il s'agit de notre siècle, de nous enfin? Qu'on ouvre cette Physique, ce trésor littéraire aussi immense qu'irréprochable; ces annales de l'Académie des Sciences & des Belles-Lettres de Paris, de celle de Londres; c'est-là qu'il faut nous montrer qu'on abuse toujours des Sciences, proposition réservée à M. Rousseau & à notre siècle curieux de se singulariser. Qu'on examine la conduite des hommes savans qui ont composé & qui composent ces Corps célèbres; les Newtons, les Mariottes, les de l'Hôpital, les Duhamel, les Regis, les Cassini, les Morin, les Mallebranche, les Parent, les

Varignon, les Fontenelle, les Réaumur, les Despreaux, les Corneille, les Racine, les Bossuet, les Fénelon, les Pellisson, les La Bruyere, &c. Que seroit-ce, si nous joignons à ces hommes illustres les membres & les ouvrages distingués de ces Sociétés respectables qui ont produit les Riccioli, les Kircher, les Petau, les Porée, les Mabillon, les Dacheris, les Lami, les Regnault? &c. Si nous y ajoutions les grands hommes qui, sans être d'aucune société, n'en étoient ni moins illustres par leur savoir, ni moins respectables par leur probité, tels que les Kepler, les Grotius, les Gassendi, les Alexandre, les Dupins, les Pascal, les Nicole, les Arnaud, &c. Qu'on nous montre dans la foule de ces savans, & en particulier dans celle des Académiciens qui se sont succédés l'espace de près d'un siècle, les mœurs déréglées, l'orgueil & tous les désordres, que M. Rousseau prétend qui suivent la culture des Sciences, & qui la suivent toujours. Si sa proposition est vraie, les volumes & les hommes que je viens de citer, fourniront à cet Orateur une ample moisson de preuves & de lauriers; mais si

ces livres font les productions les plus précieuses, les plus utiles qu'ayent enfanté tous les siècles précédens; mais si tous ces savans font de tout le siècle où ils ont vécu, les moins orgueilleux, les plus vertueux, les plus gens de bien; il faut avouer que la cause de notre adversaire est la plus absurde qu'on ait jamais osé soutenir.

Si nous n'appréhendions pas que M. Rousseau n'imputât les citations historiques à étalage d'érudition, & ne se réservât cette espèce de preuve, comme un privilège qui lui est propre, nous fouillerions à notre tour, dans ce dixième siècle, & les suivans, où *le flambeau des Sciences cessa d'éclairer la terre, où le Clergé lui-même demeura plongé dans l'ignorance*; nous y verrions la dissolution des mœurs gagner jusqu'à ce Clergé, qui doit être la lumière & l'exemple du monde chrétien, de l'univers vertueux; nous y verrions le libertinage égaler l'ignorance; nous verrions aussi que le changement heureux qu'opéra le renouvellement des Lettres sur les esprits, porta également sur les cœurs, & que la réforme des

mœurs suivit celle des façons de penser & d'écrire ; d'où nous serions en droit des conclure que les lumieres & les bonnes mœurs vont naturellement de compagnie , & que tout peuple ignorant & corrompu qui reçoit cette lumiere salutaire , revient en même tems à la vertu , malgré l'arrêt prononcé par M. Rousseau.

Cet Auteur , qui , il y a deux mois , ne comptoit qu'un savant qui fût à son gré , & qui en admet aujourd'hui trois ou quatre ; qui n'exceptoit aucun Art , aucune Science de l'anathême qu'il leur avoit lancé ; qui défendoit tout son terrain avec tant d'assurance (*), & qui aujourd'hui s'est retranché derriere le boulevard de la théologie , de la morale , de la science

(*) On reprochoit avec raison à M. Rousseau dans le Mercure de Juin p. 65. de faire main-basée sur tous les savans & les artistes. Soit , répond-il , p. 99. puisqu'on le veut ainsi , je consens de supprimer toutes les distinctions que j'y avois mises. Et p. 102. il menace de ne pas mettre dans ses réponses les modifications qu'on espere y trouver. Ce ton haut bien soutenu est celui d'un brave ; mais quand on le prend pour une mauvaise cause , il est encore *plus grand & plus difficile* , dès qu'on s'en aperçoit , de rentrer en soi-même , & de se radoucir ; comme le fait M. Rousseau dans quelques endroits de ses Observations , où , sur le chapitre des modifications , il a passé nos espérances.

du salut ; cet Orateur se trouveroit-il encore assez pressé pour étendre les faveurs de ses exceptions jusques sur les Sciences qui font l'objet des travaux de nos Académies, & sur les Arts utiles qui sont sous leur protection ; pour se faire enfin un dernier mur des Arts & des Sciences qu'il appellera frivoles, afin de n'imputer qu'aux savans & aux artistes de cette espece, tous les abus, tous les désordres qu'il dit accompagner *toujours* la culture des Sciences & des Arts.

Dans ce cas-là nous lui demanderons le dénombrement précis de ces Sciences, de ces Arts, objet de ces imputations. Nous espérons qu'il ne mettra point dans sa liste la musique, que les censeurs des Arts regardent comme une science des plus futiles. Nous avons fait voir qu'elle faisoit un délassement aussi charmant qu'honnête ; qu'elle célébroit les grands hommes, les vertus, l'Auteur de toutes les vertus ; M. Rousseau connoît mieux qu'un autre ses utilités, ses avantages, puisqu'il en fait son étude, puisqu'il s'est chargé de remplir cette brillante partie des travaux Encyclopédiques ; il n'y a pas d'apparence qu'il

ajoute cette nouvelle contradiction entre sa conduite & ses discours. La musique fera donc un de ces Arts exceptés, un de ces Arts qui ne dépravera point les mœurs. . . .

*Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.*

Boileau. Satyr. x.

Seront simplement des abus d'une chose bonne en elle-même, mais d'une chose dont on *n'abuse pas beaucoup*, dont on *n'abuse pas toujours*; car autrement je suis sûr que M. Rousseau ne voudroit pas être l'apôtre d'une pareille doctrine.

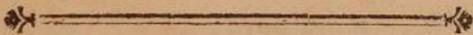
Notre Auteur s'humanifera, à ce que j'espère, à l'égard des autres Arts, en faveur de l'harmonie qu'il cultive, & qui est si propre à adoucir les humeurs les plus sauvages. L'affaire est déjà plus d'à moitié faite. Nous croyons avoir bien prouvé que les Sciences & les Arts ont une infinité d'utilités, qu'ils fournissent à mille & mille besoins. Nous avons ajouté à ces avantages essentiels, qu'ils rendent les hommes plus humains, plus sociables, moins féroces, moins méchants, qu'ils les sauvent

de l'oïfiveté, mere de tous les vices. M. Rousseau convient de tous ces chefs; il blâme *l'ignorance féroce, brutale*, qui rend *l'homme semblable aux bêtes*; & il est constant que telle est l'ignorance de l'homme abandonné à la simple nature. Il avoue que *les Sciences, les Arts, adoucissent la férocité des hommes*; qu'ils font *une diversion à leurs passions*; que *les lumieres du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité*; qu'elles le rendent au moins *plus circonfpect sur le mal qu'il pourroit faire, par la connoissance de celui qu'il en recevrait lui-même*. Donc nous sommes meilleurs dans ce siecle éclairé, que dans les siecles d'ignorance & de barbarie. Telle est la doctrine que j'ai foutenuë dans toutes les notes précédentes. M. Rousseau en convient enfin. *Habemus contentem reum*. Et le procès me paroît absolument terminé; au moins j'espere qu'il sera regardé comme tel par le public équitable & connoisseur.



DES AVEU

*De l'Académie de Dijon , au sujet de la
Réfutation attribuée faussement à l'un de
ses Membres , tiré du Mercure de France ,
Août 1752.*



L'ACADÉMIE de Dijon a vu avec surprise dans une lettre imprimée de M. Rousseau , qu'il paroissoit une brochure intitulée : *Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en 1750 , accompagné d'une réfutation de ce Discours par un Académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage.*

L'Académie fait parfaitement que ses décisions , ainsi que celles des autres Académies du Royaume ressortissent au tribunal du public , elle n'auroit pas relevé la réfutation qu'elle défavoue , si son Auteur , plus occupé du plaisir de critiquer que du soin de faire une bonne critique , n'avoit cru , en se déguisant sous une dénomination qui ne lui est pas due , intéresser le public dans une querelle qui n'a que trop duré , ou tout au moins lui laisser entre-

voir quelque semence de division dans cette Société, tandis que ceux qui la composent, uniquement occupés à la recherche du vrai, le discutent sans aigreur & sans se livrer à ces haines de parti qui sont ordinairement le résultat des disputes littéraires.

Ils savent tous le respect qui est dû aux choses jugées, la force qu'elles doivent avoir parmi eux, & combien il seroit indécent que dans une assemblée de gens de Lettres, un particulier s'avisât de réfuter par écrit une décision qui auroit passé contre son avis.

Il paroît par la lettre de M. Rousseau, que ce prétendu Académicien de Dijon n'a pas les premières notions *du local* d'une Académie où il prétend qu'il occupe une place, lorsqu'il parle de sa terre & de ses fermiers de Picardie, puisque en fait il est faux qu'aucun Académicien de Dijon possède un pouce de terre dans cette province. L'Académie désavoue donc formellement l'Auteur *pseudonyme*, & sa réfutation attribuée à l'un de ses membres par une fausseté indigne d'un homme qui fait profession des Lettres, & que rien n'obligeoit à se masquer.

Mais de quelque plume que parte cet ouvrage, & quel qu'ait pu être le dessein de celui qui l'a composé, il fera toujours honneur au Discours de M. Rousseau, qui usant de la liberté des problèmes (la seule voie propre à éclaircir la vérité) a eu assez de courage pour en soutenir le parti, & à l'Académie qui a eu assez de bonne foi pour la couronner.

A Dijon le 22 Juin 1752.

PETIT, Secrétaire de l'Académie des
Sciences de Dijon.



OBSERVATIONS

De M. Le Cat, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Rouen, sur le désaveu de l'Académie de Dijon, par l'Auteur de la Réfutation du discours du Citoyen de Geneve, &c. (a)

L'INTÉRÊT seul des Sciences & des Beaux-Arts m'a fait entreprendre la réfutation du discours du Citoyen de Geneve, qui les regarde comme un des principes de la corruption des mœurs.

J'ai eu pour compagnons dans cette carrière des savans en assez bon nombre & assez illustres, tous animés du même motif. Comme quelques-uns d'entr'eux, j'ai d'abord caché mon nom pour des raisons dont je ne dois compte à personne. Dès qu'elles ont cessé je me suis montré; j'ai donné l'ouvrage à mes protecteurs, à mes amis, au libraire sous mon nom, & la preuve en est l'annonce qu'en a fait le

(a) Dans ces Observations qui parurent dans une brochure 8°. sous le titre de Londres chez Kilmornek, M. Le Cat se reconnoît l'Auteur des deux pieces précédentes.

Mercure même , qui contient le désaveu de Messieurs de Dijon. Ce désaveu étoit donc fort inutile , si l'on ne vouloit que faire savoir au public que je suis l'Auteur de cette réfutation ; mais on est en colere, & *plus occupé* du desir de se venger , que *du soin* d'examiner si ce desir est juste , & si les moyens qu'on emploie pour le satisfaire sont raisonnables. Je ne me mêlerai pas de deviner les véritables motifs de cette animosité de Messieurs de Dijon. Je pourrois , sans rien accorder à mon amour-propre , sans me fier à mon jugement , penser que cette Académie qui affecte de me croire *plus occupé du plaisir de critiquer* , que *du soin de faire une bonne critique* , ne me fait ce reproche plutôt qu'à tous ceux qui ont attaqué le Citoyen de Geneve , que parce qu'elle n'a trouvé cette critique que *trop bonne*. Je pourrois citer en preuve de cette opinion , les suffrages de plusieurs sçavans, & entr'autres de l'Auteur du Mercure , mois de Juin 1752, qui dit, en annonçant mon ouvrage, p. 171. « De toutes les critiques qu'on a » faites de l'ouvrage de M. Rousseau, c'est » la plus détaillée & la plus propre , par

» la méthode qui y est observée, à faire
 » découvrir la vérité ». Ai-je profité de
 cette méthode & de ces détails, pour mon-
 trer que cette vérité parle en ma faveur ?
 J'ai, pour prouver l'affirmative, plus de
 vingt lettres écrites sur mon ouvrage, qui
 toutes s'accordent à le reconnoître pour
 une critique des plus complètes & des plus
 solides qu'on ait faites du discours de M.
 Rousseau. J'affoiblis encore l'expression du
 plus grand nombre, & de ceux de la plus
 grande autorité. Il n'a point échappé à ces
 lecteurs, que non-seulement j'ai rétorqué
 comme mes confédérés, toutes les preu-
 ves historiques ou de fait contre notre ad-
 versaire ; mais que j'ai employé des preu-
 ves *à priori*, des preuves physiques tirées
 de la propre constitution de l'homme, de
 sa nature & de celle des sciences ; preuves
 qui sont des démonstrations en ce genre
 d'écrire, & qui caractérisent particulière-
 ment notre brochure. Je fais qu'il entre
 de la complaisance dans les lettres écrites
 à un Auteur ; mais la flatterie n'a pas un
 ton si uniforme. Voici ce que m'écrit de
 Paris le 8 Mars un Académicien que je n'ai
 pas la permission de nommer ; personnage

qui est trop respectable , & qui m'est trop supérieur pour être soupçonné de sacrifier la vérité à cette basse politesse.

« J'ai lu avec un très-grand plaisir & la
 » plus grande édification, me dit-il, votre
 » réfutation aussi pieuse que forte contre
 » l'hérésie de M. Rousseau. Il me semble
 » qu'il ne reste pierre en place de ce mon-
 » trueux édifice. Vous avez pris la défense
 » de la vérité & du goût avec les armes
 » du goût même. Je suis fâché seulement
 » que vous n'ayez pas combattu cet ennemi
 » des Lettres pendant qu'il étoit debout....
 » Il est vrai que vous l'empêcherez de se
 » relever, & que vous l'écraserez, &c.

Un savant attaché au Prince, qui s'est le premier signalé pour la défense des Beaux-Arts, m'écrivit le 18 Mai sur le même sujet, des choses plus fortes encore. Je suis obligé d'en supprimer la plus grande partie, par cette seule raison qu'elle m'est trop honorable.... « Vous n'abandonnez
 » point, me dit-il, cet ennemi du savoir
 » (M. Rousseau), & vous le pressez si
 » vivement, qu'il perd à tout moment de
 » son terrain, sans rien gagner sur le vôtre ;
 » nous avons tous intérêt d'applaudir à

» votre triomphe ; votre gloire augmente
» la nôtre. Tous les littérateurs vous
» doivent des couronnes comme on en
» donnoit autrefois aux libérateurs des
» nations. Je ne crains plus qu'après une
» telle réplique , on ose désormais attaquer
» les Sciences & les Arts. Vous les avez
» vengés des reproches d'un ingrat qui ,
» après s'être heureusement façonné par
» leur culture , a voulu les faire tomber
» dans le plus grand mépris , &c. » Je
supplie mes lecteurs de croire que c'est
avec la plus grande répugnance que je me
détermine à publier de pareilles citations ;
mais je ne faurois opposer aux traits satiri-
ques de mes ennemis , que les sentimens
contraires des savans qui m'honorent de
leur suffrage.

Enfin , je renonce au plaisir de penser
que Messieurs de Dijon ne m'honorent de
la préférence dans la sortie qu'ils viennent
de faire , que parce que j'ai fait à leurs
remparts la plus large brèche ; je veux
bien m'en tenir aux motifs apparens qu'ils
citent eux-mêmes de l'indignation qu'ils
me témoignent , & je leur demande la
permission de leur prouver que je ne la
mérite

mérite point. Si l'on donne les noms de fermeté, de courage, à la défense obstinée de *l'ennemi des Lettres & du savoir*, j'espère qu'on ne qualifiera point, par des épithetes plus odieuses, le zele qui me porte à défendre & les Belles-Lettres, & l'ouvrage que j'ai fait en leur faveur.

Je me suis déguisé sous le nom d'un Académicien de Dijon, *dénomination qui ne m'est point due*, dit cet Académicien: j'avoue que je n'ai pas l'honneur d'être Académicien de Dijon; j'ajoute que je n'ai même jamais pensé à solliciter cette place; mais M. Pascal n'a pas été plus tenté d'être jésuite; M. l'Abbé Saas d'être bénédictin; M. Quesnay d'être chirurgien de Rouen. Cette circonstance n'a point empêché ces illustres & respectables auteurs de se déguiser sous ces *dénominations qui ne leur sont point dues* (*).

(*) M. Pascal dans les Lettres Provinciales fait parler un Jésuite.

M. Saas feint ingénieusement une défense des titres & des droits de l'Abbaye de St. Oüen, &c. contre le Mémoire de M. Tériffé, pour réfuter & tourner en ridicule ces titres & ces droits.

M. Quesnay a fait un livre contre les Médecins, sous le nom d'un Chirurgien de Rouen.

L'Académie de Dijon soutient que ce déguisement est une *fausseté indigne d'un homme qui fait profession des Lettres, & que rien n'obligeoit à se masquer.*

On ne doit plus être étonné de voir cette Académie avancer des propositions hasardées ; mais il me semble qu'on doit l'être un peu qu'un Corps respectable s'exprime d'une façon aussi peu mesurée.

Commençons par observer que Messieurs de Dijon ne sont pas conséquens dans leurs principes. Qu'ils se souviennent que, selon eux, la culture des Sciences & des Arts corrompt les mœurs, & qu'ainsi ils doivent penser que tous les vices sont annexés aux gens de Lettres. De quelle grace s'avisent-ils donc aujourd'hui de trouver indigne d'un homme de Lettres, un déguisement, une feinte, une ruse de guerre qui n'a tout au plus que l'ombre du vice ? Mais applaudissons à la délicatesse de Messieurs de Dijon ; pardonnons-leur une contradiction inévitable dans le personnage qu'ils font, une contradiction que leur arrache la vérité de la cause des Belles-Lettres que je défends, & qu'ils ont trahie : oui, sans doute, *la fausseté est indigne d'un homme qui fait pro-*

Profession des Lettres; la vérité, la vertu la plus pure étant l'appanage ordinaire de cette *profession*, & le principal but de tous ses exercices : mais comment l'Académie de Dijon a-t-elle pu caractériser par cette expression indécente un stratagème permis, usité dans toutes les especes de guerres ? Ainsi donc les Turenne, les Catinat, ces hommes plus dignes encore du titre de sages que de celui de héros, seront taxés d'avoir fait des *faussetés*, des fourberies, parce qu'ils auront trompé nos ennemis, & qu'en ruses, en stratagèmes, ils l'auront emporté sur les plus *vieux renards* (*) militaires. Ainsi donc, pour rentrer dans nos propres camps, les Pascal, les Saas, les Quesnay, ces Auteurs déguisés que je viens de citer, & qui ont fait & font tant d'honneur à la République des Lettres, tant par leur savoir que par leur probité, sont déclarés par l'Académie de Dijon *indignes de la profession des Lettres*. Ainsi le fameux Jean Le Clerc, qui a écrit sous le nom des théologiens d'Hollande, sans leur aveu,

(*) Expression de M. de Turenne, en parlant de *Monsieur Secuculli*.

& pour soutenir des sentimens opposés aux leurs, recevra de ces Messieurs la même flétrissure; aussi bien que Jean Cassien, auteur du cinquieme siecle, qui s'est déguisé sous le nom des Provinces Beligiques; M. de Sacy, sous celui des Religieux Dominicains, M. Richard-Simon, sous le nom des Rabbins d'Amsterdam, &c. Pour constater un usage qui n'est inconnu à aucuns savans, je pourrois accumuler ici une foule des plus grands hommes, & des plus dignes d'être nos modeles à tous égards qui se sont déguisés, non-seulement sous des noms de Compagnies comme les précédens, & qui n'en ont reçu aucuns reproches; mais encore sous des noms de particuliers connus & des plus respectables, sous des noms de Souverains même. Ceux d'Aristote, de Cicéron, de Virgile, ont servi de masque à des Auteurs; on a emprunté ceux de saint Athanase, de saint Augustin & des autres Peres de l'Eglise; on s'est déguisé sous ceux d'Alexandre, de César, de Charlemagne & de Louis XIV. Est-ce faire déshonneur à Messieurs de Dijon de les mettre à la suite de ces noms fameux? Et ces déguisemens, je le répète, ayant été affectés

par les plus grands hommes de tous les siècles, ne m'est-il pas bien doux de partager avec eux & avec les Sciences & les Arts, dont ils font l'honneur, l'anathème émané du Tribunal de l'Académie de Dijon ?

Je conviens qu'un Auteur qui mettroit sous le compte d'un autre des infamies, feroit une fausseté indigne d'un homme de Lettres. Mais bien loin que l'Académie de Dijon puisse rien me reprocher de pareil, elle ne fauroit défavouer que de tous les illustres Auteurs déguisés, pas un seul n'a eu un but plus louable & plus honnête que celui que je me suis proposé dans cet innocent stratagème; car, malgré la colere qui anime ces Messieurs, quels reproches me font-ils ? J'ai cru, selon eux, *intéresser le public dans une querelle qui n'a que trop duré*; c'est-à-dire, j'ai cru intéresser le public en faveur des Sciences & des Arts dans la guerre que leur a déclaré l'Académie de Dijon; *guerre qui n'a que trop duré*, sans doute, parce qu'elle a dû donner à ces Messieurs des regrets de l'avoir suscitée. J'ai cru *laisser entrevoir à ce public quelque semence de division* dans la société

de Dijon ; & qu'il y avoit parmi ces Messieurs quelqu'un d'assez peu soumis à leur décision pour croire que ces Sciences & ces Beaux-Arts, loin de corrompre les mœurs, les rendent plus pures & plus parfaites.

J'avoue que l'Académie de Dijon a deviné juste ; oui , j'ai commis tous les forfaits dont elle vient de m'accuser ; & j'ajoute l'impénitence au crime ; je l'ai fait, j'ai cru devoir le faire , & le ferois encore si j'avois à recommencer. Qu'elle ne me reproche donc plus , par une contradiction manifeste , que *rien ne m'obligeoit à me masquer* ; car ces motifs me paroissent aussi pressans que justes. Oui, j'ai cru devoir *intéresser le public* à la gloire, à l'honneur, aux progrès des Beaux-Arts, l'ornement & le soutien des Etats , & l'appanage le plus flatteur & le plus brillant que l'homme ait reçu de son Auteur. J'ai cru que je devois *laisser entrevoir* au public qu'il y avoit au moins quelqu'un dans une Société qui fait profession de cultiver les Sciences & les Arts , qui étoit conséquent dans sa conduite, & qui pensoit que ces Sciences & ces Arts ne sont

pas des corrupteurs des bonnes mœurs, & en cela même j'ai cru faire honneur à Messieurs de Dijon, j'ai cru diminuer un peu dans le public l'idée défavantageuse qu'en a donné le problème singulier proposé par cette Académie, & le triomphe encore plus singulier décerné au Citoyen de Geneve. Il étoit permis à M. Rousseau d'user de la *liberté des problèmes*, puisqu'on avoit eu l'imprudence d'en proposer un de cette espece; mais il étoit contre la sagesse qu'on doit attendre d'une société de gens de Lettres, de mettre en problème une question dont l'affirmative a toujours passé pour constante, & qui doit sur-tout faire loi dans une Académie, comme le prouve bien ce sujet proposé encore tout récemment par l'Académie Françoisé. *L'amour des Belles-Lettres inspire l'amour de la vertu.* S'il est scandaleux qu'une Académie rende cette question problématique, de quelle dénomination caractériserons-nous sa décision en faveur de la négative, & son obstination à soutenir, à défendre cette décision?

Nous avons pu couronner le Citoyen de Geneve, diront ces Messieurs, sans

adopter son sentiment; c'est son éloquence seulement que nous avons récompensée.

Cette raison est fautive & dans le *fait* & dans le *droit*: dans le *droit*, lorsqu'il s'agit de la solution d'un problème, ou de décider d'une question de conséquence qui admet deux propositions contraires, l'une vraie & l'autre fautive, c'est à la bonne solution du problème, c'est-à-dire, au seul *vrai* qu'on doit accorder la couronne promise; jamais on n'est en droit de couronner le *faux*, quelque paré qu'il soit des plus belles couleurs; & l'Académie qui enfreindroit cette regle, seroit aussi coupable que le Juge qui sacrifieroit l'innocence & le bon droit des cliens à l'éloquence des Avocats. Je dis éloquence, en supposant qu'on puisse prodiguer ce titre jusqu'à le donner à de pompeux sophismes, en supposant qu'il puisse y avoir de véritable éloquence sans la vérité.

Il est donc démontré que la concession du prix au Discours du Citoyen de Geneve emporte de droit l'adoption du sentiment soutenu par ce Discours.

Il n'est pas moins vrai dans le *fait* que l'Académie de Dijon l'ait adopté, & que

pour cette fois au moins elle ait été conséquente dans ses principes. On étoit déjà sûr, quand elle a proposé ce problème, qu'elle doutoit que... *Le rétablissement des Sciences & des Arts eût contribué à épurer les mœurs*; ... mais dans le défaveu, objet de ces réflexions, elle leve toute équivoque.... *M. Rousseau*, dit-elle, a usé de *la liberté des problèmes*, la seule voie propre à éclaircir la vérité; il a eu assez de courage pour en soutenir le parti, & l'Académie (de Dijon) a eu assez de bonne foi pour la couronner. Cela est clair; ce n'est donc point l'éloquence du discours qu'on a couronnée, c'est la proposition que l'Académie de Dijon regarde comme une vérité. Ainsi cette Académie pense que le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à corrompre les mœurs. Que répondroit-elle maintenant à son Souverain, s'il lui disoit. « Vous m'avez trompé dans » les représentations que vous m'avez faites pour me déterminer à vous établir; » vous ne m'avez montré que des utiles dans ce projet; vous m'avez dissimulé qu'il détruiroit le plus précieux » de tous les avantages que je puisse pro-

» curer à tous mes sujets , la probité , la
» pureté des mœurs. Je n'ai garde de souffrir
» dans mes Etats une Société qui est
» persuadée elle - même que l'objet de ses
» travaux est la perversion des mœurs , &
» qui en fait une profession publique. *De*
» *ore tuo te judico* , &c. Rentrez donc dans
» le néant que méritent, selon vous-mêmes,
» les Arts que vous exercez. Je ne veux
» protéger & laisser décorer du titre d'Arts
» *libéraux* , de *beaux Arts* , que ceux qui
» conduisent à la vertu. » Quel est l'Académicien & le patriote qui , pénétré de ces dangereuses conséquences, ne croira pas obliger au fond & très-essentiellement l'Académie de Dijon , *en laissant entrevoir au public* qu'il y a quelqu'un dans cette Société qui pense comme elle pensoit, quand elle a sollicité son établissement , qui pense comme l'Académie Française de Paris , & je crois pouvoir dire hardiment , comme toutes les autres Académies de l'Europe. Ce bon office déplaît à celle de Dijon ; elle s'en offense ; elle la paye par des invectives ; elle ne veut pas absolument qu'on croye qu'il y ait un seul homme chez elle qui fasse des Sciences le cas qu'en

font tous les favans de l'Europe révoltés contre son problème. *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.* Après la déclaration formelle de ces Messieurs, je me garderai bien de les contredire.

On trouvera peut-être que je fors de la question. On dira qu'il peut y avoir quelqu'un des Académiciens de Dijon qui ne soit pas de l'avis dominant, mais qu'il n'y en a point qui soit capable de commettre *l'indécence de réfuter, par un écrit, une décision qui auroit passé contre son avis.*

Voilà, sans doute, le grand argument de Messieurs de Dijon; mais qu'ils se dépouillent pour un moment de leur préjugé, & que dans ce moment ils regardent avec toutes les Académies de l'Europe leur problème comme une conspiration contre la république des Lettres; alors ils sentiront que cet Académicien, assez brave pour les contredire en face & par écrit, loin d'être un traître, comme ils le pensent, seroit un digne citoyen, qui, en se faisant leur délateur, ne seroit qu'obéir aux loix les plus positives, un héros de cette république, qui en affrontant les ressentimens des conjurés, mérit

teroit, dans Dijon même, les titres de pere & de libérateur de la patrie.

Puisque l'Académicien réel de Dijon feroit si louable, celui qui a emprunté son titre ne fauroit être criminel ; aussi le sentiment contraire est-il encore réservé à la seule Académie de Dijon.

L'illustre Secrétaire d'une Académie déjà célèbre, quoique naissante, n'ignoroit pas mon déguisement, quand il m'écrivait ces traits que j'ai rapportés ci-devant.

« Nous avons tous intérêt d'applaudir à
 » votre triomphe. Votre gloire augmente
 » la nôtre : tous les Littérateurs vous doi-
 » vent des couronnes, comme on en
 » donnoit autrefois aux libérateurs des
 » nations. »

Enfin, Messieurs de Dijon reconnoissent le tribunal du public, c'est à lui qu'il appartient de décider qui des deux procédés est indigne de gens de Lettres, de celui qui tend à faire regarder ces Lettres comme les corruptrices des bonnes mœurs & le poison de la société, ou de celui qui a pour but de leur conserver le précieux avantage d'être le lien le plus doux & le plus pur de cette société, le flambeau

qui rend l'esprit juste, la regle qui rend le cœur droit, le grand art enfin de rectifier une nature perverse & de former l'homme de bien. C'est à lui qu'il appartient de décider qui des deux est *indigne de la profession des Lettres*, de celui qui s'efforce de dégrader, d'anéantir ces Lettres, & de leur substituer l'ignorance & la barbarie, ou de celui qui se consacre à la défense de leur honneur & de leurs avantages, qui a pour but de les faire triompher & fleurir chez tous les peuples, de les rendre l'objet de l'estime & de l'honneur des Nations. C'est ce dernier personnage que fait & fera toute sa vie,

LE CAT.

A Rouen, ce 25 Août 1752.

P. S. Il paroît par le défaveu de Messieurs de Dijon, que M. Rousseau a imprimé une réponse à la réfutation que j'ai faite de son discours. Il y a quatre ou cinq mois que j'ai entendu parler de cette réponse, qui a, dit-on, cinq ou six pages. Je ne l'ai point encore vue, & je ne pense pas qu'il soit nécessaire que je la voye.

Si M. Rousseau me chicane, comme Messieurs de Dijon, sur mon déguisement, je viens de repliquer à sa réponse; s'il est question du fond de notre dispute, mon illustre adverfaire a donné assez de preuves de la fécondité de son génie à soutenir des propositions fausses, pour devenir aisément qu'il ne restera jamais court, quelque démontré que soit son tort. Le seul sentiment que m'inspire son obstination, est de gémir sur cette fécondité fatale, sur cet abus manifeste des talens, des Sciences & des Arts, qui, indépendamment de l'injure qu'il fait à la vérité, du découragement qu'il peut causer aux amateurs, & de l'obstacle qu'il peut apporter aux progrès des Lettres, ne produit à son Auteur même d'autre avantage, *sinon*, dit le grand Descartes, *que peut-être il en tirera d'autant plus de vanité, que ses spéculations seront plus éloignées du sens commun, à cause qu'il aura dû employer plus d'esprit & d'artifice à tâcher de les rendre vraisemblables.* Le Citoyen de Geneve a cultivé les Lettres avec tant de distinction, que nous avons lieu d'espérer qu'elles lui auront élevé l'ame au-dessus de cette foi-

blesse. Malgré cette fécondité de M. Rouffeau , on ne voit cependant paroître de lui que ces premières raisons tournées de différentes façons , ainsi qu'il l'avoue dans cette *réponse* au discours de Lyon qu'il annonçoit, comme la *dernière*. Je suis donc persuadé qu'il n'y a pas une des raisons employées dans cette réponse de M. Rouffeau à notre ouvrage , qui ne soit déjà réfutée dans ce même ouvrage auquel il répond. Or ceux qui ont lu l'un & l'autre , les y trouveront aussi bien que moi : ainsi je me passerai fort bien de voir cette réponse ; & quand je la verrois , je n'y répliquerois point. Je me ferois un crime vis-à-vis du public de pousser plus loin ce démêlé littéraire , accoutumé que je suis de n'en avoir jamais que pour venger mon honneur offensé , ou pour défendre la vie des hommes contre des pratiques dictées par l'erreur & la témérité.



R É P O N S E

Au Discours qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon, par le Roi de Pologne. (a)



LE Discours du Citoyen de Geneve a de quoi surprendre ; & l'on fera peut-être également surpris de le voir couronné par une Académie célèbre.

Est-ce son sentiment particulier que l'Auteur a voulu établir ? N'est-ce qu'un paradoxe dont il a voulu amuser le public ? Quoi qu'il en soit, pour réfuter son opinion, il ne faut qu'en examiner les preuves, remettre l'anonyme vis-à-vis des vérités qu'il a adoptées, & l'opposer lui-même à lui-même. Puissé-je, en le combattant par ses principes, le vaincre par ses armes, & le faire triompher par sa propre défaite ?

(a) Cette Réponse parut dans le Mercure de Septembre 1751, sans nom d'auteur ; mais on reconnut bientôt que c'étoit le Roi de Pologne, duc de Lorraine, qui avoit fait l'honneur à M. Rousseau d'entrer en lice avec lui : aussi Rousseau dans sa réponse qui se trouve à la page 121 du troisieme volume des Mélanges y parle avec bien plus de modération qu'à ses autres adverfaires.

Sa façon de penser annonce un cœur vertueux. Sa manière d'écrire décele un esprit cultivé ; mais s'il réunit effectivement la science à la vertu , & que l'une (comme il s'efforce de le prouver) soit incompatible avec l'autre , comment sa doctrine n'a-t-elle pas corrompu sa sagesse ? ou comment sa sagesse ne l'a-t-elle pas déterminé à rester dans l'ignorance ? A-t-il donné à la vertu la préférence sur la science ? Pourquoi donc nous étaler avec tant d'affectation une érudition si vaste & si recherchée ? A-t-il préféré , au contraire , la science à la vertu ? Pourquoi donc nous prêcher avec tant d'éloquence celle-ci au préjudice de celle-là ? Qu'il commence par concilier des contradictions si singulieres , avant que de combattre les notions communes ; avant que d'attaquer les autres , qu'il s'accorde avec lui-même.

N'auroit-il prétendu qu'exercer son esprit & faire briller son imagination ? Ne lui envions pas le frivole avantage d'y avoir réussi. Mais que conclure en ce cas de son Discours ? Ce que l'on conclut après la lecture d'un roman ingénieux ; en vain un Auteur prête à des fables les

couleurs de la vérité, on voit fort bien qu'il ne croit pas ce qu'il feint de vouloir persuader.

Pour moi, qui ne me flatte, ni d'avoir assez de capacité pour en appréhender quelque chose au préjudice de mes mœurs, ni d'avoir assez de vertu pour pouvoir en faire beaucoup d'honneur à mon ignorance, en m'élevant contre une opinion si peu soutenable, je n'ai d'autre intérêt que de soutenir celui de la vérité. L'Auteur trouvera en moi un adverfaire impartial. Je cherche même à me faire un mérite auprès de lui en l'attaquant; tous mes efforts, dans ce combat, n'ayant d'autre but que de réconcilier son esprit avec son cœur, & de procurer la satisfaction de voir réunies, dans son ame, les sciences que j'admire avec les vertus qu'il aime.

P R E M I E R E P A R T I E .

LES Sciences servent à faire connoître le vrai, le bon, l'utile en tout genre: connoissance précieuse qui, en éclairant les esprits, doit naturellement contribuer à épurer les mœurs.

La vérité de cette proposition n'a besoin que d'être présentée pour être crue : aussi ne m'arrêterai-je pas à la prouver ; je m'attache seulement à réfuter les sophismes ingénieux de celui qui ose la combattre.

Dès l'entrée de son discours, l'Auteur offre à nos yeux le plus beau spectacle ; il nous représente l'homme aux prises, pour ainsi dire, avec lui-même, sortant en quelque manière du néant de son ignorance ; dissipant par les efforts de sa raison les ténèbres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé ; s'élevant par l'esprit jusques dans les plus hautes sphères des régions célestes ; asservissant à son calcul les mouvemens des astres, & mesurant de son compas la vaste étendue de l'univers ; rentrant ensuite dans le fond de son cœur & se rendant compte à lui-même de la nature de son ame, de son excellence, de sa haute destination.

Qu'un pareil aveu, arraché à la vérité, est honorable aux Sciences ! Qu'il en montre bien la nécessité & les avantages ! Qu'il en a dû coûter à l'Auteur d'être forcé à le faire, & encore plus à le rétracter !

La nature, dit-il, est assez belle par elle-même, elle ne peut que perdre à être ornée. Heureux les hommes, ajoute-t-il, qui savent profiter de ces dons sans les connoître ! C'est à la simplicité de leur esprit qu'ils doivent l'innocence de leurs mœurs. La belle morale que nous débite ici le censeur des Sciences & l'apologiste des mœurs ! Qui se feroit attendu que de pareilles réflexions dussent être la suite des principes qu'il vient d'établir ?

La nature d'elle-même est belle, sans doute ; mais n'est-ce pas à en découvrir les beautés, à en pénétrer les secrets, à en dévoiler les opérations, que les savans employent leurs recherches ? Pourquoi un si vaste champ est-il offert à nos regards ? L'esprit fait pour le parcourir, & qui acquiert dans cet exercice, si digne de son activité, plus de force & d'étendue, doit-il se réduire à quelques perceptions passagères, ou à une stupide admiration ? Les mœurs seront-elles moins pures, parce que la raison sera plus éclairée ? Et à mesure que le flambeau qui nous est donné pour nous conduire, augmentera de lumières, notre route deviendra-t-elle moins

aifée à trouver, & plus difficile à tenir ?
 A quoi aboutiroient tous les dons que le
 Créateur a faits à l'homme, fi, borné aux
 fonctions organiques de fes fens, il ne
 pouvoit feulement examiner ce qu'il voit,
 réfléchir fur ce qu'il entend, difcerner par
 l'odorat les rapports qu'ont avec lui les
 objets, fuppléer par le tact au défaut de
 la vue, & juger par le goût de ce qui
 lui eft avantageux ou nuifible ? Sans la
 raifon qui nous éclaire & nous dirige,
 confondus avec les bêtes, gouvernés par
 l'infiftent, ne deviendrions-nous pas bien-
 tôt auffi femblables à elles par nos actions,
 que nous le fommes déjà par nos besoins ?
 Ce n'eft que par le fecours de la réflexion
 & de l'étude, que nous pouvons parve-
 nir à régler l'ufage des chofes fenfibles qui
 font à notre portée, à corriger les er-
 reurs de nos fens, à foumettre le corps
 à l'empire de l'efprit, à conduire l'ame,
 cette fubftance fpirituelle & immortelle,
 à la connoiffance de fes devoirs & de
 fa fin.

Comme c'eft principalement par leurs
 effets fur les mœurs, que l'Auteur s'at-
 tache à décrier les Sciences ; pour les

venger d'une si fausse imputation, je n'aurois qu'à rapporter ici les avantages que leur doit la Société ; mais qui pourroit détailler les biens sans nombre qu'elles y apportent, & les agrémens infinis qu'elles y répandent ? Plus elles sont cultivées dans un État, plus l'État est florissant ; tout y languiroit sans elles.

Que ne leur doit pas l'artisan, pour tout ce qui contribue à la beauté, à la solidité, à la proportion, à la perfection de ses ouvrages ? Le laboureur, pour les différentes façons de forcer la terre à payer à ses travaux les tributs qu'il en attend ? Le médecin, pour découvrir la nature des maladies, & la propriété des remèdes ? Le jurisconsulte, pour discerner l'esprit des loix & la diversité des devoirs ? Le juge, pour démêler les artifices de la cupidité d'avec la simplicité de l'innocence, & décider avec équité des biens & de la vie des hommes ? Tout citoyen, de quelque profession, de quelque condition qu'il soit, a des devoirs à remplir ; & comment les remplir sans les connoître ? Sans la connoissance de l'histoire, de la politique, de la religion, comment ceux qui

font préposés au gouvernement des Etats, fauroient-ils y maintenir l'ordre, la subordination, la fureté, l'abondance ?

La curiosité, naturelle à l'homme, lui inspire l'envie d'apprendre ; ses besoins lui en font sentir la nécessité ; ses emplois lui en imposent l'obligation ; ses progrès lui en font goûter le plaisir. Ses premières découvertes augmentent l'avidité qu'il a de savoir ; plus il connoît, plus il sent qu'il a de connoissances à acquérir ; & plus il a de connoissances acquises, plus il a de facilité à bien faire.

Le Citoyen de Geneve ne l'auroit-il pas éprouvé ? Gardons - nous d'en croire sa modestie. Il prétend qu'on seroit plus vertueux, si l'on étoit moins savant : ce sont les Sciences, dit-il, qui nous font connoître le mal. Que de crimes, s'écrie-t-il, nous ignorerions sans elles ! Mais l'ignorance du vice est-elle donc une vertu ? Est-ce faire le bien que d'ignorer le mal ? Et si, s'en abstenir parce qu'on ne le connoît pas, c'est-là ce qu'il appelle être vertueux, qu'il convienne du moins que ce n'est pas l'être avec beaucoup de mérite : c'est s'exposer à ne pas l'être long-

tems : c'est ne l'être que jusqu'à ce que quelque objet vienne solliciter les penchans naturels, ou quelque occasion vienne réveiller des passions endormies. Il me semble voir un faux-brave, qui ne fait montre de sa valeur que quand il ne se présente point d'ennemis : un ennemi vient-il à paroître, faut-il se mettre en défense ; le courage manque, & la vertu s'évanouit. Si les Sciences nous font connoître le mal, elles nous en font connoître aussi le remède. Un botaniste habile fait démêler les plantes salutaires d'avec les herbes vénémeuses ; tandis que le vulgaire, qui ignore également la vertu des unes & le poison des autres, les foule aux pieds sans distinction, ou les cueille sans choix. Un homme éclairé par les Sciences, distingue dans le grand nombre d'objets qui s'offrent à ses connoissances, ceux qui méritent son aversion, ou ses recherches : il trouve dans la difformité du vice & dans le trouble qui le fuit, dans les charmes de la vertu & dans la paix qui l'accompagne, de quoi fixer son estime & son goût pour l'une, son horreur & ses mépris pour l'autre ; il est sage par choix, il est solidement vertueux.

Mais , dit - on , il y a des pays , où sans science , sans étude , sans connoître en détail les principes de la morale , on la pratique mieux que dans d'autres où elle est plus connue , plus louée , plus hautement enseignée. Sans examiner ici , à la rigueur , ces paralleles qu'on fait si souvent de nos mœurs avec celles des anciens ou des étrangers , paralleles odieux , où il entre moins de zele & d'équité , que d'envie contre ses compatriotes & d'humeur contre ses contemporains : n'est - ce point au climat , au tempérament , au manque d'occasion , au défaut d'objet , à l'économie du gouvernement , aux coutumes , aux loix , à toute autre cause qu'aux sciences , qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs , en différens pays & en différens tems ? Rappeller sans cesse cette simplicité primitive dont on fait tant d'éloges , se la représenter toujours comme la compagne inséparable de l'innocence , n'est - ce point tracer un portrait en idée pour se faire illusion ? Où vit - on jamais des hommes sans défauts , sans desirs , sans passions ? Ne portons - nous pas en nous - mêmes le germe de

tous les vices ? Et s'il fut des tems , s'il est encore des climats où certains crimes soient ignorés , n'y voit - on pas d'autres défordres ? N'en voit - on pas encore de plus monstrueux chez ces peuples dont on vante la stupidité ? Parce que l'or ne tente pas leur cupidité , parce que les honneurs n'excitent pas leur ambition , en connoissent-ils moins l'orgueil & l'injustice ? Y sont-ils moins livrés aux bassesses de l'envie , moins emportés par la fureur de la vengeance ; leurs sens grossiers sont - ils inaccessibles à l'attrait des plaisirs ? Et à quels excès ne se porte pas une volupté qui n'a point de regles , & qui ne connoît point de freins ? Mais quand même dans ces contrées sauvages il y auroit moins de crimes que dans certaines nations policées , y a-t-il autant de vertus ? Y voit-on sur - tout ces vertus sublimes , cette pureté de mœurs , ce désintéressement magnanime , ces actions surnaturelles qui enflamment la religion ?

Tant de grands hommes qui l'ont défendue par leurs ouvrages , qui l'ont fait admirer par leurs mœurs , n'avoient-ils pas puisé dans l'étude ces lumières supérieures

qui ont triomphé des erreurs & des vices ? C'est le faux bel-esprit , c'est l'ignorance présomptueuse qui font éclore les doutes & les préjugés ; c'est l'orgueil , c'est l'obstination qui produisent les schismes & les hérésies ; c'est le pyrrhonisme , c'est l'incrédulité qui favorisent l'indépendance , la révolte , les passions , tous les forfaits. De tels adversaires font honneur à la religion. Pour les vaincre , elle n'a qu'à paroître ; seule , elle a de quoi les confondre tous ; elle ne craint que de n'être pas assez connue , elle n'a besoin que d'être approfondie pour se faire respecter ; on l'aime dès qu'on la connoît ; à mesure qu'on l'approfondit davantage , on trouve de nouveaux motifs pour la croire , & de nouveaux moyens pour la pratiquer : plus le Chrétien examine l'authenticité de ses titres , plus il se rassure dans la possession de sa croyance ; plus il étudie la révélation , plus il se fortifie dans la foi. C'est dans les divines Ecritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence ; c'est dans les doctes écrits des Peres de l'Eglise qu'il en suit de siecle en siecle le développement ; c'est dans les livres de morale & les annales

saintes , qu'il en voit les exemples , & qu'il s'en fait l'application.

Quoi ! l'ignorance enlevera à la religion & à la vertu des lumieres si pures , des appuis si puissans ; & ce fera à cette même religion qu'un docteur de Geneve enseignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs ! On s'étonneroit davantage d'entendre un si étrange paradoxe , si on ne savoit que la singularité d'un systême , quelque dangereux qu'il soit , n'est qu'une raison de plus pour qui n'a pour regle que l'esprit particulier. La religion étudiée est pour tous les hommes la regle infallible des bonnes mœurs. Je dis plus : l'étude même de la nature contribue à élever les sentimens , à régler la conduite ; elle ramene naturellement à l'admiration , à l'amour , à la reconnoissance , à la soumission que toute ame raisonnable sent être dues au Tout-puissant. Dans le cours régulier de ces globes immenses qui roulent sur nos têtes , l'Astronome découvre une Puissance infinie. Dans la proportion exacte de toutes les parties qui composent l'univers , le Géometre apperçoit l'effet d'une intelligence sans bornes. Dans la

ſucceſſion des tems , l'enchaînement des cauſes aux effets , la végétation des plantes , l'organisation des animaux , la conſtante uniformité & la variété étonnante des différens phénomènes de la nature , le Phyſicien n'en peut méconnoître l'Auteur , le Conſervateur , l'Arbitre & le Maître.

De ces réflexions le vrai Philoſophe deſcendant à des conſéquences pratiques , & rentrant en lui-même , après avoir vainement cherché dans tous les objets qui l'environnent , ce bonheur parfait après lequel il ſoupire ſans ceſſe , & ne trouvant rien ici-bas qui réponde à l'imménſité de ſes deſirs ; il ſent qu'il eſt fait pour quelque choſe de plus grand que tout ce qui eſt créé ; il ſe retourne naturellement vers ſon premier principe & ſa dernière fin. Heureux , ſi docile à la grace , il apprend à ne chercher la félicité de ſon cœur que dans la poſſeſſion de ſon Dieu !



S E C O N D E P A R T I E .

ICI l'Auteur anonyme donne lui-même l'exemple de l'abus qu'on peut faire de l'érudition, & de l'ascendant qu'ont sur l'esprit les préjugés. Il va fouiller dans les siècles les plus reculés. Il remonte à la plus haute antiquité. Il s'épuise en raisonnemens & en recherches pour trouver des suffrages qui accréditent son opinion. Il cite des témoins qui attribuent à la culture des Sciences & des Arts, la décadence des Royaumes & des Empires. Il impute aux favans & aux artistes le luxe & la mollesse, sources ordinaires des plus étranges révolutions.

Mais l'Égypte, la Grèce, la république de Rome, l'empire de la Chine, qu'il ose appeller en témoignage en faveur de l'ignorance, au mépris des Sciences & au préjudice des mœurs, auroient dû rappeler à son souvenir ces Législateurs fameux, qui ont éclairé par l'étendue de leurs lumières, & réglé par la sagesse de leurs loix, ces grands Etats dont ils avoient posé les

premiers fondemens : ces Orateurs célèbres qui les ont soutenus sur le penchant de leur ruine , par la force victorieuse de leur sublime éloquence : ces Philosophes, ces Sages , qui par leurs doctes écrits, & leurs vertus morales , ont illustré leur Patrie , & immortalisé leur nom.

Quelle foule d'exemples éclatans ne pourrois-je pas opposer au petit nombre d'Auteurs hardis qu'il a cités ! Je n'aurois qu'à ouvrir les annales du monde. Par combien de témoignages incontestables , d'augustes monumens , d'ouvrages immortels , l'histoire n'atteste-t-elle pas que les Sciences ont contribué par-tout au bonheur des hommes , à la gloire des Empires , au triomphe de la vertu ?

Non , ce n'est pas des Sciences, c'est du sein des richesses que font nés de tout tems la mollesse & le luxe ; & dans aucun tems les richesses n'ont été l'appanage ordinaire des savans. Pour un Platon dans l'opulence , un Aristippe accredité à la Cour , combien de Philosophes réduits au manteau & à la besace , enveloppés dans leur propre vertu & ignorés dans leur solitude ! combien d'Homeres & de Diogenes ,

d'Epictetes & d'Esopes dans l'indigence ! Les savans n'ont ni le goût ni le loisir d'amasser de grands biens. Ils aiment l'étude ; ils vivent dans la médiocrité , & une vie laborieuse & modérée , passée dans le silence de la retraite , occupée de la lecture & du travail , n'est pas assurément une vie voluptueuse & criminelle. Les commodités de la vie , pour être souvent le fruit des Arts , n'en sont pas davantage le partage des artistes ; ils ne travaillent que pour les riches , & ce sont les riches oisifs qui profitent & abusent des fruits de leur industrie.

L'effet le plus vanté des Sciences & des Arts , c'est , continue l'Auteur , cette politesse introduite parmi les hommes , qu'il lui plaît de confondre avec l'artifice & l'hypocrisie. Politesse , selon lui , qui ne sert qu'à cacher les défauts & à masquer les vices. Voudroit-il donc que le vice parût à découvert ; que l'indécence fût jointe au désordre , & le scandale au crime ? Quand , effectivement , cette politesse dans les manieres ne seroit qu'un raffinement de l'amour - propre pour voiler les faiblesses , ne seroit-ce pas encore un avantage

tage pour la société, que le vicieux n'osât s'y montrer tel qu'il est, & qu'il fût forcé d'emprunter les livrées de la bien-séance & de la modestie ? On l'a dit, & il est vrai ; l'hypocrisie, toute odieuse qu'elle est en elle-même, est pourtant un hommage que le vice rend à la vertu ; elle garantit du moins les ames foibles de la contagion du mauvais exemple.

Mais c'est mal connoître les savans, que de s'en prendre à eux du crédit qu'a dans le monde cette prétendue politesse qu'on taxe de dissimulation : on peut être poli sans être dissimulé ; on peut assurément être l'un & l'autre sans être bien savant ; & plus communément encore on peut être bien savant sans être fort poli.

L'amour de la solitude, le goût des livres, le peu d'envie de paroître dans ce qu'on appelle le beau-monde, le peu de disposition à s'y présenter avec grace ; le peu d'espoir d'y plaire, d'y briller, l'ennui inséparable des conversations frivoles & presque insupportables pour des esprits accoutumés à penser ; tout concourt à rendre les belles compagnies aussi étrangères pour le savant, qu'il est lui-même étran-

ger pour elles. Quelle figure feroit-il dans les cercles ? Voyez-le avec son air rêveur , ses fréquentes distractions , son esprit occupé , ses expressions étudiées , ses discours sentencieux , son ignorance profonde des modes les plus reçues & des usages les plus communs ; bientôt par le ridicule qu'il y porte & qu'il y trouve , par la contrainte qu'il y éprouve & qu'il y cause , il ennuye , il est ennuyé. Il fort peu satisfait , on est fort content de le voir sortir. Il censure intérieurement tous ceux qu'il quitte : on raille hautement celui qui part ; & tandis que celui-ci gémit sur leurs vices , ceux-là rient de ses défauts. Mais tous ces défauts , après tout , sont assez indifférens pour les mœurs ; & c'est à ces défauts , que plus d'un savant , peut-être , a l'obligation de n'être pas aussi vicieux que ceux qui le critiquent.

Mais avant le regne des Sciences & des Arts , on voyoit , ajoute l'Auteur , des Empires plus étendus , des conquêtes plus rapides , des guerriers plus fameux. S'il avoit parlé moins en Orateur & plus en Philosophe , il auroit dit qu'on voyoit plus alors de ces hommes audacieux , qui ,

transportés par des passions violentes & traînant à leur suite une troupe d'esclaves, alloient attaquer des nations tranquilles, subjugoient des peuples qui ignoroient le métier de la guerre, assujettissoient des pays où les Arts n'avoient élevé aucune barriere à leurs subites excursions; leur valeur n'étoit que férocité, leur courage que cruauté, leurs conquêtes qu'inhumanité; c'étoient des torrens impétueux qui faisoient d'autant plus de ravages, qu'ils rencontroient moins d'obstacles. Aussi à peine étoient-ils passés, qu'il ne restoit sur leurs traces que celles de leur fureur; nulle forme de gouvernement, nulle loi, nulle police, nul lien ne retenoit & n'unissoit à eux les peuples vaincus.

Que l'on compare à ces tems d'ignorance & de barbarie, ces siècles heureux, où les Sciences ont répandu par-tout l'esprit d'ordre & de justice. On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus justes; des actions moins étonnantes, mais plus héroïques; des victoires moins sanglantes, mais plus glorieuses; des conquêtes moins rapides, mais plus assurées; des guerriers moins violens, mais plus

redoutés , sachant vaincre avec modération , traitant les vaincus avec humanité : l'honneur est leur guide ; la gloire , leur récompense. Cependant , dit l'Auteur , on remarque dans les combats une grande différence entre les nations pauvres , qu'on appelle barbares , & les peuples riches , qu'on appelle policés. Il paroît bien que le Citoyen de Geneve ne s'est jamais trouvé à portée de remarquer de près ce qui se passe ordinairement dans les combats. Est-il surprenant que des barbares se ménagent moins & s'exposent davantage ? Qu'ils vainquent ou qu'ils soient vaincus , ils ne peuvent que gagner s'ils survivent à leurs défaites. Mais ce que l'espérance d'un vil intérêt , ou plutôt ce qu'un désespoir brutal inspire à ces hommes sanguinaires , les sentimens , le devoir l'excitent dans ces ames généreuses qui se dévouent à la Patrie ; avec cette différence que n'a pu observer l'Auteur , que la valeur de ceux-ci , plus froide , plus réfléchie , plus modérée , plus sagement conduite , est par-là même toujours plus sûre du succès.

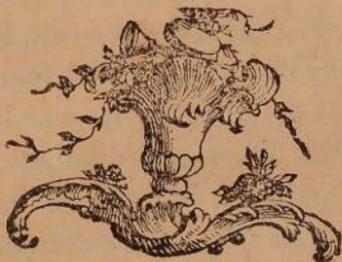
Mais enfin Socrate , le fameux Socrate

s'est lui-même récrié contre les Sciences de son tems. Faut-il s'en étonner ? L'orgueil indomptable des Stoïciens , la mollesse efféminée des Epicuriens , les raisonnemens absurdes des Pyrrhoniens , le goût de la dispute , de vaines subtilités , des erreurs sans nombre , des vices monstrueux infectoient pour lors la Philosophie , & déshonoroient les Philosophes. C'étoit l'abus des Sciences , non les Sciences elles-mêmes , que condamnoit ce grand homme , & nous le condamnons après lui. Mais l'abus qu'on fait d'une chose suppose le bon usage qu'on en peut faire. De quoi n'abuse-t-on pas ? Et parce qu'un Auteur anonyme , par exemple , pour défendre une mauvaise cause , aura abusé une fois de la fécondité de son esprit & de la légèreté de sa plume , faudra-t-il lui en interdire l'usage en d'autres occasions , & pour d'autres sujets plus dignes de son génie ? Pour corriger quelques excès d'intempérance , faut-il arracher toutes les vignes ? L'ivresse de l'esprit a précipité quelques savans dans d'étranges égaremens : j'en conviens , j'en gémiss. Par les discours de quelques-uns , dans les écrits

de quelques autres , la religion a dégénéré en hypocrisie , la piété en superstition , la théologie en erreur , la jurisprudence en chicane , l'astronomie en astrologie judiciaire , la physique en athéisme. Jouet des préjugés les plus bizarres , attaché aux opinions les plus absurdes , entêté des systèmes les plus insensés , dans quels écarts ne donne pas l'esprit humain , quand , livré à une curiosité présomptueuse , il veut franchir les limites que lui a marquées la même main qui a donné des bornes à la mer ! Mais en vain les flots mugissent , se soulèvent , s'élancent avec fureur sur les côtes opposées ; contraints de se replier bientôt sur eux-mêmes , ils rentrent dans le sein de l'océan , & ne laissent sur ses bords qu'une écume légère qui s'évapore à l'instant , ou qu'un sable mouvant qui fuit sous nos pas.

Image naturelle des vains efforts de l'esprit , quand , échauffé par les faillies d'une imagination dominante , se laissant emporter à tout vent de doctrine , d'un vol audacieux il veut s'élever au-delà de sa sphere , & s'efforce de pénétrer ce qu'il ne lui est pas donné de comprendre.

Mais les Sciences, bien loin d'autoriser de pareils excès, sont pleines de maximes qui les réprouvent : & le vrai savant, qui ne perd jamais de vue le flambeau de la révélation, qui suit toujours le guide infallible de l'autorité légitime, procède avec sûreté, marche avec confiance, avance à grands pas dans la carrière des Sciences, se rend utile à la société, honore sa Patrie, fournit sa course dans l'innocence, & la termine avec gloire.



DISCOURS
SUR
LES AVANTAGES
DES SCIENCES ET DES ARTS;

Prononcé dans l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon, le 22 Juin 1751.

PAR M. BORDE. (a)

ON est désabusé depuis long-tems de la chimere de l'âge d'or : par-tout la barbarie a précédé l'établissement des sociétés ; c'est une vérité prouvée par les annales de tous les peuples. Par-tout les besoins & les crimes forcerent les hommes à se réunir , à s'imposer des loix , à s'enfermer dans des remparts. Les premiers Dieux & les premiers Rois furent des bienfaiteurs ou des tyrans ; la reconnoissance & la crainte éleverent les trônes & les autels. La

(a) M. Rousseau répliqua à ce discours par un Ecrit intitulé : *Derniere Réponse* qui se trouve à la page 173 du troisieme volume des *Mélanges*.

superstition & le despotisme vinrent alors couvrir la face de la terre : de nouveaux malheurs, de nouveaux crimes succéderent ; les révolutions se multiplierent.

A travers ce vaste spectacle des passions & des miseres des hommes , nous appercevons à peine quelques contrées plus sages & plus heureuses. Tandis que la plus grande partie du monde étoit inconnue, que l'Europe étoit sauvage , & l'Asie esclave , la Grece pensa , & s'éleva par l'esprit à tout ce qui peut rendre un peuple recommandable. Des Philosophes formerent ses mœurs & lui donnerent des loix.

Si l'on refuse d'ajouter foi aux traditions qui nous disent que les Orphée & les Amphion attirerent les hommes du fond des forêts par la douceur de leurs chants, on est forcé, par l'histoire, de convenir que cette heureuse révolution est due aux Arts utiles & aux Sciences. Quels hommes étoient-ce que ces premiers Législateurs de la Grece ? Peut-on nier qu'ils ne fussent les plus vertueux & les plus favans de leur siecle ? Ils avoient acquis tout ce que l'étude & la réflexion peuvent donner de lumiere à l'esprit, & ils

y avoient joint les secours de l'expérience par les voyages qu'ils avoient entrepris en Crete, en Egypte, chez toutes les nations où ils avoient cru trouver à s'instruire.

Tandis qu'ils établissoient leurs divers systêmes de politique, par qui les passions particulieres devenoient le plus sûr instrument du bien public, & qui faisoient germer la vertu du sein même de l'amour-propre; d'autres Philosophes écrivoient sur la morale, remontoient aux premiers principes des choses, observoient la nature & ses effets. La gloire de l'esprit & celle des armes avançaient d'un pas égal; les sages & les héros naissoient en foule; à côté des Miltiade & des Thémistocle, on trouvoit les Aristide & les Socrate. La superbe Asie vit briser ses forces innombrables, contre une poignée d'hommes, que la Philosophie conduisoit à la gloire. Tel est l'infailible effet des connoissances de l'esprit: les mœurs & les loix sont la seule source du véritable héroïsme. En un mot, la Grece dut tout aux Sciences, & le reste du monde dut tout à la Grece.

Opposera-t-on à ce brillant tableau les

mœurs grossières des Perses & des Scythes ? J'admirerai, si l'on veut, des peuples qui passent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent sur la terre, & vivent de légumes. Mais est-ce parmi eux qu'on ira chercher le bonheur ? Quel spectacle nous présenteroit le genre-humain, composé uniquement de laboureurs, de soldats, de chasseurs & de bergers ? Faut-il donc, pour être digne du nom d'homme, vivre comme les lions & les ours ? Eri-gera-t-on en vertu, les facultés de l'instinct pour se nourrir, se perpétuer & se défendre ? Je ne vois là que des vertus *animales*, peu conformes à la dignité de notre être ; le corps est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper & languir.

Les Perses n'eurent pas plutôt fait la conquête de l'Asie, qu'ils perdirent leurs mœurs ; les Scythes dégénérèrent aussi, quoique plus tard : des vertus si sauvages sont trop contraires à l'humanité, pour être durables ; se priver de tout & ne désirer rien, est un état trop violent ; une ignorance si grossière ne sauroit être qu'un état de passage. Il n'y a que la stupidité & la misère qui puissent y assujettir les hommes.

Sparte, ce phénomène politique, cette république de soldats vertueux, est le feu peuple qui ait eu la gloire d'être pauvre par institution & par choix. Ses loix si admirées avoient pourtant de grands défauts. La dureté des maîtres & des peres, l'exposition des enfans, le vol autorisé, la pudeur violée dans l'éducation & les mariages, une oisiveté éternelle, les exercices du corps recommandés uniquement, ceux de l'esprit proscrits & méprisés, l'austérité & la férocité des mœurs qui en étoient la fuite, & qui aliénerent bientôt tous les alliés de la république, font déjà d'assez justes reproches : peut-être ne se borneroient-ils pas là, si les particularités de son histoire intérieure nous étoient mieux connues. Elle se fit une vertu artificielle en se privant de l'usage de l'or, mais que devenoient les vertus de ses citoyens, si-tôt qu'ils s'éloignoient de leur Patrie ? Lyfandre & Pausanias n'en furent que plus aisés à corrompre. Cette nation qui ne respiroit que la guerre, s'est-elle fait une gloire plus grande dans les armes que sa rivale, qui avoit réuni toutes les sortes de gloire ? Athenes ne fut pas moins guerriere.

que Sparte; elle fut de plus savante, ingénieuse & magnifique; elle enfanta tous les Arts & tous les talens; & dans le sein même de la corruption qu'on lui reproche, elle donna le jour au plus sage des Grecs. Après avoir été plusieurs fois sur le point de vaincre, elle fut vaincue, il est vrai, & il est surprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puisque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit se défendre que par une très-grande supériorité de succès. La gloire des Lacédémoniens fut peu solide; la prospérité corrompit leurs institutions, trop bizarres pour pouvoir se conserver long-tems: la fiere Sparte perdit ses mœurs comme la savante Athènes. Elle ne fit plus rien depuis qui fût digne de sa réputation: & tandis que les Athéniens & plusieurs autres villes luttoient contre la Macédoine, pour la liberté de la Grece, Sparte seule languissoit dans le repos, & voyoit préparer de loin sa destruction, sans songer à la prévenir.

Mais enfin je suppose que tous les Etats dont la Grece étoit composée, eussent suivi les mêmes loix que Sparte, que nous resteroit-il de cette contrée si célèbre? A

peine son nom seroit parvenu jusqu'à nous ! Elle auroit dédaigné de former des historiens, pour transmettre sa gloire à la postérité ; le spectacle de ses farouches vertus eût été perdu pour nous : il nous seroit indifférent par conséquent qu'elles eussent existé ou non. Ces nombreux systèmes de Philosophie qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées ; ces chefs-d'œuvre d'éloquence & de poésie qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur ; les arts utiles ou agréables, qui conservent ou embellissent la vie ; enfin l'inestimable tradition des pensées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de l'humanité ; toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siècles se seroient accumulés, les générations des hommes se seroient succédées comme celles des animaux, sans aucun fruit pour leur postérité, & n'auroient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence ; le monde auroit vieilli, & les hommes

feroient demeurés dans une enfance éternelle.

Que prétendent enfin les ennemis de la science ? Quoi ! le dont de penser feroit un présent funeste de la Divinité ! Les connoissances & les mœurs feroient incompatibles ! La vertu feroit un vain fantôme produit par un instinct aveugle ; & le flambeau de la raison la feroit évanouir , en voulant l'éclaircir ! Quelle étrange idée voudroit-on nous donner & de la raison & de la vertu !

Comment prouve-t-on de si bizarres paradoxes ? On objecte que les Sciences & les Arts ont porté un coup mortel aux mœurs anciennes , aux institutions primitives des Etats : on cite pour exemple Athenes & Rome. Euripide & Démosthene ont vu Athenes livrée aux Spartiates & aux Macédoniens : Horace , Virgile & Cicéron ont été contemporains de la ruine de la liberté Romaine ; les uns & les autres ont été témoins des malheurs de leur pays : ils en ont donc été la cause. Conséquence peu fondée , puisqu'on en pourroit dire autant de Socrate & de Caton.

En accordant que l'altération des loix

& la corruption des mœurs ayent beaucoup influé sur ces grands événemens, me forcera-t-on de convenir que les Sciences & les Arts y ayent contribué ? La corruption fuit de près la prospérité ; les Sciences font pour l'ordinaire leurs plus rapides progrès dans le même tems : des choses si diverses peuvent naître ensemble & se rencontrer : mais c'est sans aucune relation entr'elles de cause & d'effet.

Athenes & Rome étoient petites & pauvres dans leurs commencemens ; tous leurs citoyens étoient soldats, toutes leurs vertus étoient nécessaires, les occasions même de corrompre leurs mœurs n'existoient pas. Peu après elles acquirent des richesses & de la puissance. Une partie des citoyens ne fut plus employée à la guerre ; on apprit à jouir & à penser. Dans le sein de leur opulence ou de leur loisir, les uns perfectionnerent le luxe, qui fait la plus ordinaire occupation des gens heureux ; d'autres ayant reçu de la nature de plus favorables dispositions, étendirent les limites de l'esprit, & créèrent une gloire nouvelle.

Ainsi tandis que les uns, par le spectacle
des

des richesses & des voluptés , profanoient les loix & les mœurs ; les autres allumoient le flambeau de la Philosophie & des Arts, instruisoient, ou célébroient les vertus, & donnoient naissance à ces noms si chers aux gens qui savent penser, l'atticisme & l'urbanité. Des occupations si opposées peuvent-elles donc mériter les mêmes qualifications ? Pouvoient-elles produire les mêmes effets ?

Je ne nierai pas que la corruption générale ne se soit répandue quelquefois sur les Lettres, & qu'elle n'ait produit des excès dangereux ; mais doit-on confondre la noble destination des Sciences avec l'abus criminel qu'on en a pu faire ? Mettra-t-on dans la balance quelques épigrammes de Catulle ou de Martial, contre les nombreux volumes philosophiques, politiques & moraux de Cicéron, contre le sage poëme de Virgile ?

D'ailleurs, les ouvrages licencieux sont ordinairement le fruit de l'imagination, & non celui de la science & du travail. Les hommes dans tous les tems & dans tous les pays ont eu des passions ; ils les ont chantées. La France avoit des romanciers

& des Troubadours , long-tems avant qu'elle eût des favans & des philosophes. En supposant donc que les Sciences & les Arts eussent été étouffés dans leur berceau , toutes les idées inspirées par les passions n'en auroient pas moins été réalisées en prose & en vers ; avec cette différence , que nous aurions eu de moins tout ce que les philosophes , les poètes & les historiens ont fait pour nous plaire ou pour nous instruire.

Athenes fut enfin forcée de céder à la fortune de la Macédoine ; mais elle ne céda qu'avec l'univers. C'étoit un torrent rapide qui entraînoit tout : & c'est perdre le tems que de chercher des causes particulières , où l'on voit une force supérieure si marquée.

Rome , maîtresse du monde , ne trouvoit plus d'ennemis ; il s'en forma dans son sein. Sa grandeur fit sa perte. Les loix d'une petite ville n'étoient pas faites pour gouverner le monde entier ; elles avoient pu suffire contre les factions des Manlius , des Cassius & des Gracques : elles succomberent sous les armées de Sylla , de César & d'Octave : Rome perdit sa liberté , mais

elle conserva sa puissance. Opprimée par les soldats qu'elle payoit, elle étoit encore la terreur des nations. Ses tyrans étoient tour-à-tour déclarés peres de la Patrie & massacrés. Un monstre indigne du nom d'homme se faisoit proclamer Empereur ; & l'auguste Corps du Sénat n'avoit plus d'autres fonctions que celle de le mettre au rang des Dieux. Etranges alternatives d'esclavage & de tyrannie, mais telles qu'on les a vues dans tous les Etats où la milice dispoit du trône. Enfin de nombreuses irruptions des Barbares vinrent renverser & fouler aux pieds ce vieux colosse ébranlé de toutes parts ; & de ses débris se formerent tous les Empires qui ont subsisté depuis.

Ces sanglantes révolutions ont-elles donc quelque chose de commun avec les progrès des Lettres ? Par-tout je vois des causes purement politiques. Si Rome eut encore quelques beaux jours, ce fut sous des Empereurs Philosophes. Sénèque a-t-il donc été le corrupteur de Néron ? Est-ce l'étude de la Philosophie & des Arts qui fit autant de monstres, des Caligula, des Domitien, des Héliogabale ? Les Lettres

qui s'étoient élevées avec la gloire de Rome ne tomberent-elles pas sous ces regnes cruels ? Elles s'affoiblirent ainsi par degrés avec le vaste Empire auquel la destinée du monde sembloit être attachée. Leurs ruines furent communes, & l'ignorance envahit l'univers une seconde fois, avec la barbarie & la servitude, ses compagnes fidelles.

Difons donc que les Muses aiment la liberté, la gloire & le bonheur. Par-tout je les vois prodiguer leurs bienfaits sur les nations, au moment où elles font les plus florissantes. Elles n'ont plus redouté les glaces de la Russie, si-tôt qu'elles ont été attirées dans ce puissant Empire par le héros singulier, qui en a été, pour ainsi dire, le créateur : le législateur de Berlin, le conquérant de la Silésie, les fixe aujourd'hui dans le nord de l'Allemagne, qu'elles font retentir de leurs chants.

S'il est arrivé quelquefois que la gloire des Empires n'a pas survécu long-tems à celle des Lettres, c'est qu'elle étoit à son comble, lorsque les Lettres ont été cultivées, & que le sort des choses humaines est de ne pas durer long-tems dans le

même état. Mais bien loin que les Sciences y contribuent, elles périssent infailliblement frappées des mêmes coups; en sorte que l'on peut observer que les progrès des Lettres & leur déclin sont ordinairement dans une juste proportion avec la fortune & l'abaissement des Empires.

Cette vérité se confirme encore par l'expérience des derniers tems. L'esprit humain, après une éclipse de plusieurs siècles, sembla s'éveiller d'un profond sommeil. On fouilla dans les cendres antiques, & le feu sacré se ralluma de toutes parts. Nous devons encore aux Grecs cette seconde génération des Sciences. Mais dans quel tems reprirent-elles cette nouvelle vie? Ce fut lorsque l'Europe, après tant de convulsions violentes, eut enfin pris une position assurée, & une forme plus heureuse.

Ici se développe un nouvel ordre de choses. Il ne s'agit plus de ces petits Royaumes domestiques, renfermés dans l'enceinte d'une ville: de ces peuples condamnés à combattre pour leurs héritages & leurs maisons, tremblans sans cesse pour une Patrie toujours prête à leur

échapper : c'est une monarchie vaste & puissante, combinée dans toutes ses parties par une législation profonde. Tandis que cent mille soldats combattent gaiement pour la sûreté de l'Etat, vingt millions de citoyens, heureux & tranquilles, occupés à sa prospérité intérieure, cultivent sans alarmes les immenses campagnes, font fleurir les loix, le commerce, les Arts & les Lettres dans l'enceinte des villes : toutes les professions diverses, appliquées uniquement à leur objet, sont maintenues dans un juste équilibre, & dirigées au bien général par la main puissante qui les conduit & les anime. Telle est la foible image du beau regne de Louis XIV, & de celui sous lequel nous avons le bonheur de vivre : la France riche, guerrière & savante, est devenue le modele & l'arbitre de l'Europe ; elle fait vaincre & chanter ses victoires : ses Philosophes mesurent la terre, & son Roi la pacifie.

Qui osera soutenir que le courage des François ait dégénéré depuis qu'ils ont cultivé les Lettres ? Dans quel siecle a-t-il éclaté plus glorieusement qu'à Montalban, Lawfelt, & dans tant d'autres occasions

que je pourrois citer ? Ont-ils jamais fait paroître plus de constance que dans les retraites de Prague & de Baviere ? Qu'y a-t-il enfin de supérieur dans l'antiquité au siège de Berg-op-Zoom, & à ces braves grenadiers renouvelés tant de fois, qui voloient avec ardeur aux mêmes postes, où ils venoient de voir foudroyer ou engloutir les héros qui les précédoient.

En vain veut-on nous persuader que le rétablissement des Sciences a gâté les mœurs. On est d'abord obligé de convenir que les vices grossiers de nos ancêtres sont presqu'entièrement pros crits parmi nous.

C'est déjà un grand avantage pour la cause des Lettres, que cet aveu qu'on est forcé de faire. En effet, les débauches, les querelles & les combats qui en étoient les suites, les violences des grands, la tyrannie des peres, la bizarrerie de la vieillesse, les égaremens impétueux des jeunes gens, tous ces excès si communs autrefois, funestes effets de l'ignorance & de l'oïveté, n'existent plus depuis que nos mœurs ont été adoucies par les connoissances dont tous les esprits sont occupés ou amusés.

On nous reproche des vices raffinés & délicats ; c'est que par-tout où il y a des hommes , il y aura des vices. Mais les voiles ou la parure dont ils se couvrent , font du moins l'aveu de leur honte , & un témoignage du respect public pour la vertu.

S'il y a des modes de folie , de ridicule & de corruption , elles ne se trouvent que dans la capitale seulement , & ce n'est même que dans un tourbillon d'hommes perdus par les richesses & l'oisiveté. Les Provinces entières & la plus grande partie de Paris , ignorent ces excès , ou ne les connoissent que de nom. Jugera-t-on toute la nation sur les travers d'un petit nombre d'hommes ? Des écrits ingénieux réclament cependant contre ces abus ; la corruption ne jouit de ses prétendus succès que dans des têtes ignorantes ; les Sciences & les Lettres ne cessent point de déposer contre elle ; la morale la démasque , la philosophie humilie ses petits triomphes ; la comédie , la satire , l'épigramme la percent de mille traits.

Les bons livres font la seule défense des esprits foibles , c'est-à-dire , des trois

quarts des hommes , contre la contagion de l'exemple. Il n'appartient qu'à eux de conserver fidèlement le dépôt des mœurs. Nos excellens ouvrages de morale survivront éternellement à ces brochures licencieuses , qui disparoissent rapidement avec le goût de mode qui les a fait naître. C'est outrager injustement les Sciences & les Arts, que de leur imputer ces productions honteuses. L'esprit seul , échauffé par les passions , suffit pour les enfanter. Les Savans , les Philosophes , les grands Orateurs & les grands Poètes , bien loin d'en être les auteurs , les méprisent , ou même ignorent leur existence : il y a plus, dans le nombre infini des grands Ecrivains en tout genre qui ont illustré le dernier regne , à peine en trouve-t-on deux ou trois qui aient abusé de leurs talens. Quelle proportion entre les reproches qu'on peut leur faire , & les avantages immortels que le genre-humain a retirés des Sciences cultivées ? Des Ecrivains , la plupart obscurs , se sont jettés de nos jours dans de plus grands excès ; heureusement cette corruption a peu duré ; elle paroît presque entièrement éteinte ou épuisée.

Mais c'étoit une suite particuliere du goût léger & frivole de notre nation ; l'Angleterre & l'Italie n'ont point de semblables reproches à faire aux Lettres.

Je pourrois me dispenser de parler du luxe , puisqu'il naît immédiatement des richesses , & non des Sciences & des Arts. Et quel rapport peut avoir avec les Lettres le luxe du faste & de la mollesse , qui est le seul que la morale puisse condamner ou restreindre ?

Il est , à la vérité , une sorte de luxe ingénieux & savant qui anime les Arts & les élève à la perfection. C'est lui qui multiplie les productions de la peinture , de la sculpture & de la musique. Les choses les plus louables en elles-mêmes doivent avoir leurs bornes ; & une nation seroit justement méprisée , qui , pour augmenter le nombre des peintres & des musiciens , se laisseroit manquer de laboureurs & de soldats. Mais lorsque les armées sont completes , & la terre cultivée , à quoi employer le loisir du reste des citoyens ? Je ne vois pas pourquoi ils ne pourroient pas se donner des tableaux , des statues & des spectacles.

Vouloir rappeler les grands Etats aux petites vertus des petites Républiques, c'est vouloir contraindre un homme fort & robuste à bégayer dans un berceau; c'étoit la folie de Caton : avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans sa famille, il déclama toute sa vie, combattit, & mourut enfin sans avoir rien fait d'utile pour sa Patrie. Les anciens Romains labouroient d'une main & combattoient de l'autre. C'étoient de grands hommes, je le crois, quoiqu'ils ne fissent que de petites choses : ils se consacroient tout entiers à leur Patrie, parce qu'elle étoit éternellement en danger. Dans ces premiers tems on ne favoit qu'exister ; la tempérance & le courage ne pouvoient être de vraies vertus, ce n'étoit que des qualités forcées : on étoit alors dans une impossibilité physique d'être voluptueux ; & qui vouloit être lâche, devoit se résoudre à être esclave. Les Etats s'accrurent : l'inégalité des biens s'introduisit nécessairement : un Proconsul d'Asie pouvoit-il être aussi pauvre que ces Consuls anciens, demi-bourgeois & demi-payfans, qui ravageoient un jour les champs des Fidénates, & revenoient le

lendemain cultiver les leurs ? Les circonstances seules ont fait ces différences : la pauvreté ni la richesse ne font point la vertu ; elle est uniquement dans le bon ou le mauvais usage des biens ou des maux que nous avons reçus de la nature & de la fortune.

Après avoir justifié les Lettres sur l'article du luxe , il me reste à faire voir que la politesse qu'elles ont introduite dans nos mœurs , est un des plus utiles présens qu'elles pussent faire aux hommes. Supposons que la politesse n'est qu'un masque trompeur qui voile tous les vices , c'est présenter l'exception au lieu de la règle , & l'abus de la chose à la place de la chose même.

Mais que deviendront ces accusations , si la politesse n'est en effet que l'expression d'une ame douce & bienfaisante ? L'habitude d'une si louable imitation seroit seule capable de nous élever jusqu'à la vertu même ; tel est le mépris de la coutume. Nous devenons enfin ce que nous feignons d'être. Il entre dans la politesse des mœurs , plus de philosophie qu'on ne pense ; elle respecte le nom &

la qualité d'homme ; elle feule conferve entr'eux une forte d'égalité fictive ; foible , mais précieux refte de leur ancien droit naturel. Entre égaux , elle devient la médiatrice de leur amour-propre ; elle eft le facrifice perpétuel de l'humeur & de l'efprit de fingularité.

Dira-t-on que tout un peuple qui exerce habituellement ces démonftrations de douceur , de bienveillance , n'eft composé que de perfides & de dupes ? Croira-t-on que tous foient en même tems & trompeurs & trompés ?

Nos cœurs ne font point affez parfaits pour fe montrer fans voile : la politesse eft un vernis qui adoucit les teintes tranchantes des caractères ; elle rapproche les hommes , & les engage à s'aimer par les reffemblances générales qu'elle répand fur eux : fans elle , la fociété n'offriroit que des difparates & des chocs ; on fe haïroit par les petites chofes ; & avec cette difpofition , il feroit difficile de s'aimer même pour les plus grandes qualités. On a plus fouvent befoin de complaifance que de services ; l'ami le plus généreux m'obligera peut-être tout au plus une fois dans fa vie.

Mais une société douce & polie embellit tous les momens du jour. Enfin la politesse place les vertus ; elle seule leur enseigne ces combinaisons fines , qui les subordonnent les unes aux autres dans d'admirables proportions , ainsi que ce juste milieu , au-deçà & au-delà duquel elles perdent infiniment de leur prix.

On ne se contente pas d'attaquer les Sciences dans les effets qu'on leur attribue ; on les empoisonne jusques dans leur source ; on nous peint la curiosité comme un penchant funeste ; on charge son portrait des couleurs les plus odieuses. J'avouerai que l'allégorie de Pandore peut avoir un bon côté dans le système moral ; mais il n'en est pas moins vrai que nous devons à nos connoissances , & par conséquent à notre curiosité , tous les biens dont nous jouissons. Sans elle , réduits à la condition des brutes , notre vie se passeroit à ramper sur la petite portion de terrain destiné à nous nourrir & à nous engloutir un jour. L'état d'ignorance est un état de crainte & de besoin , tout est danger alors pour notre fragilité : la mort gronde sur nos têtes , elle est cachée

Dans l'herbe que nous foulons aux pieds. Lorsqu'on craint tout, & qu'on a besoin de tout, quelle disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître ?

Telle est la noble distinction d'un être pensant : seroit-ce donc en vain que nous aurions été doués seuls de cette faculté divine ? C'est s'en rendre digne que d'en user.

Les premiers hommes se contenterent de cultiver la terre, pour en tirer le bled : ensuite on creusa dans ses entrailles, on en arracha les métaux. Les mêmes progrès se font faits dans les Sciences : on ne s'est pas contenté des découvertes les plus nécessaires : on s'est attaché avec ardeur à celles qui ne paroissent que difficiles & glorieuses. Quel étoit le point où l'on auroit dû s'arrêter ? Ce que nous appellons génie, n'est autre chose qu'une raison sublime & courageuse : il n'appartient qu'à lui seul de se juger.

Ces globes lumineux placés loin de nous à des distances si énormes, sont nos guides dans la navigation, & l'étude de leurs situations respectives, qu'on n'a peut-être

regardées d'abord que comme l'objet de la curiosité la plus vaine, est devenue une des sciences la plus utile. La propriété singulière de l'aimant, qui n'étoit pour nos peres qu'une énigme frivole de la nature, nous a conduits comme par la main à travers l'immenfité des mers.

Deux verres placés & taillés d'une certaine maniere, nous ont montré une nouvelle scene de merveilles, que nos yeux ne soupçonnoient pas.

Les expériences du tube électrisé sembloient n'être qu'un jeu : peut-être leur devra-t-on un jour la connoissance du regne universel de la nature.

Après la découverte de ces rapports si imprévus, si majestueux, entre les plus petites & les plus grandes choses, quelles connoissances oferions-nous dédaigner ? En savons-nous assez pour mépriser ce que nous ne savons pas ? Bien loin d'étouffer la curiosité, ne semble-t-il pas, au contraire, que l'Être suprême ait voulu la réveiller par des découvertes singulieres, qu'aucune analogie n'avoit annoncées ?

Mais de combien d'erreurs est assiégée
l'étude

L'étude de la vérité ? Quelle audace , nous dit-on , ou plutôt quelle témérité de s'engager dans des routes trompeuses , où tant d'autres se sont égarés ? Sur ces principes , il n'y aura plus rien que nous osons entreprendre ; la crainte éternelle des maux nous privera de tous les biens où nous aurions pu aspirer , puisqu'il n'en est point sans mélange. La véritable sagesse , au contraire , consiste seulement à les épurer , autant que notre condition le permet.

Tous les reproches , que l'on fait à la Philosophie , attaquent l'esprit humain , ou plutôt l'Auteur de la nature , qui nous a faits tels que nous sommes. Les Philosophes étoient des hommes ; ils se sont trompés. Doit-on s'en étonner ? Plaignons-les , profitons de leurs fautes , & corrigeons-nous ; songeons que c'est à leurs erreurs multipliées que nous devons la possession des vérités dont nous jouissons. Il falloit épuiser les combinaisons de tous ces divers systèmes , la plupart si répréhensibles & si outrés , pour parvenir à quelque chose de raisonnable. Mille routes conduisent à l'erreur ; une seule mene

à la vérité. Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci, & qu'elle ait été découverte si tard ?

L'esprit humain étoit trop borné pour embrasser d'abord la totalité des choses. Chacun de ces Philosophes ne voyoit qu'une face : ceux-là rassemblent les motifs de douter : ceux-ci réduisoient tout en dogmes : chacun d'eux avoit son principe favori, son objet dominant auquel il rapportoit toutes ses idées. Les uns faisoient entrer la vertu dans la composition du bonheur, qui étoit la fin de leurs recherches ; les autres se propofoient la vertu même, comme leur unique objet, & se flattoient d'y rencontrer le bonheur. Il y en avoit qui regardoient la solitude & la pauvreté, comme l'asyle des mœurs : d'autres ufoient des richesses comme d'un instrument de leur félicité & de celle d'autrui : quelques-uns fréquentoient les Cours & les assemblées publiques pour rendre leur sagesse utile aux Rois & aux peuples. Un seul homme n'est pas tous : un seul esprit, un seul système n'enferme pas toute la science, c'est par la comparaison des extrêmes, que l'on fait enfin le juste

milieu ; c'est par le combat des erreurs qui s'entre-détruisent, que la vérité triomphe : ces diverses parties se modifient, s'élevent & se perfectionnent mutuellement ; elles se rapprochent enfin, pour former la chaîne des vérités ; les nuages se dissipent, & la lumière de l'évidence se leve.

Je ne dissimulerai cependant pas que les Sciences ont rarement atteint l'objet qu'elles s'étoient proposé. La méthaphysique vouloit connoître la nature des esprits, & non moins utile, peut-être, elle n'a fait que nous développer leurs opérations : le physicien a entrepris l'histoire de la nature, & n'a imaginé que des romans ; mais en poursuivant un objet chimérique, combien n'a-t-il pas fait de découvertes admirables ? La chymie n'a pu nous donner de l'or, & sa folie nous a valu d'autres miracles dans ses analyses & ses mélanges. Les Sciences sont donc utiles jusques dans leurs écarts & leurs déréglemens ; il n'y a que l'ignorance qui n'est jamais bonne à rien. Peut-être ont-elles trop élevé leurs prétentions. Les anciens à cet égard paroissent plus sages que nous : nous avons

la manie de vouloir procéder toujours par démonstrations ; il n'y a si petit professeur qui n'ait ses argumens & ses dogmes , & par conséquent ses erreurs & ses absurdités. Cicéron & Platon traitoient la Philosophie en dialogues : chacun des interlocuteurs faisoit valoir son opinion ; on disputoit , on cherchoit , & on ne se piquoit point de prononcer. Nous n'avons peut-être que trop écrit sur l'évidence ; elle est plus propre à être sentie qu'à être définie : mais nous avons presque perdu l'art de comparer les probabilités & les vraisemblances , & de calculer le degré de consentement qu'on leur doit. Qu'il y a peu de choses démontrées ! & combien n'y en a-t-il pas , qui ne sont que probables ! Ce seroit rendre un grand service aux hommes que de donner une méthode pour l'opinion.

L'esprit de systême qui s'est long-tems attaché à des objets où il ne pouvoit presque que nous égarer devoit régler l'acquisition , l'enchaînement & le progrès de nos idées : nous avons besoin d'un ordre entre les diverses sciences , pour nous conduire des plus simples aux plus

composées, & parvenir ainsi à construire une espece d'observatoire spirituel, d'où nous puissions contempler toutes nos connoissances; ce qui est le plus haut degré de l'esprit.

La plupart des sciences ont été faites au hasard; chaque Auteur a suivi l'idée qui le dominoit, souvent sans savoir où elle devoit le conduire: un jour viendra où tous les livres feront extraits & refondus, conformément à un certain système qu'on se fera formé; alors les esprits ne feront plus de pas inutiles, hors de la route & souvent en arriere. Mais quel est le génie en état d'embrasser toutes les connoissances humaines, de choisir le meilleur ordre pour les présenter à l'esprit? Sommes-nous assez avancés pour cela? Il est du moins glorieux de le tenter: la nouvelle Encyclopédie doit former une époque mémorable dans l'histoire des Lettres.

Le temple des Sciences est un édifice immense, qui ne peut s'achever que dans la durée des siècles. Le travail de chaque homme est peu de chose dans un ouvrage si vaste; mais le travail de chaque homme

y est nécessaire. Le ruisseau qui porte ses eaux à la mer, doit-il s'arrêter dans sa course, en considérant la petitesse de son tribut ? Quels éloges ne doit-on pas à ces hommes généreux, qui ont percé & écrit pour la postérité ? Ne bornons point nos idées à notre vie propre ; étendons-les sur la vie totale du genre-humain ; méritons d'y participer, & que l'instant rapide où nous aurons vécu, soit digne d'être marqué dans son histoire.

Pour bien juger de l'élévation d'un Philosophe, ou d'un homme de Lettres, au-dessus du commun des hommes, il ne faut que considérer le sort de leurs pensées : celles de l'un, utiles à la société générale, sont immortelles, & consacrées à l'admiration de tous les siècles ; tandis que les autres voient disparaître toutes leurs idées avec le jour, la circonstance, le moment qui les a vu naître : chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, sans qu'il en reste la moindre trace.

Je ne parlerai point de l'astrologie judiciaire, de la cabale, & de toutes les sciences qu'on appelloit occultes : elles

n'ont servi qu'à prouver que la curiosité est un penchant invincible ; & quand les vraies Sciences n'auroient fait que nous délivrer de celles qui en usurpoient si honteusement le nom , nous leur devrions déjà beaucoup.

On nous oppose un jugement de Socrate ; qui porta non sur les savans , mais sur les sophistes ; non sur les Sciences , mais sur l'abus qu'on en peut faire : Socrate étoit chef d'une secte qui enseignoit à douter , & il cenfuroit , avec justice , l'orgueil de ceux qui prétendoient tout savoir. La vraie science est bien éloignée de cette affectation. Socrate est ici témoin contre lui-même ; le plus savant des Grecs ne rougissoit point de son ignorance. Les Sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices ; elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain ; déclamation vaine , qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus.

On demande , par exemple , ce que deviendroit l'histoire , s'il n'y avoit ni guerriers , ni tyrans , ni conspirateurs. Je répons , qu'elle seroit l'histoire des vertus des hommes. Je dirai plus ; si les hom-

mes étoient tous vertueux , ils n'auroient plus besoin , ni de juges , ni de magistrats , ni de soldats. A quoi s'occueroient-ils ? Il ne leur resteroit que les Sciences & les Arts. La contemplation des choses , naturelles , l'exercice de l'esprit sont donc la plus noble & la plus pure fonction de l'homme.

Dire que les Sciences sont nées de l'oisiveté , c'est abuser visiblement des termes. Elles naissent du loisir , il est vrai ; mais elles garantissent de l'oisiveté. Le citoyen que ses besoins attachent à la charrue , n'est pas plus occupé que le géometre ou l'anatomiste ; j'avoue que son travail est de premiere nécessité : mais sous prétexte que le pain est nécessaire , faut-il que tout le monde se mette à labourer la terre ? & parce qu'il est plus nécessaire que les loix , le laboureur fera-t-il élevé au-dessus du magistrat ou du ministre ? Il n'y a point d'absurdités où de pareils principes ne pussent nous conduire.

Il semble , nous dit-on , qu'on ait trop de laboureurs , & qu'on craigne de manquer de Philosophes. Je demanderai à mon tour , si l'on craint que les professions lu-

cratives ne manquent de fujets pour les exercer. C'est bien mal connoître l'empire de la cupidité ; tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles ; & quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre, quel courage ne faut-il pas, pour oser n'être qu'un Descartes, un Newton, un Locke ?

Sur quel fondement peut-on reprocher aux Sciences d'être nuisibles aux qualités morales ? Quoi ! l'exercice du raisonnement, qui nous a été donné pour guide ; les Sciences mathématiques, qui, en renfermant tant d'utilités relatives à nos besoins présens, tiennent l'esprit si éloigné des idées inspirées par les sens & par la cupidité ; l'étude de l'antiquité, qui fait partie de l'expérience, la première science de l'homme ; les observations de la nature, si nécessaires à la conservation de notre être, & qui nous élèvent jusqu'à son Auteur : toutes ces connoissances contribueroient à détruire les mœurs ! Par quel prodige opéreroient-elles un effet si contraire aux objets qu'elles se proposent ? Et on ose traiter d'éducation insensée celle qui occupe la jeunesse de tout ce qu'il y a jamais

eu de noble & d'utile dans l'esprit des hommes ! Quoi , les ministres d'une religion pure & sainte , à qui la jeunesse est ordinairement confiée parmi nous , lui laisseroient ignorer les devoirs de l'homme & du citoyen ! Suffit-il d'avancer une imputation si injuste , pour la persuader ? On prétend nous faire regretter l'éducation des Perse ; cette éducation fondée sur des principes barbares , qui donnoit un gouverneur pour apprendre à ne rien craindre , un autre pour la tempérance , un autre enfin pour enseigner à ne point mentir ; comme si les vertus étoient divisées , & devoient former chacune un art séparé. La vertu est un être unique , indivisible : il s'agit de l'inspirer , non de l'enseigner ; d'en faire aimer la pratique , & non d'en démontrer la théorie.

On se livre ensuite à de nouvelles déclamations contre les Arts & les Sciences , sous prétexte que le luxe va rarement sans elles , & qu'elles ne vont jamais sans lui. Quand j'accorderois cette proposition , que pourroit-on en conclure ? La plupart des Sciences me paroissent d'abord parfaitement désintéressées

dans cette prétendue objection : le Géometre , l'Astronome , le Physicien ne sont pas suspects assurément. A l'égard des Arts, s'ils ont en effet quelque rapport avec le luxe, c'est un côté louable de ce luxe même, contre lequel on déclame tant, sans le bien connoître. Quoique cette question doive être regardée comme étrangère à mon sujet, je ne puis m'empêcher de dire, que tant qu'on ne voudra raisonner sur cette matiere que par comparaison du passé au présent, on en tirera les plus mauvaises conséquences du monde. Lorsque les hommes marchaient tout nus, celui qui s'avisa le premier de porter des sabots passa pour un voluptueux : de siecle en siecle, on n'a jamais cessé de crier à la corruption, sans comprendre ce qu'on vouloit dire ; le préjugé toujours vaincu, renaissoit fidèlement à chaque nouveauté.

Le commerce & le luxe sont devenus les liens des nations. La terre avant eux n'étoit qu'un champ de bataille, la guerre un brigandage, & les hommes des barbares, qui ne se croyoient nés que pour s'affervir, se piller, & se massacrer mu-

tuellement. Tels étoient ces siècles anciens que l'on veut nous faire regretter.

La terre ne suffisoit ni à la nourriture, ni au travail de ses habitans ; les sujets devenoient à charge à l'Etat ; si-tôt qu'ils étoient défarmés, il falloit les ramener à la guerre pour se foulager d'un poids incommode. Ces émigrations effroyables des peuples du nord, la honte de l'humanité, qui détruisirent l'Empire Romain, & qui désolèrent le neuvième siècle, n'avoient d'autres sources que la misère d'un peuple oisif. Au défaut de l'égalité des biens, qui a été long-tems la chimere de la politique, & qui est impossible dans les grands Etats, le luxe seul peut nourrir & occuper les sujets. Ils ne deviennent pas moins utiles dans la paix que dans la guerre ; leur industrie sert autant que leur courage. Le travail du pauvre est payé du superflu du riche. Tous les ordres des citoyens s'attachent au Gouvernement par les avantages qu'ils en retirent.

Tandis qu'un petit nombre d'hommes jouit avec modération de ce qu'on nomme luxe, & qu'un nombre infiniment plus petit en abuse, parce qu'il faut que les

Hommes abusent de tout ; il fait l'espoir, l'émulation & la subsistance d'un million de citoyens, qui languiroient sans lui dans les horreurs de la mendicité. Tel est en France l'état de la Capitale. Parcourez les Provinces ; les proportions y sont encore plus favorables. Vous y trouverez peu d'excès ; le nécessaire commode assez rare, l'artisan, le laboureur, c'est-à-dire, le corps de la nation, borné à la simple existence : en sorte qu'on peut regarder le luxe comme une humeur jettée sur une très-petite partie du corps politique, qui fait la force & la santé du reste.

Mais, nous dit-on, les Arts amollissent le courage : on cite quelques peuples lettrés qui ont été peu belliqueux, tels que l'ancienne Egypte, les Chinois, & les Italiens modernes. Quelle injustice d'en accuser les Sciences ! Il seroit trop long d'en rechercher ici les causes. Il suffira de citer, pour l'honneur des Lettres, l'exemple des Grecs & des Romains, de l'Espagne, de l'Angleterre & de la France, c'est-à-dire, des nations les plus guerrières & les plus savantes.

Des barbares ont fait de grandes con-

quêtes ; c'est qu'ils étoient très - injustes ; ils ont vaincu quelquefois des peuples policés. J'en conclurai , si l'on veut , qu'un peuple n'est pas invincible pour être favant. A toutes ces révolutions , j'opposerai seulement la plus vaste & la plus facile conquête qui ait jamais été faite ; c'est celle de l'Amérique que les Arts & les Sciences de l'Europe ont subjuguée avec une poignée de soldats ; preuve sans réplique de la différence qu'elles peuvent mettre entre les hommes.

J'ajouterai , que c'est enfin une barbarie passée de mode , de supposer que les hommes ne sont nés que pour se détruire. Les talens & les vertus militaires méritent sans doute un rang distingué dans l'ordre de la nécessité : mais la philosophie a épuré nos idées sur la gloire : l'ambition des Rois n'est à ses yeux que le plus monstrueux des crimes : graces aux vertus du Prince qui nous gouverne , nous osons célébrer la modération & l'humanité.

Que quelques nations au sein de l'ignorance aient eu des idées de la gloire & de la vertu , ce sont des exceptions si singulieres , qu'elles ne peuvent former aucun

préjugé contre les sciences : pour nous en convaincre, jettons les yeux sur l'immense continent de l'Afrique, où nul mortel n'est assez hardi pour pénétrer, ou assez heureux pour l'avoir tenté impunément. Un bras de mer sépare à peine les contrées savantes & heureuses de l'Europe, de ces régions funestes, où l'homme est ennemi né de l'homme, où les Souverains ne sont que les assassins privilégiés d'un peuple esclave. D'où naissent ces différences si prodigieuses entre des climats si voisins, où sont ces beaux rivages que l'on nous peint parés par les mains de la nature ? L'Amérique ne nous offre pas des spectacles moins honteux pour l'espece humaine. Pour un peuple vertueux dans l'ignorance, on en comptera cent barbares ou sauvages. Par-tout je vois l'ignorance enfanter l'erreur, les préjugés, les violences, les passions & les crimes. La terre abandonnée sans culture n'est point oisive ; elle produit des épines & des poisons, elle nourrit des monstres.

J'admire les Brutus, les Décius, les Lucrece, les Virginius, les Scévola ; mais j'admirerai plus encore un Etat puissant &

bien gouverné , où les citoyens ne feront point condamnés à des vertus si cruelles.

Cincinnatus vainqueur retournoit à sa charrue : dans un siecle plus heureux , Scipion triomphant revenoit goûter avec Lélius & Térence les charmes de la philosophie & des lettres , & ceux de l'amitié plus précieux encore. Nous célébrons Fabricius , qui avec ses raves cuites sous la cendre , méprise l'or de Pyrrhus : mais Titus , dans la somptuosité de ses palais , mesurant son bonheur sur celui qu'il procure au monde par ses bienfaits & par ses loix , devient le héros de mon cœur. Au lieu de cet antique héroïsme superstitieux , rustique ou barbare , que j'admirois en frémissant ; j'adore une vertu éclairée , heureuse & bienfaisante ; l'idée de mon existence s'embellit : j'apprends à honorer & à chérir l'humanité.

Qui pourroit être assez aveugle , ou assez injuste , pour n'être pas frappé de ces différences ? Le plus beau spectacle de la nature , c'est l'union de la vertu & du bonheur ; les Sciences & les Arts peuvent seuls élever la raison à cet accord sublime. C'est de leur secours qu'elle em-

prunte

prunte des forces pour vaincre les passions, des lumieres pour dissiper leurs prestiges, de l'élevation pour apprécier leurs petitesse, des attrait enfin & des dédommagemens pour se distraire de leurs séductions.

On a dit que le crime n'étoit qu'un faux jugement (*). Les Sciences, dont le premier objet est l'exercice & la perfection du raisonnement, sont donc les guides les plus assurés des mœurs. L'innocence sans principes & sans lumieres, n'est qu'une qualité de tempérament, aussi fragile que lui. La sagesse éclairée connoît ses ennemis & ses forces. Au moyen de son point de vue fixe, elle purifie les biens matériels, & en extrait le bonheur: elle fait tour-à-tour s'abstenir & jouir dans les bornes qu'elle s'est prescrites.

Il n'est pas plus difficile de faire voir l'utilité des Arts pour la perfection des mœurs. On comptera les abus que les passions en ont fait quelquefois: mais qui pourra compter les biens qu'ils ont produits?

(*) *Considérations sur les mœurs.*

Otez les Arts du monde : que reste-t-il ? les exercices du corps & les passions. L'esprit n'est plus qu'un agent matériel , ou l'instrument du vice. On ne se délivre de ses passions que par des goûts : les Arts sont nécessaires à une nation heureuse : s'ils sont l'occasion de quelques désordres , n'en accusons que l'imperfection même de notre nature : de quoi n'abuse-t-elle pas ? Ils ont donné l'être aux plaisirs de l'ame , les seuls qui soient dignes de nous : nous devons à leurs séductions utiles l'amour de la vérité & des vertus , que la plupart des hommes auroient haïes & redoutées , si elles n'eussent été parées de leurs mains.

C'est à tort qu'on affecte de regarder leurs productions comme frivoles. La sculpture , la peinture flattent la tendresse , consolent les regrets , immortalisent les vertus & les talens ; elles sont des sources vivantes de l'émulation ; César versoit des larmes en contemplant la statue d'Alexandre.

L'harmonie a sur nous des droits naturels , que nous voudrions en vain méconnoître ; la Fable a dit , qu'elle arrêtoit le

cours des flots. Elle fait plus ; elle suspend la pensée : elle calme nos agitations , & nos troubles les plus cruels : elle anime la valeur , & préside aux plaisirs.

Ne semble-t-il pas que la divine Poésie ait dérobé le feu du Ciel pour animer toute la nature ? Quelle ame peut être inaccessible à sa touchante magie ? Elle adoucit le maintien sévère de la vérité , elle fait sourire la sagesse ; les chefs-d'œuvres du théâtre doivent être considérés comme de savantes expériences du cœur humain.

C'est aux Arts enfin que nous devons le beau choix des idées , les graces de l'esprit & l'enjouement ingénieux qui font les charmes de la société ; ils ont doré les liens qui nous unissent , orné la scene du monde , & multiplié les bienfaits de la Nature.

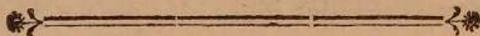


A R R Ê T
D E L A C O U R
D E P A R L E M E N T ,

Qui condamne un Imprimé ayant pour titre,
Emile, ou de l'Education; par J. J. Rouf-
seau, imprimé à la Haye.... M.DCC.LXII.
à être lacéré & brûlé par l'Exécuteur de la
Haute - Justice.

EXTRAIT DES REGISTRES DU PARLEMENT;

Du 9 Juin 1762.



C E jour, les gens du Roi font entrés,
& M^e. Omer - Joly de Fleury, Avocat
dudit Seigneur Roi, portant la parole,
ont dit :

Qu'ils déferoient à la Cour un Imprimé
en quatre volumes *in - octavo*, intitulé :
Emile, ou de l'Education, par J. J. Rousseau,
Citoyen de Geneve, dit imprimé à la Haye
en M. DCC. LXII.

Que cet ouvrage ne paroît composé que
dans la vue de ramener tout à la religion

naturelle , & que l'Auteur s'occupe dans le plan de l'éducation qu'il prétend donner à son Eleve , à développer ce systême criminel.

Qu'il ne prétend instruire cet Eleve que d'après la nature qui est son unique guide , pour former en lui l'homme moral ; qu'il regarde toutes les religions comme également bonnes & comme pouvant toutes avoir leurs raisons dans le climat , dans le gouvernement , dans le génie du peuple , ou dans quelque'autre cause locale , qui rend l'une préférable à l'autre , selon les tems & les lieux.

Qu'il borne l'homme aux connoissances que l'instinct porte à chercher , flatte les passions comme les principaux instrumens de notre conservation , avance qu'on peut être sauvé sans croire en Dieu , parce qu'il admet une ignorance invincible de la Divinité qui peut excuser l'homme ; que selon ses principes , la seule raison est juge dans le choix d'une religion , laissant à sa disposition la nature du culte que l'homme doit rendre à l'Etre suprême que cet Auteur croit honorer , en parlant avec impiété du culte extérieur qu'il a établi dans

la religion, ou que l'Eglise a prescrit sous la direction de l'Esprit Saint qui la gouverne.

Que conséquemment à ce système, de n'admettre que la religion naturelle, quelle qu'elle soit chez les différens peuples, il ose essayer de détruire la vérité de l'Ecriture Sainte & des Prophéties, la certitude des miracles énoncés dans les Livres Saints, l'infailibilité de la révélation, l'autorité de l'Eglise; & que ramenant tout à cette religion naturelle, dans laquelle il n'admet qu'un culte & des loix arbitraires, il entreprend de justifier non-seulement toutes les religions, prétendant qu'on s'y sauve indistinctement, mais même l'infidélité & la résistance de tout homme à qui l'on voudroit prouver la divinité de Jésus-Christ & l'existence de la religion chrétienne, qui seule a Dieu pour auteur, & à l'égard de laquelle il porte le blasphème jusques à la donner pour ridicule, pour contradictoire, & à inspirer une indifférence sacrilège pour ses mystères & pour ses dogmes qu'il voudroit pouvoir anéantir.

Que tels sont les principes impies & détestables que se propose d'établir dans

fon ouvrage cet Ecrivain qui foumet la religion à l'examen de la raifon, qui n'établit qu'une foi purement humaine, & qui n'admet de vérités & de dogmes en matière de religion, qu'autant qu'il plaît à l'esprit livré à fes propres lumieres, ou plutôt à fes égaremens, de les recevoir ou de les rejeter.

Qu'à ces impiétés il ajoute des détails indécens, des explications qui bleffent la bienséance & la pudeur, des propositions qui tendent à donner un caractère faux & odieux à l'autorité fouveraine, à détruire le principe de l'obéiffance qui lui est due, & affoiblir le refpect & l'amour des peuples pour leurs Rois.

Qu'ils croyent que ces traits fuffifent pour donner à la Cour une idée de l'ouvrage qu'ils lui dénoncent; que les maximes qui y font répandues forment par leur réunion un fyftême chimérique, auffi impraticable dans fon exécution, qu'absurde & condamnable dans fon projet. Que feroient d'ailleurs des fujets élevés dans de pareilles maximes, finon des hommes pré-occupés du fcepticifme & de la tolérance, abandonnés à leurs paffions, livrés aux

plaisirs des sens, concentrés en eux-mêmes par l'amour-propre, qui ne connoïtroient d'autre voix que celle de la nature, & qui au noble desir de la solide gloire, substitueroient la pernicieuse manie de la singularité? Quelles regles pour les mœurs! Quels hommes pour la religion & pour l'Etat, que des enfans élevés dans des principes qui font également horreur au chrétien & au citoyen!

Que l'Auteur de ce livre n'ayant point craint de se nommer lui-même, ne faudroit être trop promptement poursuivi; qu'il est important, puisqu'il s'est fait connoître, que la justice se mette à portée de faire un exemple, tant sur l'Auteur que sur ceux qu'on pourra découvrir avoir concouru, soit à l'impression, soit à la distribution d'un pareil ouvrage, digne comme eux de toute sa sévérité.

Que c'est l'objet des conclusions par écrit qu'ils laissent à la Cour avec un exemplaire du livre; & se font les Gens du Roi retirés.

Eux retirés :

Vu le livre en quatre tomes *in-8°*. inti-

tulé : *Emile, ou de l'Education, par J. J. Rousseau, Citoyen de Geneve.* Sanabilibus ægrotamus malis ; ipsaque nos in rectum natura genitos, si emendari velimus, juvat. Senec. de Irâ, Lib. XI. cap. XIII. tom. 1, 2, 3 & 4. *A la Haye, chez Jean Néaulme, Libraire, avec Privilege de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & Westfrise.* Conclusions du Procureur-Général du Roi ; où le rapport de M^e. Pierre-François Lenoir, Conseiller ; la matiere mise en délibération :

LA COUR ordonne que ledit livre imprimé sera lacéré & brûlé en la Cour du Palais, au pied du grand escalier d'icelui, par l'Exécuteur de la Haute-Justice ; enjoint à tous ceux qui en ont des Exemplaires de les apporter au Greffe de la Cour, pour y être supprimés ; fait très-expresses inhibitions & défenses à tous Libraires d'imprimer, vendre & débiter ledit livre, & à tous colporteurs, distributeurs ou autres de le colporter ou distribuer, à peine d'être poursuivis extraordinairement, & punis suivant la rigueur des ordonnances. Ordonne qu'à la Requête du Procureur-Général du Roi, il sera informé par-devant le

Conseiller-Rapporteur, pour les témoins qui se trouveront à Paris, & par-devant les Lieutenants-Criminels des Bailliages & Sénéchauffées du Reffort, pour les témoins qui seroient hors de ladite ville, contre les Auteurs, Imprimeurs ou Distributeurs dudit livre; pour, les informations faites, rapportées & communiquées au Procureur-Général du Roi, être par lui requis & par la Cour ordonné ce qu'il appartiendra; & cependant ordonne que le nommé J. J. Rousseau, dénommé au frontispice dudit livre, sera pris & appréhendé au corps, & amené ès prisons de la Conciergerie du Palais, pour être ouï & interrogé par-devant ledit Conseiller-Rapporteur, sur les faits dudit livre, & répondre aux conclusions que le Procureur-Général entend prendre contre lui; & où ledit J. J. Rousseau ne pourroit être pris & appréhendé, après perquisition faite de sa personne, assigné à quinzaine, ses biens saisis & annotés, & à iceux Commissaires établis, jusqu'à ce qu'il ait obéi suivant l'Ordonnance; & à cet effet ordonne qu'un exemplaire dudit livre sera déposé au Greffe de la Cour, pour servir à l'instruction du

Procès. Ordonne en outre que le présent Arrêt sera imprimé, publié & affiché partout où besoin fera. Fait en Parlement, le 9 Juin mil sept cent soixante-deux.

Signé, DUFRANC.

Et le Vendredi 11 Juin 1762, ledit Ecrit mentionné ci-dessus a été lacéré & brûlé au pied du grand Escalier du Palais, par l'Exécuteur de la Haute-Justice, en présence de moi Etienne Dagobert Ysabeau, l'un des trois principaux Commis pour la Grand Chambre, assisté de deux Huissiers de la Cour.

Signé, YSABEAU.

MANDEMENT

DE MONSIEUR

L'ARCHEVÊQUE

DE PARIS,

*Portant condamnation d'un Livre qui a pour
titre : EMILE, ou de l'Education, par
J. J. Rousseau, Citoyen de Geneve. A
Amsterdam, chez Jean Néaulme, Libraire,
1762.*

CHRISTOPHE DE BEAUMONT, par la Miséricorde Divine, & par la grace du Saint Siege Apostolique, Archevêque de Paris, Duc de Saint Cloud, Pair de France, Commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit, Proviseur de Sorbonne, &c. A tous les Fideles de notre Diocese : SALUT ET BÉNÉDICTION.

I. SAINT PAUL a prédit, MES TRÈS-CHERS FRERES, qu'il viendrait *des jours périlleux où il y auroit des gens amateurs d'eux-mêmes, fiers, superbes, blasphémateurs, impies, calomniateurs, enflés d'orgueil, amateurs des voluptés*

plutôt que de Dieu : des hommes d'un esprit corrompu & pervertis dans la Foi (a). Et dans quels tems malheureux cette prédiction s'est-elle accomplie plus à la lettre que dans les nôtres ! L'incrédulité , enhardie par toutes les passions , se présente sous toutes les formes , afin de se proportionner , en quelque sorte , à tous les âges , à tous les caractères , à tous les états. Tantôt , pour s'insinuer dans des esprits qu'elle trouve déjà *ensorcelés par la bagatelle* (b) , elle emprunte un style léger , agréable & frivole : de-là tant de romans également obscènes & impies , dont le but est d'amuser l'imagination , pour séduire l'esprit & corrompre le cœur. Tantôt , affectant un air de profondeur & de sublimité dans ses vues , elle feint de remonter aux premiers principes de nos connoissances , & prétend s'en autoriser , pour secouer un joug qui , selon elle , déshonore l'humanité , la Divinité même. Tantôt elle déclame en furieuse

(a) In novissimis diebus instabunt tempora periculosa ; erunt homines seipso amantes... elati, superbi, blasphemi... scelesti... criminatores... tumidi & voluptatum amatores magis quam Dei... homines corrupti mente & reprobi circa fidem. 2. Tim. C. 3. v. 1. 4. 8.

(b) Fascinatio nugacitatis obscurat bona. Sap. C. 4. v. 12.

contre le zele de la Religion , & prêche la tolérance universelle avec emportement. Tantôt enfin , réunissant tous ces divers langages , elle mêle le sérieux à l'enjouement , des maximes pures à des obscénités , de grandes vérités à de grandes erreurs , la foi au blasphême ; elle entreprend , en un mot , d'accorder les lumieres avec les ténèbres , Jésus-Christ avec Bélial. Et tel est spécialement , M. T. C. F. l'objet qu'on paroît s'être proposé dans un ouvrage récent , qui a pour titre : EMILE ou DE L'ÉDUCATION. Du sein de l'erreur il s'est élevé un homme plein du langage de la philosophie , sans être véritablement philosophe : esprit doué d'une multitude de connoissances qui ne l'ont pas éclairé , & qui ont répandu des ténèbres dans les autres esprits : caractère livré aux paradoxes d'opinions & de conduite ; alliant la simplicité des mœurs avec le faste des pensées ; le zele des maximes antiques avec la fureur d'établir des nouveautés , l'obscurité de la retraite avec le desir d'être connu de tout le monde : on l'a vu invectiver contre les sciences qu'il cultivoit ; préconiser l'excellence de l'Évangile , dont il détruisoit

les dogmes ; peindre la beauté des vertus qu'il éteignoit dans l'ame de ses Lecteurs. Il s'est fait le précepteur du genre-humain pour le tromper , le moniteur public pour égarer tout le monde , l'oracle du siecle pour achever de le perdre. Dans un ouvrage sur l'inégalité des conditions, il avoit abaissé l'homme jusqu'au rang des bêtes ; dans une autre production plus récente , il avoit insinué le poison de la volupté en paroissant le proscrire : dans celui - ci , il s'empare des premiers momens de l'homme , afin d'établir l'empire de l'irréligion.

II. Quelle entreprise, M. T. C. F. ! L'éducation de la jeunesse est un des objets les plus importants de la sollicitude & du zele des Pasteurs. Nous savons que, pour réformer le monde , autant que le permettent la foiblesse & la corruption de notre nature , il suffiroit d'observer sous la direction & l'impression de la grace les premiers rayons de la raison humaine , de les saisir avec soin & de les diriger vers la route qui conduit à la vérité. Par là ces esprits , encore exempts de préjugés , seroient pour toujours en garde contre l'erreur ; ces cœurs , encore exempts

de grandes passions , prendroient les impressions de toutes les vertus. Mais à qui convient-il mieux qu'à nous & à nos coopérateurs dans le saint Ministère, de veiller ainsi sur les premiers momens de la jeunesse chrétienne ; de lui distribuer le lait spirituel de la Religion , *afin qu'il croisse pour le salut (c)* ; de préparer de bonne heure , par de salutaires leçons , des adorateurs sinceres au vrai Dieu , des sujets fidelles au Souverain , des hommes dignes d'être la ressource & l'ornement de la Patrie ?

III. Or , M. T. C. F. , l'Auteur d'EMILE propose un plan d'éducation qui , loin de s'accorder avec le Christianisme , n'est pas même propre à former des citoyens , ni des hommes. Sous le vain prétexte de rendre l'homme à lui-même , & de faire de son Eleve l'Eleve de la nature , il met en principe une assertion démentie , non-seulement par la Religion , mais encore par l'expérience de tous les peuples & de tous les tems. *Pofons*, dit-il , *pour maxime*

(c) Sicut modò geniti infantes , rationabile sine dolo lac concupiscite : ut in eo crescat in salutem. 1. Pet. c. 2.

incontestable, que les premiers mouvemens de la nature sont toujours droits : il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain.

A ce langage on ne reconnoît point la doctrine des saintes Ecritures & de l'Eglise, touchant la révolution qui s'est faite dans notre nature. On perd de vue le rayon de lumiere qui nous fait connoître le mystere de notre propre cœur. Oui, M. T. C. F., il se trouve en nous un mélange frappant de grandeur & de bassesse, d'ardeur pour la vérité & de goût pour l'erreur, d'inclination pour la vertu & de penchant pour le vice : étonnant contraste, qui, en déconcertant la Philosophie payenne, la laisse errer dans de vaines spéculations ! contraste dont la révélation nous découvre la source dans la chute déplorable de notre premier pere ! L'homme se sent entraîné par une pente funeste, & comment se roidiroit-il contre elle, si son enfance n'étoit dirigée par des maîtres pleins de vertu, de sagesse, de vigilance ; & si, durant tout le cours de sa vie, il ne faisoit lui-même, sous la protection, & avec les graces de son Dieu, des efforts puissans & continuels ? Hélas !

M. T. C. F., malgré les principes de l'éducation la plus saine & la plus vertueuse, malgré les promesses les plus magnifiques de la religion, & les menaces les plus terribles, les écarts de la jeunesse ne sont encore que trop fréquens, trop multipliés; dans quelles erreurs, dans quels excès, abandonnée à elle-même, ne se précipiteroit-elle donc pas? C'est un torrent qui se déborde malgré les digues puissantes qu'on lui avoit opposées: que feroit-ce donc si nul obstacle ne suspendoit ses flots, & ne rompoit ses efforts?

IV. L'Auteur d'EMILE, qui ne reconnoît aucune religion, indique néanmoins, sans y penser, la voie qui conduit infailliblement à la vraie religion. *Nous, dit-il, qui ne voulons rien donner à l'autorité; nous, qui ne voulons rien enseigner à notre EMILE, qu'il ne pût comprendre de lui-même par tout pays, dans quelle religion l'éleverons-nous? à quelle secte aggrégerons-nous l'Eleve de la nature? Nous ne l'aggrégerons, ni à celle-ci, ni à celle-là; nous le mettrons en état de choisir celle où le meilleur usage de la raison doit le conduire. Plût à Dieu, M. T. C. F., que cet objet eût*

été bien rempli ! Si l'Auteur eût réellement *mis son Eleve en état de choisir, entre toutes les religions, celle où le meilleur usage de la raison doit conduire*, il l'eût inmanquablement préparé aux leçons du christianisme. Car, M. T. C. F., la lumiere naturelle conduit à la lumiere évangélique ; & le culte chrétien est essentiellement *un culte raisonnable (d)*. En effet, *si le meilleur usage de notre raison ne devoit pas nous conduire à la révélation chrétienne, notre foi seroit vaine, nos espérances seroient chimériques. Mais comment ce meilleur usage de la raison nous conduit-il au bien inestimable de la foi, & de-là au terme précieux du salut ? C'est à la raison elle-même que nous en appelons. Dès qu'on reconnoît un Dieu, il ne s'agit plus que de savoir s'il a daigné parler aux hommes, autrement que par les impressions de la nature. Il faut donc examiner si les faits, qui constatent la révélation, ne sont pas supérieurs à tous les efforts de la chicane la plus artificieuse. Cent fois l'incrédulité a tâché de*

(d) Rationabile obsequium vestrum. Rom. C. 12. v. 1.

détruire ces faits, ou au moins d'en affoiblir les preuves ; & cent fois sa critique a été convaincue d'impuissance. Dieu, par la révélation, s'est rendu témoignage à lui-même, & ce témoignage est évidemment *très-digne de foi* (e). Que restet-il donc à l'homme qui fait *le meilleur usage de sa raison*, sinon d'acquiescer à ce témoignage ? C'est votre grace, ô mon Dieu ! qui consomme cette œuvre de lumière ; c'est elle qui détermine la volonté, qui forme l'ame chrétienne ; mais le développement des preuves, & la force des motifs, ont préalablement occupé, épuré la raison ; & c'est dans ce travail, aussi noble qu'indispensable, que consiste ce *meilleur usage de la raison*, dont l'Auteur d'EMILE entreprend de parler sans en avoir une notion fixe & véritable.

V. Pour trouver la jeunesse plus docile aux leçons qu'il lui prépare, cet Auteur veut qu'elle soit dénuée de tout principe de religion. Et voilà pourquoi, selon lui, *connoître le bien & le mal, sentir la raison*

(e) Testimonia tua credibilia facta sunt nimis, *Psalm.* 92.
v. 5.

des devoirs de l'homme , n'est pas l'affaire d'un enfant . . . J'aimerois autant , ajoutet-il , exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut , que du jugement à dix ans.

VI. Sans doute , M. T. C. F. , que le jugement humain a ses progrès , & ne se forme que par degrés. Mais s'ensuit-il donc qu'à l'âge de dix ans un enfant ne connoisse point la différence du bien & du mal , qu'il confonde la sagesse avec la folie , la bonté avec la barbarie , la vertu avec le vice ? Quoi ! à cet âge il ne sentira pas qu'obéir à son pere est un bien , que lui désobéir est un mal. Le prétendre , M. T. C. F. , c'est calomnier la nature humaine , en lui attribuant une stupidité qu'elle n'a point.

VII. « Tout enfant qui croit en Dieu , » dit encore cet Auteur , est idolâtre ou antropomorphite ». Mais s'il est idolâtre , il croit donc plusieurs Dieux ; il attribue donc la nature divine à des simulacres insensibles ? S'il n'est qu'antropomorphite , en reconnoissant le vrai Dieu , il lui donne un corps. Or , on ne peut supposer ni l'un ni l'autre dans un enfant qui a reçu une éducation chrétienne. Que si l'éducation

a été vicieuse à cet égard , il est souverainement injuste d'imputer à la religion ce qui n'est que la faute de ceux qui l'enseignent mal. Au surplus , l'âge de dix ans n'est point l'âge d'un Philosophe : un enfant , quoique bien instruit , peut s'expliquer mal ; mais en lui inculquant que la Divinité n'est rien de ce qui tombe , ou de ce qui peut tomber sous les sens ; que c'est une intelligence infinie , qui , douée d'une puissance suprême , exécute tout ce qui lui plaît , on lui donne de Dieu une notion assortie à la portée de son jugement. Il n'est pas douteux qu'un athée , par ses sophismes , viendra facilement à bout de troubler les idées de ce jeune croyant ; mais toute l'adresse du sophiste ne fera certainement pas que cet enfant , lorsqu'il croit en Dieu , soit *idolâtre* ou *antropomorphite* ; c'est-à-dire , qu'il ne croie que l'existence d'une chimere.

VIII. L'Auteur va plus loin , M. T. C. F. , il n'accorde pas même à un jeune homme de quinze ans , la capacité de croire en Dieu. L'homme ne saura donc pas même à cet âge , s'il y a un Dieu , ou s'il n'y en a point ; toute la nature aura beau annoncer

la gloire de son Créateur , il n'entendra rien à son langage ! Il existera , sans savoir à quoi il doit son existence ! Et ce sera la saine raison elle-même qui le plongera dans ces ténèbres ! C'est ainsi , M. T. C. F. , que l'aveugle impiété voudroit pouvoir obscurcir de ses noires vapeurs , le flambeau que la religion présente à tous les âges de la vie humaine. Saint Augustin raisonnoit bien sur d'autres principes , quand il disoit , en parlant des premières années de sa jeunesse. « Je tombai dès ce tems-là , Seigneur , entre les mains de quelques-uns » de ceux qui ont soin de vous invoquer ; » & je compris par ce qu'ils me disoient » de vous , & selon les idées que j'étois » capable de m'en former à cet âge-là , » que vous étiez quelque chose de grand , » & qu'encore que vous fussiez invisible , » & hors de la portée de nos sens , vous » pouviez nous exaucer & nous secourir. » Aussi commençai-je dès mon enfance à » vous prier , & vous regarder comme » mon recours & mon appui ; & à me- » sure que ma langue se dénouoit , j'em- » ploiois ses premiers mouvemens à vous » invoquer. » (*Lib. I. Confess. Chap. IX.*)

IX. Continuons, M. T. C. F., de relever les paradoxes étranges de l'Auteur d'EMILE. Après avoir réduit les jeunes gens à une ignorance si profonde par rapport aux attributs & aux droits de la Divinité, leur accordera-t-il du moins l'avantage de se connoître eux-mêmes ? Sauront-ils si leur ame est une substance absolument distinguée de la matiere ? ou se regarderont-ils comme des êtres purement matériels & soumis aux seules loix du mécanisme ? L'Auteur d'EMILE doute qu'à dix-huit ans, il soit encore tems que son Eleve apprenne s'il a une ame : il pense que, *s'il l'apprend plutôt, il court risque de ne le savoir jamais* : ne veut-il pas du moins que la jeunesse soit susceptible de la connoissance de ses devoirs ? Non. A l'en croire, *il n'y a que des objets physiques qui puissent intéresser les enfans, sur-tout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité, & qu'on n'a pas corrompus d'avance par le poison de l'opinion*. Il veut, en conséquence, que tous les soins de la première éducation soient appliqués à ce qu'il y a dans l'homme de matériel & de terrestre : *exercez, dit-il, son corps, ses organes, ses sens, ses forces; mais*

tenez son ame oisive, autant qu'il se pourra. C'est que cette oisiveté lui a paru nécessaire pour disposer l'ame aux erreurs qu'il se proposoit de lui inculquer. Mais ne vouloir enseigner la sagesse à l'homme que dans le tems où il sera dominé par la fougue des passions naissantes, n'est-ce pas la lui présenter dans le dessein qu'il la rejette ?

X. Qu'une semblable éducation, M. T. C. F., est opposée à celle que prescrivent, de concert, la vraie religion & la saine raison ? Toutes deux veulent qu'un Maître sage & vigilant épie en quelque sorte dans son Eleve les premieres lueurs de l'intelligence, pour l'occuper des attraits de la vérité, les premiers mouvemens du cœur, pour le fixer par les charmes de la vertu. Combien en effet n'est-il pas plus avantageux de prévenir les obstacles, que d'avoir à les surmonter ? Combien n'est-il pas à craindre que, si les impressions du vice précèdent les leçons de la vertu, l'homme parvenu à un certain âge, ne manque de courage, ou de volonté pour résister au vice ? Une heureuse expérience ne prouve-t-elle pas tous les jours, qu'après les dérèglements d'une jeunesse imprudente & em-

portée, on revient enfin aux bons principes qu'on a reçus dans l'enfance ?

XI. Au reste, M. T. C. F., ne soyons point surpris que l'Auteur d'EMILE remette à un tems si reculé la connoissance de l'existence de Dieu : il ne la croit pas nécessaire au salut. *Il est clair*, dit-il, par l'organe d'un personnage chimérique, *il est clair que tel homme parvenu jusqu'à la vieillesse, sans croire en Dieu, ne sera pas pour cela privé de sa présence dans l'autre, si son aveuglement n'a point été volontaire, & je dis qu'il ne l'est pas toujours.* Remarquez, M. T. C. F., qu'il ne s'agit point ici d'un homme qui seroit dépourvu de l'usage de sa raison, mais uniquement de celui dont la raison ne seroit point aidée de l'instruction. Or, une telle prétention est souverainement absurde, sur-tout dans le systême d'un Ecrivain qui soutient que la raison est absolument saine. Saint Paul assure, qu'entre les Philosophes Païens, plusieurs sont parvenus, par les seules forces de la raison, à la connoissance du vrai Dieu. *Ce qui peut être connu de Dieu, dit cet Apôtre, leur a été manifesté, Dieu le leur ayant fait connoître : la considération des choses qui ont été faites dès la création du*

monde leur ayant rendu visible ce qui est invisible en Dieu, sa puissance même éternelle, & sa divinité, en sorte qu'ils sont sans excuse; puisqu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, & ne lui ont point rendu grâces; mais ils se sont perdus dans la vanité de leur raisonnement, & leur esprit insensé a été obscurci: en se disant sages, ils sont devenus fous (f).

XII. Or, si tel a été le crime de ces hommes, lesquels bien qu'affujettis par les préjugés de leur éducation au culte des idoles, n'ont pas laissé d'atteindre à la connoissance de Dieu: comment ceux qui n'ont point de pareils obstacles à vaincre, feroient-ils innocens & justes, au point de mériter de jouir de la présence de Dieu dans l'autre vie? Comment seroient-ils excusables (avec une raison fautive telle que l'Auteur la suppose) d'avoir joui

(f) Quod notum est Dei manifestum est in illis: Deus enim illis manifestavit. Invisibilia enim ipsius, à creaturâ mundi, per ea quæ facta sunt intellecta, conspiciuntur: sempiterna quoque ejus virtus & divinitas, ita ut sint inexcusabiles; quia cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, sed evanuerunt in cogitationibus suis, & obscuratum est insipiens cor eorum; dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt. *Rom. C. I. v. 19. 22.*

durant cette vie du grand spectacle de la nature , & d'avoir cependant méconnu celui qui l'a créée, qui la conserve & la gouverne ?

XIII. Le même Ecrivain , M. T. C. F. , embrasse ouvertement le scepticisme , par rapport à la création & à l'unité de Dieu. *Je sais*, fait-il dire encore au personnage supposé qui lui sert d'organe, *je sais que le monde est gouverné par une volonté puissante & sage ; je le vois, ou plutôt je le sens, & cela m'importe à savoir : mais ce même monde est-il éternel, ou créé ? Y a-t-il un principe unique des choses ? Y en a-t-il deux ou plusieurs, & quelle est leur nature ? Je n'en sais rien & que m'importe ? Je renonce à des questions oiseuses qui peuvent inquiéter mon amour-propre , mais qui sont inutiles à ma conduite , & supérieures à ma raison. Que veut donc dire cet Auteur téméraire ? Il croit que le monde est gouverné par une volonté puissante & sage : il avoue que cela lui importe à savoir : & cependant , *il ne fait*, dit-il, *s'il n'y a qu'un seul principe des choses*, ou *s'il y en a plusieurs ; & il prétend qu'il lui importe peu de le savoir. S'il y a une volonté puissante &**

sage qui gouverne le monde, est-il concevable qu'elle ne soit pas l'unique principe des choses ? Et peut-il être plus important de savoir l'un que l'autre ? Quel langage contradictoire ! Il ne fait *quelle est la nature* de Dieu, & bientôt après il reconnoît que cet Etre suprême est doué d'intelligence, de puissance, de volonté & de bonté ; n'est-ce donc pas là avoir une idée de la nature divine ? L'unité de Dieu lui paroît une question oiseuse & supérieure à sa raison, comme si la multiplicité des Dieux n'étoit pas la plus grande de toutes les absurdités. *La pluralité des Dieux*, dit énergiquement Tertullien, *est une nullité de Dieu (*)*, admettre un Dieu, c'est admettre un Etre suprême & indépendant auquel tous les autres Etres soient subordonnés. Il implique donc qu'il y ait plusieurs Dieux.

XIV. Il n'est pas étonnant, M. T. C. F. ; qu'un homme qui donne dans de pareils écarts touchant la Divinité, s'éleve contre la religion qu'elle nous a révélée. A l'entendre, toutes les révélations en gé-

(*) Deus cum summum magnum sit, rectè veritas nostra pronuntiavit : Deus si non unus est, non est. *Tertul. advers. Marcionem. Liv. I.*

néral ne font que dégrader Dieu, en lui donnant des passions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Etre, poursuit-il, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent; que loin de les ennoblir, ils les avilissent: qu'aux mysteres inconcevables qui les environnent, ils ajoutent des contradictions absurdes. C'est bien plutôt à cet Auteur, M. T. C. F., qu'on peut reprocher l'inconséquence & l'absurdité. C'est bien lui qui dégrade Dieu, qui embrouille, & qui avilit les notions du grand Etre, puisqu'il attaque directement son essence, en révoquant en doute son unité.

XV. Il a senti que la vérité de la révélation chrétienne étoit prouvée par des faits; mais les miracles formant une des principales preuves de cette révélation, & ces miracles nous ayant été transmis par la voie des témoignages, il s'écrie: *quoi! toujours des témoignages humains! toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté? Que d'hommes entre Dieu & moi!* Pour que cette plainte fût sentée, M. T. C. F., il faudroit pouvoir conclure que la révélation est fautive dès qu'elle n'a point été faite

à chaque homme en particulier ; il faudroit pouvoir dire : Dieu ne peut exiger de moi que je croie ce qu'on m'assure qu'il a dit , dès que ce n'est pas directement à moi qu'il a adressé sa parole. Mais n'est-il donc pas une infinité de faits , même antérieurs à celui de la révélation chrétienne , dont il seroit absurde de douter ? Par quelle autre voie que par celle des témoignages humains , l'Auteur lui-même a-t-il donc connu cette Sparte , cette Athenes , cette Rome dont il vante si souvent & avec tant d'assurance les loix , les mœurs , & les héros ? Que d'hommes entre lui & les événemens qui concernent les origines & la fortune de ces anciennes Républiques ! Que d'hommes entre lui & les Historiens qui ont conservé la mémoire de ces événemens ! Son scepticisme n'est donc ici fondé que sur l'intérêt de son incrédulité.

XVI. *Qu'un homme , ajoute-t-il plus loin , vienne nous tenir ce langage : morzels , je vous annonce les volontés du Très-Haut : reconnoissez à ma voix celui qui m'envoie. J'ordonne au soleil de changer sa course , aux étoiles de former un autre ar-*

rangement , aux montagnes de s'aplanir ;
aux flots de s'élever , à la terre de prendre
un autre aspect : à ces merveilles qui ne re-
connoîtra pas à l'instant le Maître de la na-
ture ? Qui ne croiroit , M. T. C. F. ,
que celui qui s'exprime de la sorte , ne
demande qu'à voir des miracles , pour être
chrétien ? Ecoutez toutefois ce qu'il ajoute :
reste enfin , dit-il , *l'examen le plus impor-*
tant dans la doctrine annoncée. . . . Après
avoir prouvé la doctrine par le miracle , il
faut prouver le miracle par la doctrine. . . .
Or , que faire en pareil cas ? Une seule
chose : revenir au raisonnement , & laisser
là les miracles. Mieux eût-il valu n'y pas
recourir , c'est dire : qu'on me montre des
miracles , & je croirai : qu'on me mon-
tre des miracles , & je refuserai encore
de croire. Quelle inconséquence , quelle
absurdité ! Mais apprenez donc une bonne
fois , M. T. C. F. , que dans la question
des miracles , on ne se permet point le
sophisme reproché par l'Auteur du livre
de l'EDUCATION. Quand une doctrine est
reconnue vraie , divine , fondée sur une
révélation certaine , on s'en fert pour juger
des miracles , c'est-à-dire , pour rejeter les
prétendus

prétendus prodiges que des imposteurs voudroient opposer à cette doctrine. Quand il s'agit d'une doctrine nouvelle qu'on annonce comme émanée du sein de Dieu, les miracles sont produits en preuves ; c'est-à-dire, que celui qui prend la qualité d'envoyé du Très-Haut, confirme sa mission, sa prédication par des miracles qui sont le témoignage même de la Divinité. Ainsi la doctrine & les miracles sont des argumens respectifs dont on fait usage, selon les divers points de vue où l'on se place dans l'étude & dans l'enseignement de la religion. Il ne se trouve là, ni abus du raisonnement, ni sophisme ridicule, ni cercle vicieux. C'est ce qu'on a démontré cent fois ; & il est probable que l'Auteur d'Emile n'ignore point ces démonstrations ; mais dans le plan qu'il s'est fait d'envelopper de nuages, toute religion révélée, toute opération surnaturelle, il nous impute malignement des procédés qui déshonorent la raison ; il nous représente comme des enthousiastes, qu'un faux zèle aveugle au point de prouver deux principes, l'un par l'autre, sans diversité d'objets, ni de méthode. Où est donc,

M. T. C. F. , la bonne foi philosophique dont se pare cet Ecrivain.

XVII. On croiroit qu'après les plus grands efforts pour décréditer les témoignages humains qui attestent la révélation chrétienne, le même Auteur y déferé cependant de la maniere la plus positive, la plus solemnelle. Il faut, pour vous en convaincre, M. T. C. F., & en même tems pour vous édifier, mettre sous vos yeux cet endroit de son ouvrage : *j'avoue que la majesté de l'écriture m'étonne ; la sainteté de l'écriture parle à mon cœur. Voyez les livres des Philosophes, avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits auprès de celui-là ? Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime & si simple, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste, ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur ! Quelle pureté dans ses mœurs ! Quelle grace touchante dans ses instructions ! Quelle élévation dans ses maximes ! Quelle profonde sagesse dans ses discours ! Quelle présence d'esprit, quelle finesse & quelle justesse dans ses réponses ! Quel empire sur ses passions ! Où est l'homme,*

où est le sage qui sait agir, souffrir & mourir sans foiblesse, & sans ostentation ?
 Oui, si la vie & la mort de Socrate sont d'un sage, la vie & la mort de Jésus sont d'un Dieu. Disons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir ? Ce n'est pas ainsi qu'on invente ; & les faits de Socrate dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ.
 Il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est, qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais les Auteurs Juifs n'eussent trouvé ce ton, ni cette morale ; & l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros. Il seroit difficile, M. T. C. F., de rendre un plus bel hommage à l'authenticité de l'Evangile. Cependant l'Auteur ne la reconnoît qu'en conséquence des témoignages humains. Ce sont toujours des hommes qui lui rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté. Que d'hommes entre Dieu & lui ! Le voilà donc bien évidemment en contradiction avec lui-même : le voilà confondu par ses propres aveux. Par quel

étrange aveuglement a-t-il donc pu ajouter : avec tout cela ce même *Evangile* est plein de choses incroyables , de choses qui répugnent à la raison , & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir , ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions ? Etre toujours modeste & circonspéct Respecter en silence ce qu'on ne sauroit , ni rejeter , ni comprendre , & s'humilier devant le grand Etre qui seul sait la vérité. Voilà le scepticisme involontaire où je suis resté. Mais le scepticisme , M. T. C. F. , peut-il donc être involontaire , lorsqu'on refuse de se soumettre à la doctrine d'un livre qui ne sauroit être inventé par les hommes ? Lorsque ce livre porte des caractères de vérité , si grands , si frappans , si parfaitement inimitables , que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros ? C'est bien ici qu'on peut dire que l'iniquité a menti contre elle-même (g).

XVIII. Il semble , M. T. C. F. , que cet Auteur n'a rejeté la révélation , que pour s'en tenir à la religion naturelle ; ce que Dieu veut qu'un homme fasse , dit-il , il

(g) Mentira est iniquitas sibi. *Psal.* 26. v. 12.

*ne lui fait pas dire par un autre homme , il le lui dit à lui-même , il l'écrit au fond de son cœur. Quoi donc ! Dieu n'a-t-il pas écrit au fond de nos cœurs l'obligation de se foumettre à lui , dès que nous sommes sûrs que c'est lui qui a parlé ? Or , quelle certitude n'avons-nous pas de sa divine parole ! Les faits de Socrate dont personne ne doute , sont de l'aveu même de l'Auteur d'EMILE , moins attestés que ceux de Jésus-Christ. La religion naturelle conduit donc elle-même à la religion révélée. Mais est-il bien certain qu'il admette même la religion naturelle , ou que du moins il en reconnoisse la nécessité ? Non , M. T. C. F. , *Si je me trompe , dit-il , c'est de bonne foi. Cela me suffit , pour que mon erreur même ne me soit pas imputée à crime. Quand vous vous tromperiez de même , il y auroit peu de mal à cela ; c'est-à-dire que , selon lui , il suffit de se persuader qu'on est en possession de la vérité ; que cette persuasion , fût-elle accompagnée des plus monstrueuses erreurs , ne peut jamais être un sujet de reproche ; qu'on doit toujours regarder comme un* homme sage & religieux , celui qui , adop-*

tant les erreurs même de l'athéisme, dire qu'il est de bonne foi. Or, n'est-ce pas là ouvrir la porte à toutes les superstitions, à tous les systèmes fanatiques, à tous les délires de l'esprit humain ? N'est-ce pas permettre qu'il y ait dans le monde autant de religions, de cultes divins, qu'on y compte d'habitans ? Ah ! M. T. C. F., ne prenez point le change sur ce point. La bonne foi n'est estimable, que quand elle est éclairée & docile. Il nous est ordonné d'étudier notre religion, & de croire avec simplicité. Nous avons pour garant des promesses, l'autorité de l'Eglise : apprenons à la bien connoître, & jettons-nous ensuite dans son sein. Alors nous pourrons compter sur notre bonne foi, vivre dans la paix, & attendre, sans trouble, le moment de la lumière éternelle.

XIX. Quelle insigne mauvaise foi n'éclate pas encore dans la manière dont l'incrédule, que nous réfutons, fait raisonner le chrétien & le catholique ! Quels discours pleins d'inepties ne prête-t-il pas à l'un & à l'autre, pour les rendre méprisables ! Il imagine un dialogue, entre

un chrétien, qu'il traite d'*inspiré*, & l'incrédule, qu'il qualifie de *raisonneur*; & voici comme il fait parler le premier: *la raison vous apprend que le tout est plus grand que sa partie; mais moi, je vous apprends de la part de Dieu que c'est la partie qui est plus grande que le tout; à quoi l'Incrédule répond: & qui êtes-vous pour m'oser dire que Dieu se contredit; & à qui croirai-je par préférence, de lui qui m'apprend par la raison des vérités éternelles, ou de vous qui m'annoncez de sa part une absurdité?*

XX. Mais de quel front, M. T. C. F., ose-t-on prêter au chrétien un pareil langage? Le Dieu de la raison, disons-nous, est aussi le Dieu de la révélation. La raison & la révélation sont les deux organes par lesquels il lui a plu de se faire entendre aux hommes, soit pour les instruire de la vérité, soit pour leur intimer ses ordres. Si l'un de ces deux organes étoit opposé à l'autre, il est constant que Dieu seroit en contradiction avec lui-même. Mais Dieu se contredit-il, parce qu'il commande de croire des vérités incompréhensibles? Vous dites, ô impies,

que les dogmes , que nous regardons comme révélés , combattent les vérités éternelles : mais il ne suffit pas de le dire. S'il vous étoit possible de le prouver , il y a long-tems que vous l'auriez fait , & que vous auriez pouffé des cris de victoire.

XXI. La mauvaise foi de l'Auteur d'EMILE , n'est pas moins révoltante dans le langage qu'il fait tenir à un catholique prétendu. *Nos catholiques* , lui fait-il dire , *font grand bruit de l'autorité de l'Eglise ; mais que gagnent-ils à cela ? S'il leur faut un aussi grand appareil de preuves pour établir cette autorité , qu'aux autres sectes pour établir directement leur doctrine. L'Eglise décide que l'Eglise a droit de décider : ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée ?* Qui ne croiroit , M. T. C. F. , à entendre cet imposteur , que l'autorité de l'Eglise n'est prouvée que par ses propres décisions , & qu'elle procede ainsi : *Je décide que je suis infallible , donc je le suis : imputation calomnieuse* , M. T. C. F. La constitution du christianisme , l'esprit de l'Evangile , les erreurs même & la foiblesse de l'esprit humain , tendent à démontrer que

l'Eglise, établie par Jésus-Christ, est une Eglise infaillible. Nous assurons que, comme ce divin Législateur a toujours enseigné la vérité, son Eglise l'enseigne aussi toujours. Nous prouvons donc l'autorité de l'Eglise, non par l'autorité de l'Eglise, mais par celle de Jésus-Christ, procédé non moins exact, que celui qu'on nous reproche est ridicule & insensé.

XXII. Ce n'est pas d'aujourd'hui, M. T. C. F., que l'esprit d'irréligion est un esprit d'indépendance & de révolte. Et comment, en effet, ces hommes audacieux, qui refusent de se soumettre à l'autorité de Dieu même, respecteroient-ils celle des Rois qui sont les images de Dieu, ou celle des Magistrats qui sont les images des Rois? *Songe*, dit l'Auteur d'EMILE à son Eleve, *qu'elle* (l'espece humaine) *est composée essentiellement de la collection des peuples; que quand tous les Rois.... en seroient ôtés, il n'y paroitroit gueres, & que les choses n'en iroient pas plus mal.... Toujours*, dit-il plus loin, *la multitude sera sacrifiée au petit nombre, & l'intérêt public à l'intérêt particulier: toujours ces noms spécieux de justice & de*

subordination serviront d'instrument à la violence, & d'armes à l'iniquité. D'où il suit, continue-t-il, que les ordres distingués, qui se prétendent utiles aux autres, ne sont en effet utiles qu'à eux-mêmes aux dépens des autres. Par où juger de la considération qui leur est due selon la justice & la raison ! Ainsi donc, M. T. C. F., l'impunité ose critiquer les intentions de celui par qui regnent les Rois (h) : ainsi elle se plaît à empoisonner les sources de la félicité publique, en soufflant des maximes qui ne tendent qu'à produire l'anarchie, & tous les malheurs qui en sont la suite. Mais, que vous dit la religion ? Craignez Dieu : respectez le Roi.... (i) que tout homme soit soumis aux Puissances supérieures : car il n'y a point de Puissance qui ne vienne de Dieu ; & c'est lui qui a établi toutes celles qui sont dans le monde. Qui-conque résiste donc aux Puissances, résiste à l'ordre de Dieu, & ceux qui y résistent, attirent la condamnation sur eux-mêmes (k).

(h) Per me reges regnant. *Prov. C. 8. v. 15.*

(i) Deum timete : Regem honorificate. *I. Pet. C. 2. v. 17.*

(k) Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit : non est enim potestas nisi à Deo : quæ autem sunt, à Deo

XXIII. Oui , M. T. C. F. , dans tout ce qui est de l'ordre civil , vous devez obéir au Prince , & à ceux qui exercent son autorité , comme à Dieu même. Les seuls intérêts de l'Être suprême peuvent mettre des bornes à votre soumission ; & si on vouloit vous punir de votre fidélité à ses ordres , vous devriez encore souffrir avec patience & sans murmure. Les Néron , les Domitien eux-mêmes , qui aimèrent mieux être les fléaux de la terre , que les peres de leurs peuples , n'étoient comptables qu'à Dieu de l'abus de leur puissance. *Les Chrétiens* , dit Saint Augustin , *leur obéissoient dans le tems à cause du Dieu de l'éternité (1).*

XXIV. Nous ne vous avons exposé , M. T. C. F. , qu'une partie des impiétés contenues dans ce traité de l'ÉDUCATION , ouvrage également digne des anathêmes de l'Eglise , & de la sévérité des loix : & que faut-il de plus pour vous en inspirer

ordinate sunt. Itaque , qui resistit potestati , Dei ordinationi resistit. Qui autem resistunt ipsi sibi damnationem acquirunt. *Rom. C. 13. v. 1. 2.*

(1) Subditi erant propter Dominum æternum , etiam Domino temporali. *Aug. Enarrat. in Psal. 124.*

une juste horreur ? Malheur à vous , malheur à la société , si vos enfans étoient élevés d'après les principes de l'Auteur d'EMILE ! Comme il n'y a que la religion qui nous ait appris à connoître l'homme , sa grandeur , sa misère , sa destinée future , il n'appartient aussi qu'à elle seule de former sa raison , de perfectionner ses mœurs , de lui procurer un bonheur solide dans cette vie & dans l'autre. Nous savons , M. T. C. F. , combien une éducation vraiment chrétienne est délicate & laborieuse : que de lumière & de prudence n'exige-t-elle pas ! Quel admirable mélange de douceur & de fermeté ! Quelle sagacité pour se proportionner à la différence des conditions , des âges , des tempéramens & des caractères , sans s'écarter jamais en rien des règles du devoir ! Quel zèle & quelle patience pour faire fructifier , dans de jeunes cœurs , le germe précieux de l'innocence , pour en déraciner , autant qu'il est possible , ces penchans vicieux qui sont les tristes effets de notre corruption héréditaire ; en un mot , pour leur apprendre , suivant la morale de Saint Paul , à *vivre en ce monde avec tempérance , selon la*

justice, & avec piété, en attendant la béatitude que nous espérons (m). Nous disons donc, à tous ceux qui sont chargés du soin également pénible & honorable d'élever la jeunesse : plantez & arrosez, dans la ferme espérance que le Seigneur, secondant votre travail, donnera l'accroissement; insistez à tems & à contre-tems, selon le conseil du même Apôtre; usez de réprimande, d'exhortation, de paroles sévères, sans perdre patience & sans cesser d'instruire (n); sur-tout, joignez l'exemple à l'instruction: l'instruction sans l'exemple est un opprobre pour celui qui la donne, & un sujet de scandale pour celui qui la reçoit. Que le pieux & charitable Tobie soit votre modele; recommandez avec soin à vos enfans de faire des œuvres de justice & des aumônes, de se souvenir de Dieu, & de le bénir en tout tems dans la vérité, & de toutes leurs forces (o); & votre posté-

(m) Erudiens nos, ut abnegantes impietatem & secularia desideria, sobriè & justè & piè vivamus in hoc saeculo expectantes beatam spem. *Tit. C. 2. v. 12. 13.*

(n) Instâ opportunè, importunè: argue, obsecra, increpa in omni patientiâ & doctrinâ. 2. *Timot. C. 4. v. 1. 2.*

(o) Filiis vestris mandate ut faciant justitias & eleemosinas, ut sint memores Dei & benedicant eum in omni tempore, in veritate & in totâ virtute suâ. *Tob. C. 14. v. 11.*

rité , comme celle de ce saint Patriarche ,
sera aimée de Dieu & des hommes (p).

XXV. Mais en quel tems l'éducation doit-elle commencer ? Dès les premiers rayons de l'intelligence : & ces rayons sont quelquefois prématurés. *Formez l'enfant à l'entrée de sa voie , dit le Sage , dans sa vieillesse même il ne s'en écartera point (q).* Tel est en effet le cours ordinaire de la vie humaine : au milieu du délire des passions , & dans le sein du libertinage , les principes d'une éducation chrétienne font une lumière qui se ranime par intervalle pour découvrir au pécheur toute l'horreur de l'abyme où il est plongé , & lui en montrer les issues. Combien , encore une fois , qui , après les écarts d'une jeunesse licencieuse , sont rentrés , par l'impression de cette lumière , dans les routes de la sagesse , & ont honoré , par des vertus tardives , mais sinceres , l'humanité , la Patrie & la religion !

XXVI. Il nous reste , en finissant , M.

(p) Omnis autem cognatio ejus , & omnis generatio ejus in bonâ vitâ & in sanctâ conversatione permanfit , ita ut accepti essent tam Deo , quam hominibus & cunctis habitatoribus in terrâ. *Ibid. v. 17.*

(q) Adolescens juxta viam suam , etiam cum senuerit , non recedet ab eâ. *Prov. C. 22. v. 6.*

T. C. F., à vous conjurer, par les entrailles de la miséricorde de Dieu, de vous attacher inviolablement à cette religion sainte dans laquelle vous avez eu le bonheur d'être élevés; de vous soutenir contre le débordement d'une Philosophie insensée, qui ne se propose rien de moins que d'envahir l'héritage de Jésus-Christ, de rendre ses promesses vaines, & de le mettre au rang de ces fondateurs de religion, dont la doctrine frivole ou pernicieuse a prouvé l'imposture. La foi n'est méprisée, abandonnée, insultée, que par ceux qui ne la connoissent pas, ou dont elle gêne les désordres. Mais les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. L'Eglise Chrétienne & Catholique est le commencement de l'Empire éternel de Jésus-Christ. *Rien de plus fort qu'elle, s'écrie Saint Jean Damascene, c'est un rocher que les flots ne renversent point; c'est une montagne que rien ne peut détruire (r).*

XXVII. A ces causes, vu le livre qui a pour titre : EMILE, ou de l'Education,

(r) Nihil Ecclesia valentius, rupe fortior est. . . . semper viget; cur eam Scriptura montem appellavit? Utique quia everti non potest. *Damasc. 2070. 2, pag. 462, 463.*

par J. J. Rousseau, Citoyen de Geneve. *A Amsterdam, chez Jean Néaulme, Libraire, 1762.* Après avoir pris l'avis de plusieurs personnes distinguées par leur piété & par leur savoir, le saint Nom de Dieu invoqué, Nous condamnons ledit livre, comme contenant une doctrine abominable, propre à renverser la loi naturelle, & à détruire les fondemens de la religion chrétienne; établissant des maximes contraires à la morale évangélique; tendant à troubler la paix des Etats, à révolter les sujets contre l'autorité de leur Souverain: comme contenant un très-grand nombre de propositions respectivement fausses, scandaleuses, pleines de haine contre l'Eglise & ses Ministres, dérogeantes au respect dû à l'Ecriture Sainte & à la tradition de l'Eglise, erronées, impies, blasphématoires & hérétiques. En conséquence Nous défendons très-expressément à toutes personnes de notre Diocèse de lire ou retenir ledit livre, sous les peines de droit. Et sera notre présent Mandement lu au Prône des Messes Paroissiales des Eglises de la ville, fauxbourgs & Diocèse de Paris, publié & affiché par-tout où besoin sera. DONNÉ à Paris

MANDEMENT. 401

Paris en notre Palais Archiépiscope, le
vingtieme jour d'Août mil sept cent soixan-
te-deux.

Signé, † CHRISTOPHE, Archev. de Paris

PAR MONSEIGNEUR,

DE LA TOUCHE.

Fin du premier Volume.

A PARIS, Chez C. F. SIMON, Imprimeur de la Reine &
de Monseigneur l'Archevêque, rue des Mathurins, 1762.

Suppl. de la Collec. Tome I. Cc



T A B L E
D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

OBSERVATIONS sur le Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en l'année 1750. . . . Page 1

OBSERVATIONS de M. Gautier sur la Lettre de M. Rousseau à M. Grimm. . . 6

DISCOURS de M. Le Roi Professeur de Rhétorique ; prononcé le 12 Août 1751 dans les Ecoles de Sorbonne. . . . 28

RÉFUTATION du Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon, lue dans une séance de la Société Royale de Nancy, par M. Gautier. 71

RÉFUTATION du Discours qui a remporté le Prix à l'Académie de Dijon en 1750, par un Académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage. 107

ADDITION à la Réfutation précédente. 223

RÉFUTATION des Observations de M. J. J. Rousseau de Geneve, &c. . . . 225

T A B L E. 403

DÉSARVEU de l'Académie de Dijon , au
sujet de la Réfutation attribuée faussement
à l'un de ses membres. 265

OBSERVATIONS de M. Le Cat , Secrétaire
perpétuel de l'Académie des Sciences de
Rouen , sur le Désaveu de l'Académie de
Dijon. 268

RÉPONSE au Discours qui a remporté le prix
de l'Académie de Dijon , par le Roi de
Pologne. 288

DISCOURS sur les avantages des Sciences &
des Arts , par M. Borde. 312

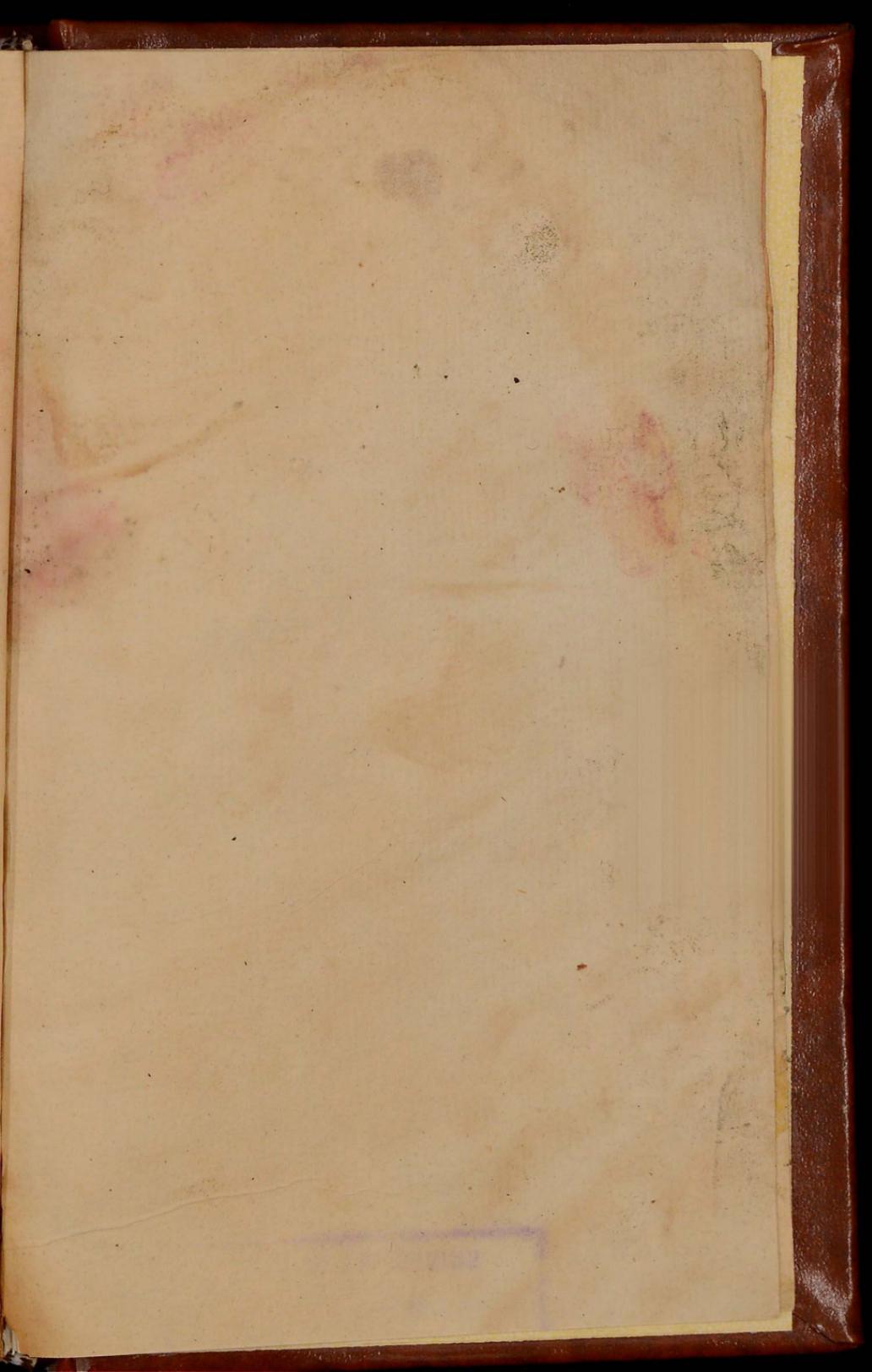
ARRÊT de la Cour de Parlement qui con-
damne un Imprimé ayant pour titre EMILE,
&c. 356

MANDEMENT de Monseigneur l'Archevêque
de Paris , portant condamnation , &c. 364

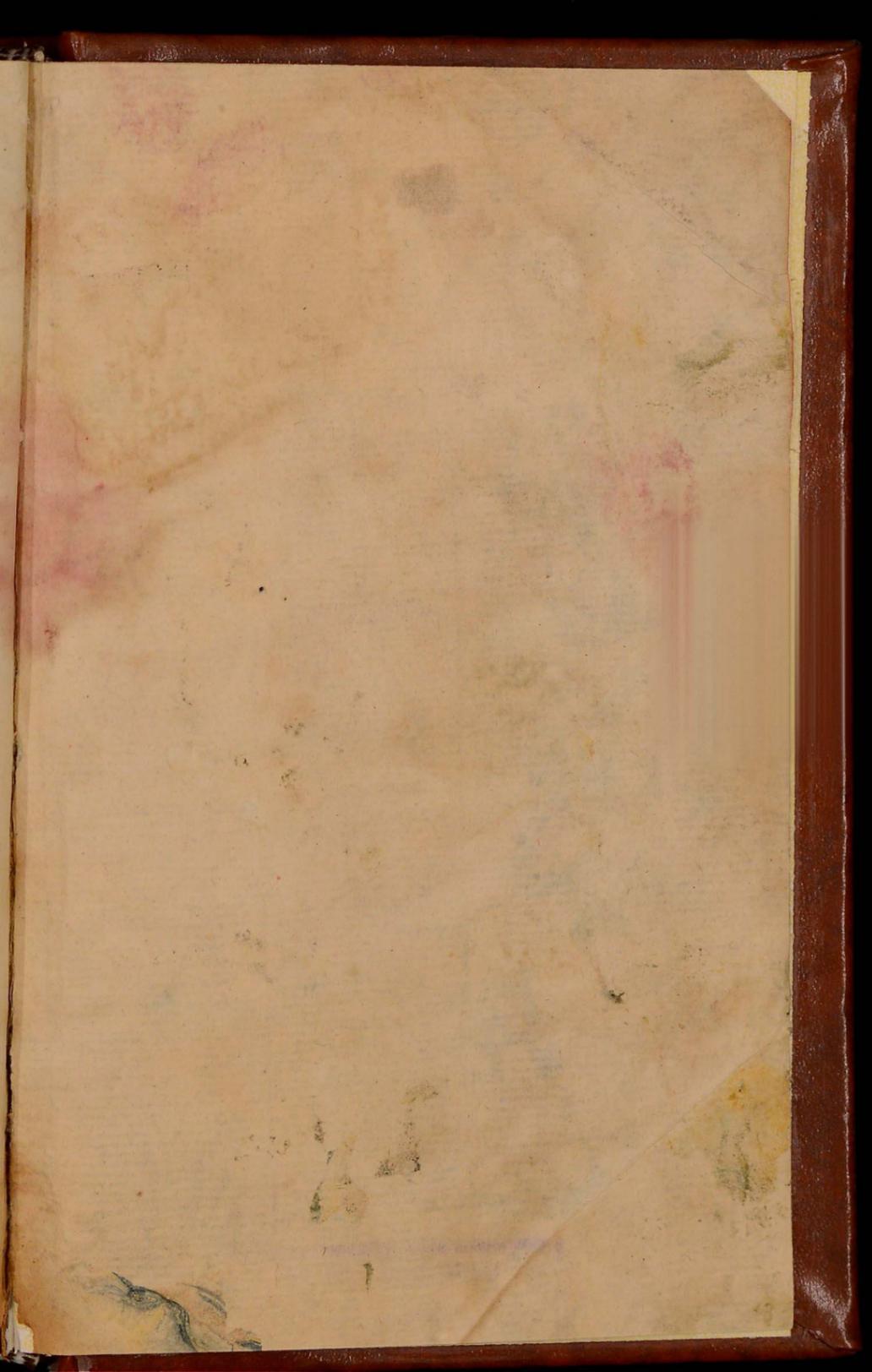
Fin de la Table.

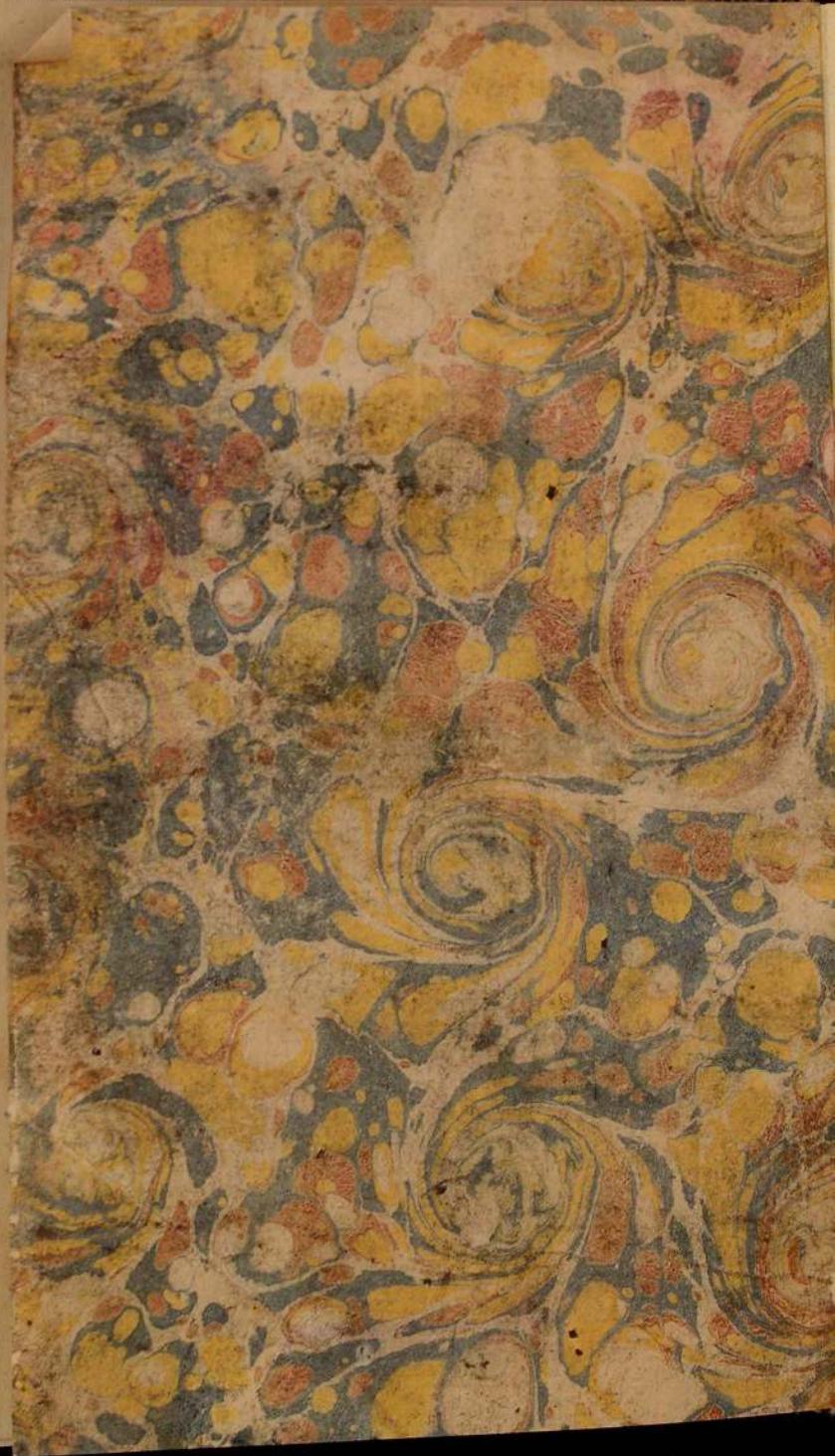
UNIVERSITÀ DI PISA

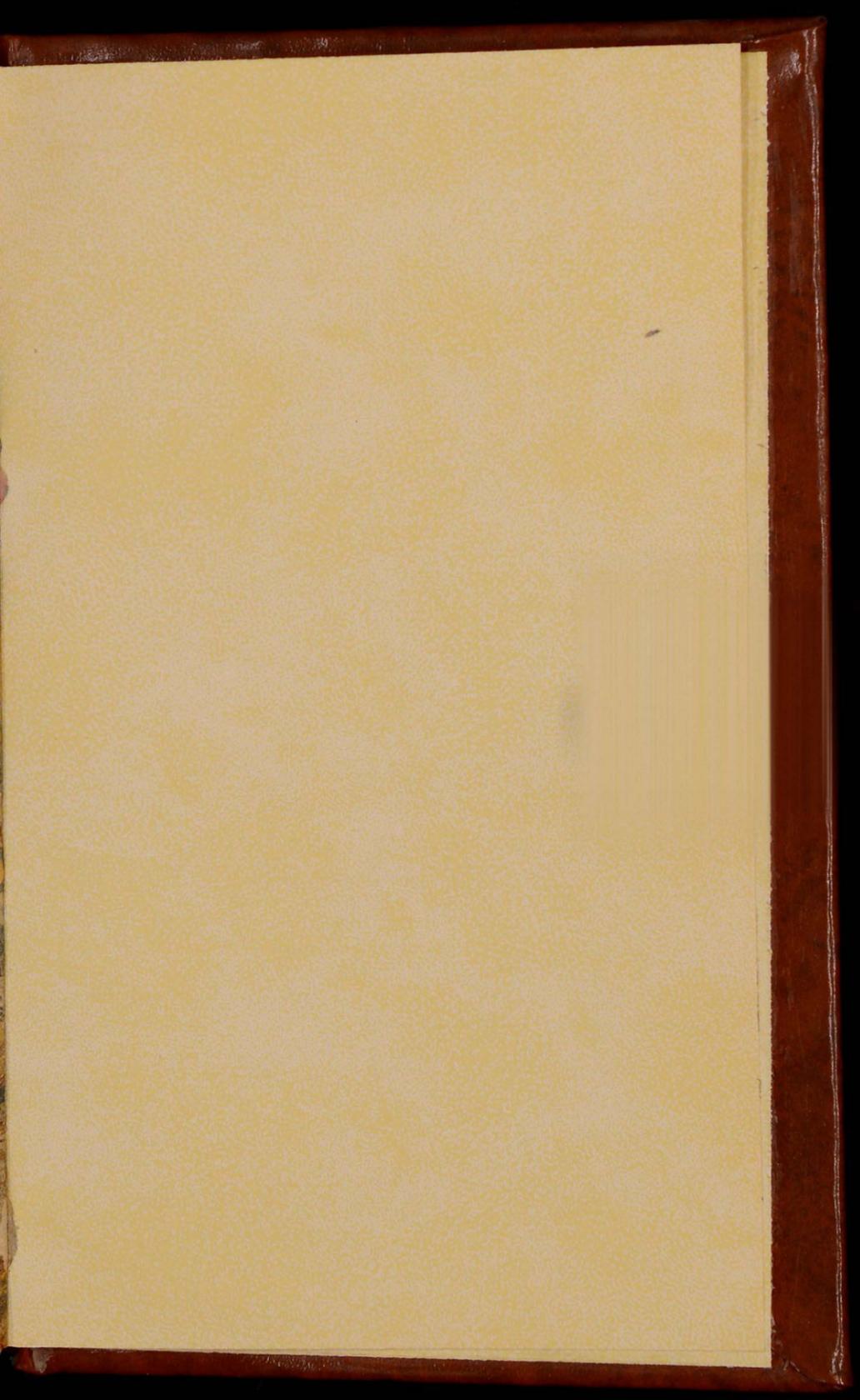
187

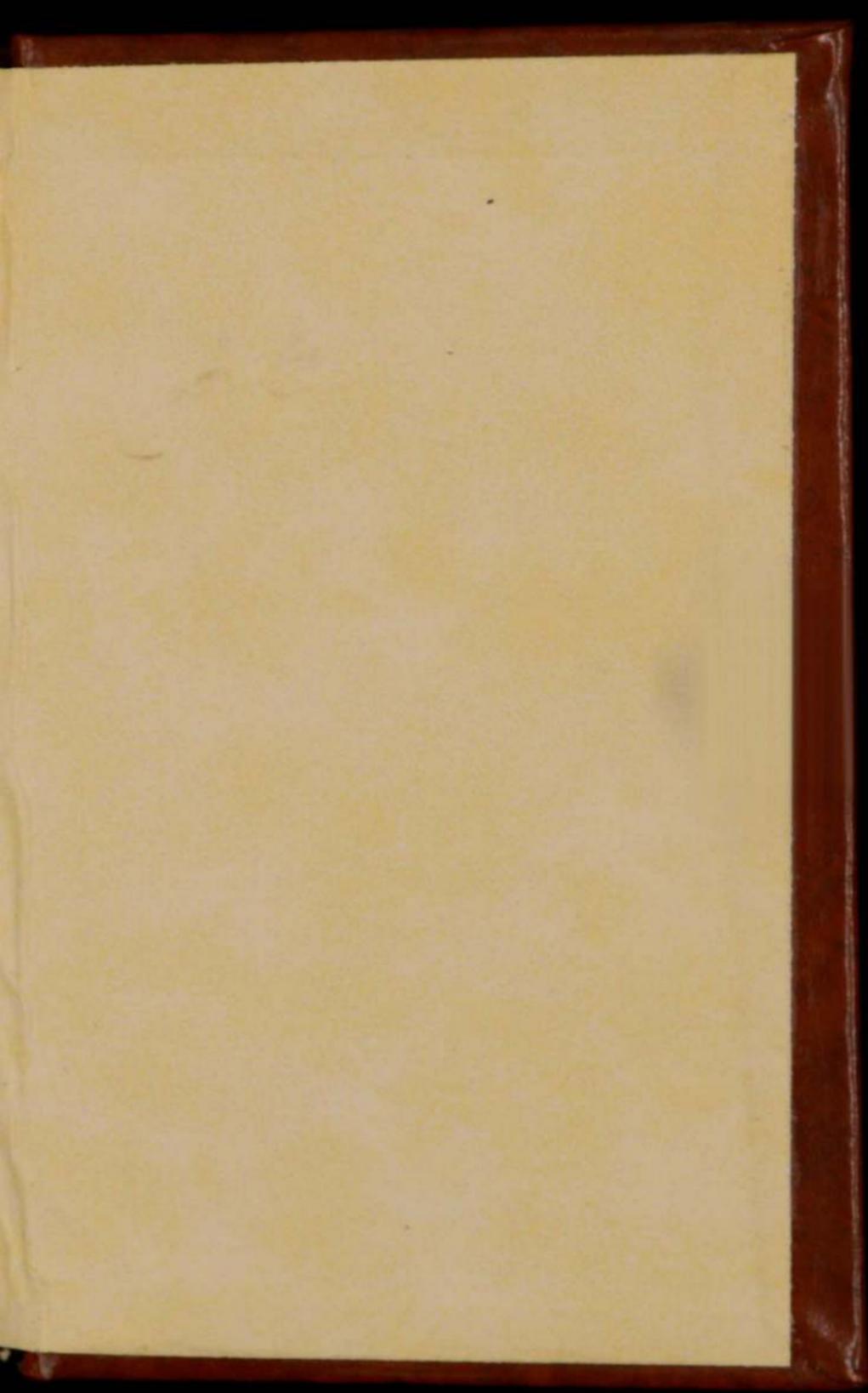












18

DE

J. J.

SUPPLEMENT
A LA
COLLECTION
DES OUVRES DE
J. ROUSSEAU

fément le milieu entre l'homme & la brute ; mais l'homme qui se distingue par la vertu jointe à la science , s'éleve au-dessus de lui-même , & se rapproche de la Divinité.

Puisque telle est l'excellence d'un pareil homme , que lui seul l'emporte sur tout un peuple , quel bonheur pour tous les ordres de l'Etat , quelle gloire pour le Créateur & pour nous-mêmes qui sommes son ouvrage , si l'esprit & les talents étoient toujours réunis aux qualités du cœur & à l'amour de la religion ! Quel magnifique spectacle ! quel agréable concert ! Un parterre émaillé de fleurs , le ciel étincelant de mille feux nous ravissent & nous enchantent ; mais la terre parée de tant d'astres animés qui se prêteroiient mutuellement de l'éclat n'auroit-elle pas droit de le disputer aux Cieux ? Au lieu d'être le marchepied du Très-haut , elle pourroit devenir son trône , & augmenter la Cour des sublimes intelligences qui l'environnent.

Cette vue du bien public a excité en faveur des Lettres le zèle d'un homme (*)

(*) L'Abbé LE GENDRE.

également recommandable par sa conduite & par ses ouvrages. Il a assigné les premiers fonds pour la distribution de nos prix. Simple particulier , le plan qu'il forma n'avoit pour but que le progrès de quelques Arts ; quelle seroit aujourd'hui sa joie , & combien se sentiroit-il honoré de voir le Sénat de la nation , le premier Parlement du Royaume consacrer à l'utilité publique la source d'une si louable émulation , & répandre dans tout le monde par le moyen de l'Université & le fruit du bienfait & la gloire du bienfaiteur ?

Cette fondation s'est accrue par la libéralité d'un homme célèbre (a) , occupé pendant un grand nombre d'années à l'éducation de la jeunesse , qui non content d'avoir formé ses élèves à la vraie éloquence & à la belle poésie dans lesquelles il excelloit , entretient même après sa mort le goût des bonnes études.

On n'est pas moins redevable à ce zélé Citoyen (b) , le digne émule des Elzevirs & des Etiennes. Epris des charmes de la Langue & de l'éloquence latine , après

(a) M. COFFIN.

(b) M. COIGNARD.

